



3 1761 03937 2396





257
L E

T A B L E A U

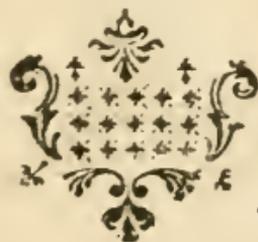
D E

L A M O R T ;

Par l'Auteur de LA JOUISSANCE
DE SOI-MESME.

*Putredini dixi : . . . mater mea es ,
& soror mea , vermibus . . . Job.*

NOUVELLE EDITION,
revue , corrigée & augmentée.



286811
5. 33

A FRANCFORT, [&] en Foire ;

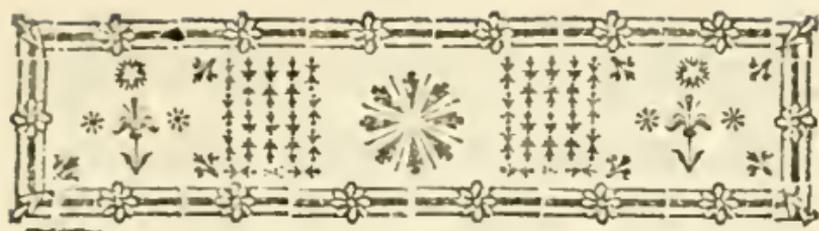
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire ;
à Liège.

M. D C C , L X I.

BT

825

C3



P R E F A C E.

 U E L courage , ou plutôt quelle hardiesse , de présenter un *Tableau de la Mort* dans un siècle aussi sensuel & aussi frivole que le nôtre ! Combien ne contrastera-t-il pas avec tant de Livres futiles dont on surcharge les Villes & les Cours : Bien des personnes le regarderont , ou comme le fruit d'une affreuse misan-

thropie , où comme une insulte faite à nos mœurs , qui ne respirent que l'amour des jeux , des spectacles & des modes.

Cependant le *Tableau de la Mort* , tout horrible qu'il nous paroît , n'est que notre propre portrait ; & il ne s'agit que de fouiller en nous - mêmes , pour trouver les principes de cette corruption qui doit consumer nos chairs , carier nos os , & nous rendre autant de squelettes. En vain la parure , le fard & les odeurs viennent s'unir

ensemble pour dénaturer nos personnes , & nous déguiser ce que nous sommes & ce que nous devons être : nos cheveux blanchissent , nos visages se rident , nos passions s'usent , nos forces s'épuisent , & tout nous instruit de notre caducité.

L'image de la Mort se reproduit de toutes parts. Notre vie n'est qu'une perte continuelle de nous-mêmes ; on ne peut se regarder sans entrevoir sa dernière fin : de sorte que je n'ai pas besoin de noircir mon pinceau , ni de

faire des efforts d'imagination , pour rendre le *Tableau de la Mort* effrayant. Il y a des vérités qu'on affoiblit en voulant les peindre trop vivement , & la Mort est de ce nombre. Il suffit de l'annoncer tout simplement , comme elle s'annonce elle - même , pour en sentir toutes les horreurs.

Les Philosophes ont représenté la Mort comme un point de vue qu'on ne devoit jamais perdre , & qui devoit nécessairement absorber nos différens

coups d'œil sur les grandeurs humaines, & sur les beautés périssables. Mais où sont les personnes qui envisagent cet objet ? La Mort, quoiqu'en nous comme un germe funeste qui sous les noms de fièvre, de fluxion, d'apoplexie, nous suffoquera tôt ou tard, nous semble entièrement étrangère. Nous ne pensons pas que ce temps, qui souvent nous est à charge, & dont nous faisons généreusement les honneurs, en l'offrant à quiconque veut nous ennuier ou nous distraire ;

va tout - à - l'heure finir !
Nous regardons vingt ou quarante misérables années , dont nous n'avons que l'usufruit , comme un fonds inépuisable.

C'est ainsi que le *Tableau de la Mort* s'ébauche à chaque instant sur nous - mêmes , d'une manière presque imperceptible. Les heures , en se précipitant avec une vitesse incroyable , impriment leurs traces sur notre front : mais séduits par l'amour du monde , nous nous croyons im-

mortels , au moment même que nous sommes sur le point d'expirer. Quelle rapidité que le cours de notre vie ! on passe de l'enfance à l'âge viril sans s'en appercevoir , & l'on se trouve décrépité sans sçavoir qu'on ait joui. L'homme dans sa conception , sa naissance & sa mort , n'est , en vérité , qu'un objet digne de compassion. Nous commençons notre vie par des cris , nous la terminons par des soupirs. Tout se mine , tout s'écroule. Je dépéris maintenant à

chaque mot que j'écris.
Ma vie court aussi vite
que ma plume ; & les
jours & les nuits , qui ,
comme autant de flots ,
se poussent & repoussent
sans cesse , nous entraî-
nent subitement dans le
gouffre immense de l'é-
ternité.

Difons mieux : toute
notre vie n'est qu'un jour ,
& notre ame , telle que
le Soleil , après avoir eu
son aurore & son midi ,
va se perdre en apparen-
ce , pour renaître dans
un autre hémifphere. Le

lis des champs , qui s'épanouit le matin , & qui le soir se flétrit & se renverse , exprime tout ce que nous sommes ; & la Lune , par ses phases & par sa lumière empruntée , paroît l'image de notre esprit , qui , toujours inconstant , ne se fait voir que par intervalles , n'a d'éclat que celui qu'il reçoit de l'Être suprême , & s'éclipse tout-à-coup aux yeux de l'univers.

Il y a long-temps que ; frappé des idées de la Mort , je désire la pein-

dre aux yeux du public ; telle que je la conçois. Souvent on se rassure sur un événement dont on craint les suites , lorsqu'on s'en entretient avec les autres. Je souhaite que mes Lecteurs , (supposé qu'il s'en trouve d'assez courageux pour s'occuper des effrayantes vérités que je traite ,) n'apperçoivent dans mes sentimens , que des opinions toutes semblables à celles que la liberté des écoles permet d'enseigner.

Là Mort , dans ce *Tableau*

bleau que j'en ébauche , est envisagée métaphysiquement ; de sorte que cet Ouvrage ne paroît qu'une conséquence de *la Conversation avec soi-même* , & de *la Jouissance de soi-même* , deux différens Livres qui ont précédé celui-ci. Si je n'avois en vue que le désir de plaire , je ne choisirois certainement pas des matières aussi sérieuses & aussi contraires au goût général ; mais je n'ambitionne que l'avantage de parler raison. Ceux qui ne voudront pas l'en-

tendre , font réellement à plaindre. Mais on aura beau vouloir perpétuer l'illusion d'un monde qui nous joue , & s'efforcer d'oublier la Mort dans le sein des plaisirs ; cette Mort n'en viendra que plus promptement , & son image n'en sera que plus affreuse. On ne guérit pas un mal en le palliant.

J'ai distribué cet Ouvrage par Chapitres : cette méthode applique moins les Lecteurs , & les attire davantage. Sans dou-

te , la fausse délicatesse de notre siècle va se récrier contre certaines peintures qui ne flattent pas les sens ; mais ne seroit-il pas absurde de décrire la Mort d'une manière agréable ? Si l'on se passionne pour tant de Tragédies qui excitent l'horreur , pourquoi n'aura-t-on pas le courage de voir le dernier acte de notre vie ? Nous courons tous les jours nous livrer aux fureurs de la guerre , & nous ne sçaurions entendre parler de la Mort ; nous prenons

plaisir à voir en peinture des squelettes ou des moribonds , & nous n'osons parcourir un Livre qui nous rappelle ces objets. Je sens la raison de ces inconséquences. Tout ce qui a un air de spectacle nous intéresse , & tout ce qui a un air d'instruction nous rebute.

Mais consultons la raison & nos propres intérêts. Il est temps d'arracher le voile qui nous masque notre dernière fin , & de montrer l'homme à l'homme même ,

tel qu'il sera dans le moment redoutable. où la Mort le saisira. Nous ne voyons que des décorations qui nous séduisent, & cet assemblage de poussière & d'ossements, tristes débris de notre humanité, se dérobe continuellement à nos regards. Heureuse la Philosophie qui, perçant au-delà du théâtre que nos passions échafaudent, prend la Mort sur le fait, & la voit diviser nos chairs, séparer nos os, les réduire en poudre, & dégager notre ame de toute affec-

tion terrestre. Cet Ouvrage n'a point d'autre but que d'enseigner une pareille Philosophie ; je souhaite qu'il réponde à son objet.





T A B L E

DES CHAPITRES

contenus dans cet Ouvrage.

Chap. I.	QU'est-ce que la Mort ?	1
Chap. II.	Les suites de la Mort.	21
Chap. III.	Le souvenir de la Mort.	34
Chap. IV.	L'Oubli de la Mort.	46
Chap. V.	Du Temps.	62
Chap. VI.	De l'Eternité.	73
Chap. VII.	La Préparation à la Mort.	78
Chap. VIII.	La Maladie.	87
Chap. IX.	Les Terreurs de la Mort.	99

T A B L E.

Chap. X. <i>Les Consolations de la Mort.</i>	111
Chap. XI. <i>Le Sommeil.</i>	126
Chap. XII. <i>L'Immortalité des Héros qui n'ont pas le Ciel pour objet, est une véritable Mort.</i>	138
Chap. XIII. <i>La Mort des Justes est une véritable immortalité.</i>	151
Chap. XIV. <i>Des Testamens.</i>	162
Chap. XV. <i>Des Enterremens.</i>	168
Chap. XVI. <i>De la Résurrection.</i>	178
Chap. XVII. <i>Des Apparitions.</i>	191
<i>Dialogue entre un Mort & un Vivant,</i>	203

Fin de la Table.

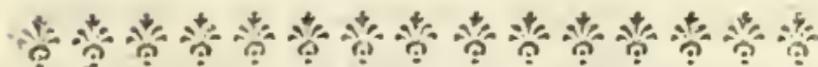


L E

T A B L E A U

D E L A

M O R T.



CHAPITRE PREMIER.

Qu'est-ce que la Mort ?

J E n'imiterai point ici les Peintres qui chargent ordinairement leurs portraits ; je ne représenterai la Mort ni environnée de spectres , ni traînant après elle des *Vampires* : les horreurs d'un tombeau plein d'infection & de vers , le dépouillement d'un corps dont on faisoit ses délices , l'effroi

A

d'une ame seule & fans appui au Tribunal du fouverain Etre , font des objets affez terribles pour ne pas les groffir davantage. On peut bien embellir l'amour ; mais on ne fçauroit enlaidir la Mort.

Ce n'est pas à ce point de vue que je m'attache présentement. Je veux fimplement définir la Mort. Est-elle réellement la féparation de l'ame & du corps ? Non fans doute , puisque les bêtes , qui n'ont point d'ame , meurent ainfi que nous. Est-elle l'anéantiffement de nos êtres ? Encore moins , puisque l'esprit , en tant que fubftance indivifible , ne peut absolument périr. Qu'est-elle donc ? L'interruption de la circulation du fang ; la ceffation par conféquent de tout mouvement machinal , la décompofition entiere des parties de notre corps.

Il faut fçavoir que Dieu , en créant chaque ame toute fpirituelle , lui assigne un corps tout terreftre , qu'elle doit diriger & conduire jufqu'au moment où ce corps venant à fe diffoudre , l'ame voit fa miffion finie , & fe retire. Ainfi nous ne mourons point , parce que l'ame fe fépare du corps ,

mais parce que le corps , tombant en ruine , oblige l'ame à le quitter. Nous nous hâtons de sortir d'une maison que nous sentons prête à s'écrouler. Représentons - nous l'heure , ou plutôt l'instant où la masse du sang coagulée , le mouvement des muscles presque interrompu , le jeu des organes presque arrêté , un misérable corps dispute , à force de soupirs & de convulsions , sa propre existence ; l'instant où les sens affoiblis , le pouls intercadant , la respiration entrecoupée , l'homme s'efface insensiblement aux yeux d'une famille en pleurs : c'est alors que l'ame ; voyant le temps des mérites fini , la mesure des jours retranchée , demeure immobile , & laisse tomber en poudre une masse qu'elle ne doit plus animer. Incorruptible comme elle est , elle abandonne le corps à sa corruption , sachant que son être , n'ayant rien de commun avec de la pourriture & des vers , elle doit aller se réunir à Dieu , son principe & sa fin. Ainsi l'ame , qui , par son essence , ne peut habiter avec ce qui périt actuellement , va s'attacher à l'Etre immuable , indéfectible , éternel.

nel. Ainsi le Nautonnier, qui conduit une barque au milieu des eaux se retire du naufrage quand il voit son petit bâtiment prêt à périr.

La Mort n'est donc qu'une sécrétion de la matière & de l'esprit ; mais sécrétion qui n'arrive jamais, parce que l'esprit le veut, mais parce que le corps s'écroule. Il s'ensuit, selon ce principe, que les personnes qui meurent subitement avec la santé la plus parfaite en apparence, ont toujours un vice essentiel qui les détruit.

Ceux qui confondent l'ame avec les sens, s'imaginent un anéantissement total dans l'homme qui se meurt ; mais les Philosophes qui distinguent ce sentiment qui leur fait entrevoir leur propre corps n'apperçoivent dans la Mort qu'un abandon de la matière. Notre chair, semblable à l'écaille du limaçon, ne nous prive point de la vie, en nous privant de sa masse & de sa configuration. Nous n'en vivons qu'avec plus d'activité, puisque notre vie terrestre n'est qu'une parcelle de vie, tandis que la vie spirituelle est une existence pleine & entière.

Notre ame, telle que la flamme,

a-besoin ici bas d'une matière autour de laquelle elle s'attache , pour paroître & briller à nos yeux corporels ; mais notre ame , à la mort , resplendira sans cet appui comme une réfraction de la Divinité ; & de même que , lorsque nous nous regardons maintenant dans une glace , nous ne voyons qu'un corps en image , qui n'a ni chair , ni os , nous contemplerons en Dieu notre esprit tout pur & tout immatériel.

Il convenoit que l'Etre souverain , en nous préparant une récompense éternelle , & en nous plaçant dans un univers tout terrestre , nous fournît les moyens de mériter. C'est par cette raison qu'un corps plein de besoins , sert d'enveloppe à notre ame , & lui livre continuellement des combats , dont elle doit triompher. Mais quel désordre ! Une petite portion de terre qui se réduit presque à rien , usurpe l'autorité , & fait la loi à un esprit dont les desirs sont infinis , & que le monde entier ne sçauroit limiter. Funeste état ! Nous nous révoltons contre nous-mêmes , & les victoires de notre corps n'arrivent qu'aux dépens de notre

ame. De mille pensées vagues proviennent des desirs , qui se fixent sur des objets criminels ; de ces desirs naissent des consentemens , & de ces consentemens des actions ; de sorte que , par une succession de vices , nos besoins , nos idées & nos sensations forment une chaîne qui lie notre ame , & qui la rend esclave d'un peu de boue que nous appellons tantôt richesses , tantôt plaisirs , tantôt honneurs.

Une petite mesure de jours , distribuée inégalement à tous les hommes , sert à faire croître nos corps , & à les faire dépérir. Ils s'étendent , & ils se fortifient pendant quelques années , jusqu'à ce que venant à rétrograder , ils perdent insensiblement leurs forces & leur beauté : ainsi les chênes , sortis d'un simple gland , percent la terre , s'élevent dans les airs , se couvrent de feuilles , & se consomment enfin de vétusté. « Les années , dit Horace avec
 » beaucoup de vérité , sont comme au-
 » tant de voleurs de grand chemin ,
 » qui nous dérobent toujours quelque
 » chose en passant. » En effet , tantôt nos cheveux ou nos dents qui tombent , & tantôt nos forces qui s'éva-

nouissent , nous annoncent l'éroulement de notre machine , aussi fragile que le verre.

Mais quel est cet éroulement ? comment arrive t-il ? Il n'y a rien dans la nature qui n'ait son accroissement & sa perfection , & il n'y a rien qui ne décline & qui ne rétrograde après un certain tems. Ainsi nos corps , sujets à cette loi , s'augmentent & s'altèrent par succession ; & comme il seroit impossible d'en trouver deux également configurés & également constitués , les uns ne doivent durer que six ans , les autres douze , ceux-ci quarante , ceux-là quatre-vingt ; & encore , outre cela , avons-nous tous la carrière des accidens à courir ; carrière où chaque pas peut ouvrir notre tombeau.

Mais que devient notre ame lorsque le corps se dissout , & forme une masse de corruption ? Tout ce qu'elle étoit auparavant , puisque l'essence de l'ame étant simple , & ne consistant absolument que dans la pensée , l'ame pense après la séparation du corps , comme pendant son union avec lui. Il n'y a que la différence des idées , qui

distingue notre esprit après la Mort. Ici, il est occupé de nourrir un corps, de le soigner, de le promener, de satisfaire, en un mot, à tous ses besoins ; là, il est absorbé dans l'immensité d'un Dieu rémunérateur ou vengeur : ici, il s'applique à parcourir une Bibliothèque, à se faire un nom, à cultiver des amis ; là, il se livre tout entier à la contemplation du souverain Etre : ici, il se répand dans le commerce de toutes les créatures capables de l'amuser, ou de le séduire ; là, il se replie sur lui-même, & il ne pense qu'au Créateur. Ainsi l'ame ne fait que changer d'objet ; & comme, en qualité de pur esprit, elle ne sauroit occuper une place, sa pensée, qui constitue son être, n'a pas besoin de corps pour exister. Nous sentons cette vérité toutes les fois que, nous transportant dans des régions éloignées, nous oublions notre corps, pour parcourir des Pays où nous ne sommes qu'en idée.

Laissons les hommes vulgaires se persuader qu'à la mort l'ame s'envole comme si elle avoit des aîles, ou qu'elle se précipite comme si elle avoit

de la pesanteur ; ces idées ne prouvent qu'une manière de penser toute sensuelle. « L'ame condamnée au Tribunal de Dieu , dit S. Augustin , traîne par-tout son enfer avec elle , parce que l'ame n'a pas besoin d'être attachée à un endroit plutôt qu'à un autre , pour souffrir. »

Mais je reviens au moment de la Mort , & je prie mes Lecteurs de s'y fixer , afin d'examiner ensemble quelle est donc la séparation que nous éprouvons alors. On nous dit communément que quiconque meurt , se dépouille de son corps : cela est bien vrai dans un sens ; mais de quel corps ? Nous ne devons pas ignorer que nous avons tous un double corps , si l'on peut parler de la sorte ; le corps matériel , qui , comme masse de chair , n'agit absolument point sur notre esprit ; & le corps idéal , qui , comme le souvenir continuel de nos membres , nous affecte réellement. Or nous ne perdons à la mort que le corps matériel ; mais nous conservons l'idéal , c'est-à-dire , celui qui nous occupe , & nous affecte véritablement. Nous devenons enfin à l'égard

de la portion de matière qui nous environnoit , comme un homme à l'égard d'une jambe qu'on lui a coupée : il croit toujours l'avoir , au point de ressentir de la douleur jusqu'à l'extrémité de son pied. Cela est indubitable ; & voilà notre exemple. Dépouillés de nos membres par la Mort , nous n'en perdons point l'idée ; & tandis que nos corps pourriront dans des tombeaux , la réminiscence de ces mêmes corps nous affectera , comme s'ils étoient encore présens. C'est le sentiment de l'immortel Malebranche & du célèbre Abadie , qui , dans son magnifique Ouvrage , *l'Art de se connoître* , prétend que nous ne perdons pas même l'usage de nos sens à la mort. La matière n'agissant donc sur notre esprit que par le moyen des idées , l'ame ne fait que se sentir elle-même , lorsqu'elle paroît sentir le corps.

Ici plusieurs personnes jetteront peut-être les hauts cris , parce que la Métaphysique a toute la peine possible à s'inculquer dans l'esprit des hommes. Combien ne faut-il pas se dépouiller de la matière pour suivre

ces idées , & combien n'est-il pas plus commode de dire , voilà de beaux rêves , & d'en rester là ? J'ose cependant assurer qu'un de nos plus grands étonnemens à la mort , sera de reconnoître alors la vérité de bien des idées métaphysiques , que nous prenons maintenant pour des chimères , & qui ont plus de certitude que les sentimens philosophiques les mieux démontrés.

Quant à la séparation de cet univers dont nous nous sentirons privés , je ne vois pas qu'elle soit beaucoup plus forte qu'à présent. Ne peut-on pas dire , en effet , que le monde entier est pour chacun de nous , comme s'il n'étoit déjà plus ? Nous vivons dans un si petit coin de terre , en comparaison de tout le globe , que les hommes en mourant , ne perdent que la vue d'une ville , d'un jardin , d'une chambre , & souvent même d'un simple cabinet. Celui qui vit actuellement à Rome , & qui y doit toujours vivre , n'est il pas mort dès à présent à tout le reste de l'Europe ? & ne sommes-nous pas tous dans le même cas , relativement aux

endroits que nous habitons ? Je n'existe pas plus à Constantinople où je ne suis pas maintenant , que si j'avois cessé de vivre ; que dis - je ? la chambre même la plus voisine de celle où j'écris actuellement , est à mon égard comme si elle n'étoit pas , puisque actuellement que je ne la vois point , je n'en ai que le souvenir. Or un pareil souvenir ne durera-t il pas après ma mort ?

Nous grossissons donc l'idée de nos séparations à la mort ; de sorte qu'un Philosophe accoutumé à jouir perpétuellement de ses pensées , & à regarder notre vie comme une continuelle captivité , ne perdra rien à la Mort. Je sçais que ceux qui ne connoissent d'existence que de manier des cartes , d'assister aux spectacles , de se rouler dans des voluptés toutes charnelles , & de se rassasier de richesses & d'honneurs , éprouveront sans doute un terrible changement ; mais ceux-là l'auront bien voulu , & c'est sur leur vie toute profane , & non sur la mort , qu'on doit faire retomber la rigueur des séparations dont nous parlons.

Je considère ici la Mort telle qu'elle est en elle-même , non par rapport à nos passions , à nos goûts , à nos habitudes & à nos préjugés. On ne doit donc pas craindre de mourir , mais de vivre , puisque nous ne perdons en mourant , que ce que nous n'avons point voulu perdre en vivant ; que les chimères , en un mot , que notre imagination réalise. Notre corps n'est que le domicile de notre ame , & nous quittons ce domicile , lorsque nous passons de ce monde dans l'autre. Il faut toujours simplifier les choses , sur-tout lorsqu'il s'agit d'une ame toute spirituelle ; mais perdus dans la matière , nous faisons une complication de mille choses ridicules , nous nous incorporons tellement avec nos honneurs , nos biens & nos sociétés , que nous croyons , en perdant tout cela , perdre au moins les deux tiers de notre être.

C'est ainsi qu'on n'a point une juste idée de la Mort , qui doit être égale au riche comme au pauvre , au sçavant comme à l'ignorant : c'est ainsi qu'on se fait des liens qui ne constituent pas la vie de l'homme ,

mais qu'on prend pour foi-même. Dieu agit par les voies les plus simples, & nous les trouverions telles, si nos malheureuses passions ne venoient à la traverse. Y a-t-il rien de plus simple en effet qu'un corps, qui de sa nature doit pourrir, tombe, & réellement pourrit ; & qu'un esprit, qui par son essence est indestructible, retourne à la source de l'immortalité ? On ne s'étonne pas de voir, à chaque Automne, les arbres se dépouiller de leurs feuilles, & les reprendre au Printemps. Pourquoi donc s'étonner de voir une masse de chair aller se corrompre comme un grain de bled, pour renaître par la suite ?

Nous avons accompagné la Mort de tant de choses qui lui sont étrangères, telles que des spectres & des ornemens lugubres, que nous croyons nous représenter son image, lorsque nous appercevons quelque objet peint en noir. Je voudrois qu'on dégagât l'idée de la Mort de toutes ces couleurs, qui noires chez les uns, bleues chez les autres, ne sont que l'ouvrage de notre imagination, ou des signes de deuil. On doit s'appliquer à

confidérer la féparation de l'ame & du corps , comme un acte qui ne fait que changer nos idées. Les anciens Philosophes avoient suivi cette méthode. Ils cherchèrent souvent ce que c'étoit que de mourir , & en conséquence ils nous donnèrent bien des définitions à ce sujet ; mais comme ils n'envisagèrent la Mort qu'en Métaphysiciens pleins de superstitions , ils n'ont exposé que leurs préjugés.

La Religion , en nous apprenant que la Mort est le sommeil du corps & le réveil de l'ame , nous en dit plus par ces paroles , que toute la Philosophie Païenne. Nous entrevoyons dans cette définition , que la vie présente , obscurcie par le voile d'une chair corrompue , empêche notre esprit de s'élançer comme il voudroit , & que nos pensées se trouvent , malgré elles , obligées de se concentrer dans un cercle extrêmement limité. Aussi le profond Abadie , que nous citons toujours avec complaisance , dit-il scavamment que la Mort doit être regardée comme l'exaltation de l'ame & l'humiliation du corps. Tant que nous vivons , nous

éprouvons un combat entre l'ame & le corps; mais ce combat cesse à la Mort, & notre propre chair, captive dans un cercueil, livrée à la pourriture & aux vers, porte la peine de sa révolte, & rend hommage, en se corrompant, à la spiritualité de notre ame.

Notre Mort n'est qu'une interruption de ces volontés de l'ame, & de ces mouvemens du corps, qui forment en nous un mélange de passions & de vertus, de mérites & de démérites. Dieu rompt la chaîne qui unit l'esprit & la matière, & de même que les vapeurs les plus subtiles s'élevent dans les airs, & que les plus épaissies vont se perdre dans des marais, l'ame retourne à son premier principe, & le corps retombe dans son premier limon. Alors les idées de nos futiles plaisirs s'anéantissent, nos pensées chimériques de fortune & de grandeur s'évanouissent, nos desirs charnels finissent, & il ne nous reste, de toutes nos facultés, qu'un sentiment unique & pénétrant de l'Être souverain, dont la punition ou la récompense se font sentir d'une manière inexprimable. Ce

Ce n'est point par succession de temps que nous éprouvons alors l'impression de la Divinité. Elle agit aussi-tôt sur nous & dans nous, d'une manière bien plus efficace que nos sens n'agissent maintenant. Nous découvrons, dans un clin d'œil, *in istu oculi*, toute la chaîne des décrets éternels, de même qu'un homme, au sein de la nuit, éclairé tout-à coup par une multitude de flambeaux, voit l'ensemble des divers objets exposés à sa vue.

Notre corps est un édifice que la Mort vient sapper, en renversant tout à la fois les différens étages, qui, à commencer depuis la tête jusqu'aux pieds, nous rendent un composé de laideur & de beauté, de passions & d'humeurs. Si l'on parcourt en effet l'homme dans tout ce qu'il paroît, on trouve d'abord une tête pleine de projets, ensuite un cœur agité par divers mouvemens de haine ou d'amour, un estomac surchargé d'alimens qui fermentent, qui s'aigrissent, & qui causent la plupart des maladies, enfin des entrailles où séjournent de la bile & des vers. Voilà l'hom-

B.

me que la Mort détruit ; mais l'homme spirituel reste , parce que toute la rigueur des temps ne scauroit diviser une chose essentiellement indivisible.

Il me semble entendre cet homme spirituel dire , au moment de la mort , à l'homme charnel : » Poussière , que
 » jusqu'ici j'ai nommé corps , & que
 » j'ai regardé comme une portion de
 » moi-même , si charmante & si précieuse , qu'y a t-il de commun entre vous & moi ? Allez vous unir aux vers & à la pourriture , votre mere & vos sœurs : *Putredini dixi mater mea es , & soror mea ; vermibus.* Job. Allez perdre votre configuration , vos traits , votre vain éclat , dans la terre votre centre , votre source & votre propre substance. Allez vous transformer en poudre , en vapeurs , tandis que , retournant à mon principe , je vais jouir du plaisir d'exister sans le secours de la matière. Affez & trop long temps vous m'avez surchargé , appesanti , fatigué & courbé vers la terre ; disparaissez aux yeux de l'Univers , & me

» laissez jouir de mon Dieu sans nuage & sans interruption. » Telle est la division qui doit se faire à la mort. Nos esprits s'épureront autant que nos corps se corrompent, & nos pensées se filtrant, pour ainsi dire, & rejaillissant jusqu'au souverain Etre, nous nous dégagerons de toute affection terrestre.

Malgré tout ce que nous venons de dire sur la Mort, nous ne l'avons point encore définie; mais voici en deux mots précisément tout ce qu'elle est. Dieu, Etre nécessairement éternel, immuable, indépendant, a voulu que ses créatures rendissent un hommage continuel à son éternité, à son indépendance, à son immutabilité; & la Mort est cet hommage, puisqu'il n'y a point d'être animé, soit sur la terre, soit dans les airs, ou dans les eaux, qui ne confesse, en expirant, que Dieu seul subsiste par lui-même, & que nous n'avons tous qu'une existence empruntée. Oui, dans chaque endroit de l'Univers, & à chaque instant, des millions d'individus de toute espèce meurent pour honorer la grandeur du souverain Etre,

& pour nous instruire qu'il n'y a que
lui d'indéfectible, & dont les années
durent éternellement : *Et anni tui non
deficient.*





C H A P I T R E I I.

Les Suites de la Mort.

La terre n'est qu'un vaste cimetié-
 re, où toutes les générations,
 ensévelies les unes après les autres,
 n'offrent à nos yeux que des débris
 & de la poussière. On ne peut faire
 un pas sans marcher sur des tombeaux;
 de sorte que, par de continueiles ex-
 halaisons de notre humanité, nous trou-
 vons des germes de mort dans l'air mê-
 me que nous respirons. Les siècles sem-
 blent se dévorer les uns les autres, &
 celui-ci, tout brillant qu'il est, va
 bientôt s'anéantir pour jamais.

Quel coup d'œil, & quel sujet de
 réflexions, au souvenir de tant de
 Républiques & de Monarchies per-
 dues dans le gouffre dès temps ! Les
 peres ne paroissent vivre que pour
 annoncer aux enfans qu'il faut mou-
 rir, & nous ne semblons respirer que
 pour nous disposer à jeter notre der-
 nier soupir. En vain l'homme orgueil-

leux tâche de se dérober à l'oubli par un superbe mausolée : plus le catafalque est pompeux , plus il annonce la décadence des choses humaines. Le Philosophe n'est point duppe de ces vains ornemens ; il laisse le vulgaire s'extasier d'admiration , tandis qu'il perce jusqu'aux entrailles de la terre , pour n'entrevoir qu'une misérable cendre , à quoi tous les Héros se réduisent quelques jours après leur mort. Il défie le Potentat le plus superbement enterré , de donner le moindre signe de sa grandeur passée , & soupire bien sincèrement sur les chimères qui l'occupaient pendant sa vie.

On s'étonne souvent de ce qu'il y a des personnes assez détachées du monde pour aller s'ensevelir dans des Chartreuses ; mais on doit s'étonner bien davantage de ce que tous les hommes n'y courent pas. Comment, la Mort... Oui , la Mort peut nous surprendre à chaque instant , c'est-à-dire , nous effacer pour jamais , & de la suite des temps , & du nombre des vivans , & nous n'y pensons point. Nous ne faisons pas attention

que nous voilà tout-à l'heure prêts à rentrer dans le néant par rapport à cette vie : qu'y a-t-il de plus terrible que de nous figurer étendus dans une triste bière , jettés hors de nos propres maisons comme un objet d'horreur & d'infection , & réduits à nous consumer dans le sein de la pourriture & des vers ? Cependant nous voilà. Tout l'étalage de ce corps dont nous faisons maintenant nos délices , de ce corps que nous fardons , que nous parons , que nous parfumons , se réduira bientôt à un misérable crâne , & à quelques ossemens lugubres qui lui serviront de point d'appui.

Ce spectacle se reproduit sans cesse à nos yeux , & il nous paroît indifférent , parce que réellement plus insensés que ceux mêmes qu'on enterme , nous passons nos jours à jouer , à babiller , & à nous rassasier des fausses joies du monde & de ses faux honneurs. Ah ! quand je pense que tout mon individu doit se confondre avec la terre même , & devenir un grain de poussière toute semblable à celle que le vent promene au milieu des airs ; que je dois enfin être enté-

rement oublié , & que bientôt la fuite des siècles ne fera plus rien pour moi ; tout hors de moi-même je m'abandonne à la frayeur , & , comme Job , je suis presque fâché d'être né. Nous voulons sçavoir quand un événement aura lieu , & nous ne pensons , ni au moment de notre mort , ni au lieu où elle arrivera , ni aux circonstances qui doivent l'accompagner. On sçait que la maladie , l'eau , le fer & le feu sont les meurtriers du genre humain ; qu'il faut conséquemment périr par l'un ou l'autre de ces accidens , & l'on rejette ces idées. On s'endort chaque nuit sans sçavoir si l'on se réveillera , & l'on s'abandonne au sommeil avec toute la sécurité imaginable.

Il faut avouer que nous sommes bien punis de ne penser qu'à la terre , & de borner là nos desirs , puisque la terre devore notre propre corps , absorbe nos projets , nous dérobe à la vue des hommes , & nous précipite dans un éternel oubli. Que devenons-nous en effet , par rapport à ce monde , lorsque nous mourons ? Ne diroit-on pas que nous n'avons
jamais

jamais existé ? Il ne reste de toute personne, qu'un songe ; & encore ce songe vient-il à s'anéantir au bout de quelques instans. Où sont tant de personnes aimables qui existoient il n'y a pas cinquante ans ? Un chien vivant, dit la sainte Ecriture, vaut mieux qu'un Roi mort.

L'homme qui se meurt, s'anéantit donc à la vue de l'Univers ; & son corps, c'est-à-dire, la seule partie qui tombe sous nos sens, disparoît ainsi que les biens, les honneurs & les éloges même. Les vertus les plus éminentes ne scauroient être gravées plus fortement que sur le marbre, & le marbre se convertit lui-même en poussière. Descendons en esprit dans ces demeures ténébreuses, où l'on n'apperçoit que des débris de crânes & d'ossemens. Là, dans de continuelles exhalaisons, notre figure disparoît, & notre chair se consume de manière à s'évaporer sans le moindre vestige d'aucune existence. Il faudroit en effet des yeux bien perçans, pour pouvoir démêler & suivre tous les différens atomes auxquels se réduit un corps dans ses continuelles transmigrations. Aujourd'hui vapeur, & de-

main-poussière , il ne change de forme que pour nous apprendre combien l'homme animal est peu de chose. Toute chair est égale ; de manière que nos corps ne valent pas mieux que ceux des bêtes même. Il n'y a que la figure qui puisse nous distinguer ; mais à combien d'accidens n'est-elle pas sujette ? Jouet du temps , de la corruption & des vers, elle passe si vite , qu'on n'a pas le temps d'en faire l'éloge.

Mais oublions ce qui se rapporte à cette terre , & passons en idée dans cette région immense , qu'on peut appeller l'empire des esprits. On a beau sçavoir que réellement il existe trois lieux , ou plutôt trois situations , qui , après la mort , différencient nos ames d'une manière surprenante ; l'éternité fera toujours un gouffre qu'on ne peut approfondir. Quelle est donc cette habitation d'où on ne revient point , dont on ne sçauroit avoir une juste idée , & qui , malgré toutes nos lumières & toutes nos espérances , nous paroîtra toute autre que nous ne l'imaginons ? Il est constant que l'ame , séparée d'un corps qui s'abandonne , a la corruption , per-
ce dans le séjour d'une lumière incor-

ruptible : il est constant que les idées terrestres s'anéantissent , & que l'esprit , tout actif & tout pénétrant , ne s'occupe plus que de l'Être des êtres. Mais comment ce changement arrive-t-il ? Ici la raison humaine trouve son écueil , & crainte de se briser , elle s'arrête.

Les hommes sensuels ne sçauroient s'imaginer que des ames toutes spirituelles puissent se communiquer leurs pensées , sans le secours de la langue & des oreilles : cependant la vraie Métaphysique nous fait concevoir que , par une connoissance réciproque d'idées , on peut converser mentalement. Nous lisons dans les cœurs , parce que dégagés de toute matière , nous nous verrons dans l'immensité de Dieu, où l'on voit tout. Dieu habite en lui-même , & en se contemplant , il goûte la souveraine félicité , comme l'Être pleinement & puissamment heureux , & dans une communication ineffable , il pénètre de sa lumière nos esprits. Ainsi le soleil répand ses rayons sur tous les corps qui couvrent la terre ; il les échauffe , il les fertilise , il les embellit.

On ne ſçauroit ſe figurer combien l'ame, ſi tôt qu'elle a ſecoué la pouſſière de notre corps, devient active & ſublime. Elle ne penſe plus par des moyens intermédiaires, tels que les ſens; mais elle penſe par elle-même. Nous ne pouvons penſer ici bas ſans le ſecours de trois choſes, qui agiſſent plus ou moins en nous, Dieu, notre ame & notre corps; mais dans l'autre vie, il n'y aura plus que Dieu & nous. Le voile de chair ſe déchire, & nous nous trouvons ſans nuage en préſence de la lumière incréée : *Videmus Deum ſicuti eſt*. La réſurrection qui, telle que que le Printems, viendra enſuite ranimer nos corps, nous ouvrira une nouvelle carrière; & nous préſentera cet Univers ſous une forme toute différente de ce qu'il eſt aujourd'hui.

Quelles ſuites que celles de la Mort ! Combien de changemens n'opérera-t elle pas en nous ! Quel ſpectacle ne nous offrira-t elle point ! Mais notre vue, maintenant trop foible, ne ſçauroit aller ſi loin; & quoique nous ayons tous l'idée de l'infini, nous ſuccombons ſous le poids de la matière qui nous accable. Un Etre tout im-

menſe , tout éternel , tout puiffant , dont la punition ou la récompénſe répondront à ces ſublimes attributs , rendra nos ames éminemment ſenſibles au bonheur ou au malheur. Tant que Dieu fera Dieu , le damné ſouffrira , parce l'homme demeure éternellement dans l'état où la Mort le trouve. Quelle épouvante cette idée n'entraîne-t-elle pas avec elle ! Mais la plupart des hommes feront donc à jamais malheureux ? Oui , ſans doute ; & puisſque Dieu ne ceſſe pas d'être juſte & miſéricordieux , quoiqu'il ait créé ce monde , où preſque toutes les perſonnes languiſſent , ſouffrent & ſe déſeſpèrent , pourquoi manquera-t-il à ſa bonté , lorsqu'il punira des ennemis de ſa Loi par des ſupplices infinis ? Nous avons ſous nos yeux le ſpectacle d'un Univers rempli d'hommes miſérables , & nous ne voulons pas que cela puiſſe ſe renouveler dans l'autre vie.

Avouons donc que nos jugemens ſont toujours inconſéquens , & que nous déraiſonnons , ſi-tôt que nous oſons fonder les abymes d'un Dieu dont la juſtice ne ſçauroit ſe meſurer ſelon la nôtre. Eh quoi ! nous pou-

vons mériter un bonheur infini par quelques œuvres qui n'ont aucune proportion avec une récompense si sublime , & nous ne pourrions perdre ce bonheur en préférant la créature au Créateur ? Nous voudrions que Dieu nous ouvrît le Ciel qu'il habite , à nous qui ne pensons jamais à lui , qui contredisons perpétuellement sa Loi , qui aimons mieux la graisse de la terre , que tous les trésors de sa grace , qui blasphêmons peut être son saint Nom , qui insultons à ses Ministres , & qui voudrions , en un mot , plutôt vivre toujours ici bas , que d'aller jouir de ses récompenses éternelles. C'est alors que Dieu seroit injuste , s'il nous recevoit dans son sein. Il ne nous traite , en nous damnant , que comme nous voulons être traités , puisque nous redoutons d'entrer en société avec lui , & que nous accepterions volontiers le parti de ne le jamais voir , si nous pouvions toujours vivre avec les créatures que nous idolâtrons.

Mais qui sommes-nous pour oser justifier Dieu lui-même , nous qui devons nous trouver trop heureux , de pouvoir seulement le nommer & lui offrir

nos hommages, nous qui ne devons même le supplier qu'en tremblant ? C'est une chose horrible de voir comme on a contracté la criminelle habitude de rendre Dieu l'objet de toutes les disputes. Si nous connoissions toute la puissance de cet Etre souverainement infini, nous sçaurions qu'il y a peut-être autant de témérité à l'excuser, qu'à l'accuser. » Je me tais donc, ô » mon Dieu ! & d'oser entreprendre » votre défense, c'est vous que je prie » de me défendre au milieu de cette » multitude d'hommes qui blasphê- » ment, parce que voulant juger de » votre divinité, selon leur foible hu- » manité, ils se perdent dans leurs pen- » sées : *Evanescent in cogitationibus* » suis. »

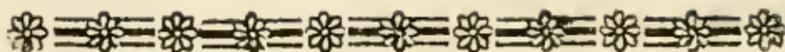
Les vérités de la Religion sont une, & il n'y a qu'un aveuglement étrange qui puisse nous persuader, que ce qui ne s'accorde pas avec nos passions, est absolument faux. Nous aurons beau dire que l'éternité des peines ne paroît pas compatible avec la bonté d'un Dieu infiniment bon ; nous ne serons point jugés sur nos opinions, mais sur la Loi immuable de l'Évangile, qui nous me

nance d'une éternité de supplices : *Ignem æternum*. Les voies de Dieu sont incompréhensibles, & beaucoup plus différentes en nos pensées, que le Ciel ne l'est de la Terre; de sorte que l'homme est absolument. Nous n'avons que des vues extrêmement bornées, & il faudroit être infini, pour comprendre celui qui l'est.

Les suites de la Mort guériront bien nos préjugés. Elles nous mettront en état de reconnoître que tous les maux de cette vie entrent dans les desseins de Dieu, comme dès moyens de purifier ses élus, & que, ni les maladies, ni les disgrâces, ni les guerres, ni les incendies n'ont rien d'incompatible avec la bonté de ce monde, qu'aux yeux des ignorans. Nous ne pouvons entrevoir maintenant la fin que Dieu se propose dans les malheurs qui nous surviennent; mais nous verrons à la Mort, que cet univers ne subsistant que pour les élus, *omnia propter electos*, Dieu le bouleverseroit plutôt que de les laisser périr. Ces idées paroîtront sans doute ridicules à certains Poëtes qui s'érigent en Théologiens, & qui croient fronder dans un Roman obscène, ou dans une

chétive Epigramme, les vérités les plus incontestables ; mais que nous importe ? Nous n'écrivons pas pour les hommes à la mode, dont l'esprit ne se repait que de futilités, & qui n'adjugent l'immortalité qu'à des Auteurs aussi frivoles qu'eux.





CHAPITRE III.

Le souvenir de la Mort.

L'Homme n'a pas besoin de faire des efforts pour penser à la Mort. Elle se présente si souvent à lui, qu'il peut la regarder comme incorporée avec son être. Nous portons tous un poison dans notre sein qui nous mine insensiblement. Si l'on envisage le monde dans sa création & dans ses révolutions, on verra que chacun de nous est véritablement une copie de l'univers. Nous ne sommes d'abord dans le sein de nos meres qu'un cahos informe; de sorte que nos membres ne se développent, nos organes ne se fortifient, & notre raison ne perce que par succession. Dieu semble dire, à chaque fois que les hommes naissent, ces paroles de la Genèse. » Que l'arene se sépare des » eaux, & que la lumière se fasse : *Fiat lux.* » Car notre ame est cette lumière qui vient dissiper nos ténèbres, & nous mettre en état d'entrevoir notre

corps , comme le soleil nous procure l'aspect de la terre.

L'Univers a ses éclipses , ses saisons , ses pluies , ses éclairs , ses orages , ses brouillards , ses tremblemens , ses nuits & ses jours ; nous avons nos passions , nos humeurs , notre ignorance , nos maladies , nos inquiétudes ; nos joies , nos plaisirs , nos faillies , nos emportemens. L'enfance est notre printems ; la jeunesse , notre été ; l'âge viril , notre automne ; la vieillesse enfin , notre hyver , & après ces différens temps , nous changeons de configuration comme l'univers en changera , nous passons enfin de même que les Cieux & la Terre passeront.

Si , après avoir examiné l'ordre physique , nous faisons maintenant attention à l'ordre moral , nous nous trouverons encore une image des Loix que Dieu a établies , pour fixer un culte dans cet univers. Notre première enfance retrace la Loi de nature , où l'homme vécut sans leçons & sans maîtres ; notre jeunesse représente la Loi écrite , où l'on ne s'attachoit qu'à la lettre , & notre âge viril nous rappelle la Loi de grace , parce qu'alors , plus

dégagés des sens, nous ne nous tenons pas simplement à l'écorce, mais nous saisissons l'esprit des préceptes, & nous tâchons de les mettre en pratique. Mais de même que cette Loi, toute sublime qu'elle est, finira comme un temps d'épreuve & de foi, nous finirons en apparence pour aller goûter les fruits de nos mérites.

Ainsi, de quelque manière que l'homme se considère, soit comme copie d'un monde physique, soit comme image d'un monde moral, il se voit par tout obligé de mourir, c'est-à-dire, d'éprouver dans sa propre personne une révolution toute semblable à celle que les Cieux & les Loix éprouveront : ainsi la Mort se reproduit sans cesse à nos yeux, comme un objet dont on ne peut éviter la vue. Je la trouve cette Mort si fortement imprimée dans nous-mêmes, que nos pensées les plus intimes, en se succédant rapidement les unes aux autres, forment, au fond de notre propre cœur, une continuelle destruction qui nous avertit de notre mortalité.

Nous pouvons en dire autant des pertes que notre corps fait sans cesse, ou par les transpirations, ou par la dissipa-

tion de ses esprits animaux. Ces changemens sont si sensibles, qu'un corps, de l'aveu de tous les Physiciens, n'est plus en quelque sorte le même corps au bout d'un certain temps. Voilà comme nous sommes perpétuellement avertis, en nous & hors de nous, du dépérissement qui nous menace, & qui va bientôt réduire nos personnes à quelques grains de poussière & à quelques exhalaisons; car il faut se figurer que la Mort ne se borne pas seulement à la division de l'ame & du corps, mais qu'elle continue d'exercer son empire jusques dans nos tombeaux; puisque, selon la transmutation générale de tous les êtres, nos corps, s'exhalent par des vapeurs, & vont se mêler avec les plantes, les fleurs, les pluies & les tonnerres même.

Hélas! qui pourroit oublier la Mort! Les générations qui se hâtent en foule de rentrer en terre, les siècles qui vont se perdre dans l'abyme du passé, où tout s'engloutit & d'où rien ne revient, les Empires, les mœurs, les sciences, les loix, les usages qui s'anéantissent tour à tour, & dont la mémoire n'est pas plus durable, sont la meilleure in-

truction qu'on puisse donner de la décadence des choses humaines. Il n'y a rien en nous, autour de nous, & même au-dessus, qui ne nous rappelle à la Mort. Nos passions, qui se détruisent les unes les autres, nous épuisent par succession; nos vêtemens sont les dépouilles d'animaux qui n'existent plus; nos maisons, l'ouvrage d'un monde qui a disparu; les astres, en s'éclipsant, nous peignent notre fragilité; les fleurs, en se flétrissant, nous instruisent de notre peu de durée; & la terre, en s'entr'ouvrant, devient un volcan qui devore notre humanité.

Ce spectacle est si frappant, que l'univers peut se comparer à un monceau de cendres, où les grandeurs du siècle, comme quelques étincelles qui subsistent encore, brillent un instant. Nous voyons la vive image du monde, de ses guerres, de ses fortunes, de ses honneurs & de ses révolutions sur une simple feuille de papier que la flamme dévore. Des lueurs du feu qui se combattent, & qui s'éteignent les unes après les autres, avec une rapidité surprenante, ne laissent bientôt à la vue qu'une poussière toute noire, & que le vent

dissipe dans un clin d'œil. Mais pour employer une comparaison encore plus sensible, disons que plongés dès le moment de notre naissance au milieu d'une mer orageuse, nous luttons plus ou moins long temps contre les flots qui nous entraînent dans le gouffre de l'éternité. Chaque tourbillon qui s'élève sur la surface des eaux, nous retrace nos années, de manière qu'après avoir passé d'un tourbillon dans un autre, nous écroulons dans un abyme qui engloutit nos personnes, nos projets, & le souvenir même qu'on en pourroit avoir. Quelle réflexion pour les ambitieux, s'ils sçavoient réfléchir!

Je ne vois donc rien dans le monde qui se présente à nos yeux & à nos esprits, aussi souvent que la Mort. Il n'y a point d'instant dans toute cette suite d'heures qui composent un siècle, où quelqu'un ne lui paie tribut. Aussi la Philosophie n'est-elle pas nécessaire pour nous faire envisager des squelettes dans cette foule d'amis que nous fréquentons. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux, & nous voyons, d'un jour

à l'autre, des rides & des progrès de corruption sur chaque visage que nous examinons; nous voyons des symptômes de Mort chez les hommes les plus vigoureux, & la santé la plus brillante se faner peu à peu, comme une rose altérée par les chaleurs du midi. Nos voyages & nos adieux sont autant de préludes de la Mort. On meurt tous les jours à des personnes & à des pays qu'on ne reverra plus.

Combien n'avons nous pas chaque jour des réponses de notre mortalité! La moindre migraine qui nous incommode, la moindre fièvre qui nous attaque, le moindre coup que nous nous donnons, la moindre piquure que nous nous faisons, prophétisent notre Mort; & le sommeil lui-même, qui n'est qu'un essai de ce que l'ame fera sans l'usage du corps, nous annonce tous les soirs notre future destruction. Je dis plus: les sens même, comme ministres de nos passions, concourent à nous miner, & continuellement ils nous avertissent de notre dernière fin. Nos yeux n'aperçoivent de toutes parts que des débris de notre humanité; nos oreilles enten-

dent

dent sonner à chaque instant des heures qui s'envolent pour ne plus revenir, & qui font autant de diminutions de nous-mêmes ; nos mains ne touchent que des choses qui se brisent, ou qui se fanent ; & d'ailleurs en tâtant notre propre corps, nous manions une chair qui va bien-tôt pourrir ; notre bouche ne favoure que des cadavres ; & encore s'anéantissent ils en nous ranimant ; notre odorat ne respire que des parfums qui s'évaporent ; nos pieds ne s'appuient que sur des insectes que nous écrasons, ou sur des tombeaux que nous foulons. Ainsi la Mort pénètre de toutes parts jusqu'au milieu de nous ; & soit par les alimens, soit par les odeurs ou les sons, elle vient à chaque instant prendre possession de nos corps, comme d'un bien qui est son tributaire, & nous accoutumer peu à peu à l'étonnante catastrophe qui séparera, en quelque sorte, l'homme de lui même.

Au lieu de pouvoir nous consolider ; nous ne nous accrochons qu'à des objets aussi fragiles. Les plaisirs que nous aimons tant, nous échappent avant de les goûter ; les honneurs brillent un instant, & s'éteignent ; les richesses

forment un nuage d'encens , & s'évanouissent ; la meilleure fanté ne se soutient qu'aux dépens d'un corps qui ne peut subsister sans s'user ; les lectures s'effacent de notre mémoire les unes après les autres ; & notre Philosophie , telle qu'elle puisse être, dépendant toujours de notre tempérament , se relève aujourd'hui , & demain tombe. Il n'y a donc point de situation qui ne retrace la Mort. Nous ne mangeons & nous ne buvons que pour maintenir notre existence , comme nous ne dormons que pour la renouveler ; de sorte que la vie de l'homme n'est qu'un combat perpétuel contre la Mort. Ah ! cette Mort est si présente & si sensible , que la plume que je tiens actuellement entre mes doigts , s'use & dépérit , & qu'elle n'est , ainsi que ce papier , qu'une dépouille de corps étrangers qui vraisemblablement ne sont plus. La transmutation continuelle de la matière engendre sans cesse la Mort de mille & mille objets ; l'air même que nous respirons se trouve infecté de je ne sçais combien d'atomes imperceptibles , qui ne sont que des dépouilles ou des débris.

Voilà comme l'univers , en s'anato-

misant lui même par la division de ses parties , n'est qu'une image de la Mort aux yeux du Philosophe ; voilà comme les sources de notre vie s'épuisent , & comme nous rencontrons la Mort dans tout ce qui nous environne. Il n'est donc pas nécessaire de descendre dans ces souterrains affreux , où la corruption semble se jouer de notre humanité , ni d'évoquer les ombres des Morts , ni de rassembler des crânes & des membres décharnés , pour se faire un spectacle de la Mort. Les élémens même , quoique créés pour contribuer à notre vie , sont des êtres destructifs qui nous submergent ou nous dévorent ; & le temps , l'ennemi de tout ce qui dure , nous montre jusques sur les marbres qu'il ronge , le tableau de notre dernière fin. Nous pouvons lire d'avance l'histoire de ce que bientôt nous aurons été , sur tant d'obélisques & d'édifices que les révolutions des siècles ont renversés.

Mais qu'est il besoin de nous étendre davantage sur un sujet dont la vérité se fait appercevoir d'une manière si sensible ? Ne sçavons nous pas que toutes les fois que nous bâillons , que nous

éternuons , & même que nous respirons , nous pouvons rendre le dernier soupir ? Nous sommes comme des personnes déjà frappées de la foudre , & réduites en poussière : nous paroissions avoir toute notre consistance & tous nos traits , mais le moindre souffle nous dissipe. La Mort étouffe aussi-bien l'enfant dans son berceau , que le vieillard dans son lit de douleur. Elle se joue des grands & des petits ; & après avoir brisé des sceptres & des couronnes , & fait un spectacle pendant quelques jours de la sépulture d'un Héros , elle le réduit à une poussière toute semblable en poids & en valeur à celle du plus vil Artisan.

L'Histoire entière n'est qu'un Nécrologe , où la Mort , presque à chaque page , vient anéantir les plus grands projets , changer des triomphes en deuil , & offrir de nouvelles scènes. On ne fait point de contrat où il n'y ait cette clause : *En cas de mort* ; & on ne fait point de promotions , soit dans les Armées , soit dans les Ordres Ecclésiastiques , qu'en conséquence d'un dépérissement universel. La main elle-même de l'Eternel grave à tout instant , & de

toutes parts ; cette effrayante vérité : *Hic jacet*. Il n'y a point de recoin dans l'univers où on ne l'apperçoive en lettres où en symboles , de toutes formes & de toutes couleurs ; & comme si cet alphabet de la Mort ne suffisoit pas pour nous expliquer tout ce qu'elle est , nous apprenons dans notre première jeunesse l'art de nous tuer avec adresse ; nous ne sortons qu'avec des armes . qui semblent fixer la Mort à nos côtés ; & nous avons imaginé toutes sortes de moyens pour rendre les guerres plus meurtrières , & pour nous détruire plus vîte & plus cruellement.





C H A P I T R E I V.

L'Oubli de la Mort.

L'Écoulement de nos jours nous devient aussi insensible que la marche de la terre : nous sommes continuellement emportés dans un tourbillon des plus rapides , sans nous en appercevoir. Une misérable vie , & toute pleine de besoins , nous applique tellement au soin de boire & de manger , que nous ne connoissons pas d'autres devoirs à remplir. La Mort a beau se peindre à nos yeux de toutes parts , elle ne nous semble qu'un fantôme ; & tandis que nous tombons insensiblement dans la fosse , qui est déjà ouverte , nous croyons nous élever au-dessus de toutes les révolutions , & triompher de la rigueur des temps

Où sont les hommes qui pensent à la Mort , qui la regardent comme réellement incorporée avec eux , & comme devant bientôt effacer leur figure , détruire leur corps , anéantir

leurs projets , leurs richesses & leurs honneurs ? Nos yeux ressemblent à des lunettes d'approche , par rapport à la Mort ; mais nous les tournons toujours du côté qui éloigne les objets , & conséquemment nous ne voyons ce qui nous touche qu'à une distance infinie.

Nous dormons , sans penser que le sommeil est l'image de la Mort , & que nous ne nous releverons peut-être plus ; nous mangeons , sans réfléchir que nos alimens ne sont que des remèdes contre la Mort ; nous courons , sans faire attention que notre corps peut se briser à tout instant ; nous formons des projets immenses , sans considérer que nous ne pouvons répondre d'une minute ; nous dépérissons continuellement , mais en croyant toujours augmenter. On voit les vieillards même , à qui tout échappe , s'accrocher à des roseaux comme à des colonnes , & s'imaginer être encore jeunes & vigoureux dans le sein même de la décrépitude & des langueurs.

Il ne faut pas de longues discussions pour prouver ces vérités. Il suffit d'en-

visager notre manière de vivre. Nos bals , nos jeux , nos danses , nos festins , nos conversations , nos spectacles ; tout ce tourbillon de plaisirs , qui nous étourdit ou nous étonne , n'annonce que trop notre indifférence à l'égard de la Mort. Nous avons beau par le passé n'être plus , par le présent n'être qu'en partie , & par l'avenir n'être encore rien ; nous vivons comme si nous existions quand & aussi long-tems que nous le voulons. Toutes nos actions ne font qu'exprimer la folie de ces téméraires , qui , selon l'Écriture , élevèrent une tour pour se défendre contre Dieu même. Il semble que c'est élever un rempart contre la Mort , que de n'y point penser , & qu'elle n'oseroit nous atteindre , quand nous l'éloignons de notre souvenir.

La fin de la vie arrive toujours chez les hommes même les plus raisonnables , plutôt qu'ils n'ont cru. Nous écartons l'idée de la Mort autant que nous pouvons. En vain les nouvelles publiques nous instruisent chaque jour de quelque apoplexie foudroyante , ou de quelque léthargie ; en

vain

vain le son des cloches nous instruit du décès & des obseques de nos voisins, ou de nos amis; c'est un bruit qui frappe l'air, & qui ne nous affecte point. On a même bien soin d'éloigner tout ce qui nous rappelle ces objets; de sorte que le Sage, qui médite sur le néant de cette vie, passe pour stupide ou pour misanthrope. Il n'y a que quelques Solitaires qui osent impunément se familiariser avec la Mort, & ne point perdre de vue son image.

Réjouissons-nous, couronnons-nous de roses, livrons nous à toutes sortes de voluptés, voilà notre langage; & tout ceci n'est qu'une conséquence de la sensualité dans laquelle nous vivons. Il n'y a presque point d'hommes qui ne soient Matérialistes dans la pratique, & qui ne préfèrent le plaisir de sentir à celui de penser. Les besoins qui, par leur nature & leur humiliation, devroient nous avertir à chaque instant de notre fragilité, se changent dans des sensations agréables, qui nous font soupçonner cette vie presque éternelle. Nous ne connoissons d'immensité que le misérable réduit

que nous habitons , d'éternité que le jour rapide que nous coulons , de félicité que les voluptés criminelles que nous goûtons. En vain nos idées veulent s'étendre , & nous élever dans une région toute intellectuelle : le corps nous entraîne , les sens nous offusquent ; les passions nous altèrent , & nous vivons concentrés dans une sphère toute d'ennui , bannis de nous-mêmes , & privés de ces satisfactions intérieures qui distinguent l'homme de la bête.

Mais par quel enforcellement , ou plutôt par quelle brutalité oublions-nous notre ame ; pour ne penser qu'à notre corps ; ce corps qui nous fatigue sans cesse , & qui nous tyrannise encore plus lorsqu'il se porte bien , que lorsqu'il est malade ? On diroit que , maîtres de diriger la circulation de notre sang , nous pouvons le faire couler aussi long tems qu'il nous plaira ; qu'il n'y a point de grain de matière en nous-mêmes qui ne soit soumis à notre volonté , & que la suite de nos jours dépend absolument de nos desirs. Les vieillards même se persuadent que la vieillesse leur est

subordonnée , & qu'ils n'expireront que par un ordre précis de leur vouloir. C'est ainsi que la Mort n'est , suivant notre idée , qu'un accident étranger qui ne doit jamais nous atteindre.

Mais comment peut-on oublier ce qui chaque jour nous consume & nous défigure ? Nous sommes des insensés qui nous rions de la foudre suspendue sur nos têtes , & qui nous endormons sur le bord d'un précipice. Il faut qu'un libertinage excessif , ou qu'une honteuse stupidité écarte de nos esprits la vue de la Mort ; car autrement son image se reproduit si souvent & si terriblement , que notre humanité devoit s'en allarmer , & notre Religion s'en réjouir. Nous ne pensons point à la Mort précisément par les raisons qui devoient nous y faire penser : plus nous voyons de personnes expirer , & plus nous nous accoutumons à voir la Mort d'un œil indifférent.

Quand on vit en bête , on se prépare une mort toute semblable à celle des bêtes : combien n'y a-t-il pas d'hommes dans l'Univers moins

sages que la fourmi ! Les plus prudents s'absorbent dans des pensées toutes d'ambition , ou ils se forgent des systêmes que la vérité condamne ; les Riches élevent des Palais comme pour braver la Mort , & la défier de venir surprendre leurs personnes ; les Grands s'épuisent en raffinemens pour réjouir leurs sens aux dépens de leur ame ; & tandis qu'ils accélèrent leur mort par des voluptés , ils croient l'éloigner parce qu'ils n'y pensent pas.

Ainsi notre dernière fin , qui nous menace à toutes les minutes , ne nous affecte presque jamais ; ainsi nous négligeons la plus importante affaire , la seule nécessaire , pour nous abandonner tout le jour à des frivolités. Cela est même poussé si loin , que la mort de nos meilleurs amis nous les fait oublier. Nous répandons peut-être une larme , nous jettons peut-être un cri dans le moment de notre douleur ; & aussitôt nous reprenons le cours de nos plaisirs & de nos futilités ; & tandis que les particules d'un visage que nous avons souvent idolâtre , s'évaporent dans un triste

cercueil, nous nous évaporons dans le fein de la diffipation. Il n'y a plus que les Romains qui fuppoient le fouvernir des amis morts ; car les nôtres ont à peine difparu , qu'effacés de notre mémoire & de notre cœur , ils font à jamais oubliés. Nous avons beau les voir fans cefle , & faire nos plus chères délices de leur converfation ; nous n'ofons les rappeler , crainte de nous affliger. Voilà comme le monde nous échappe en détail ; & comme nous voyons les générations fe renouveler aux dépens les unes des autres , fans jamais profiter d'une pareille révolution , fans jamais rentrer en nous-mêmes , fans jamais penfer férieufement à la Mort. Nous prenons fouvent des habits de deuil ; & ces habits , tout lugubres qu'ils font , loin de nous peindre notre dernière fin , nous parent & nous amusent.

Ce n'eft pas ainfi qu'agiffent les Philofophes Chrétiens , eux qui ne s'occupent que de la deftruction de leurs corps , & qui femblent la hâter par la force de leurs defirs. Ils fe difpoſent , à chaque pas qu'ils font , au

dernier qui doit ouvrir leurs tombeaux ; ils n'assistent jamais à aucun repas , ni à aucune fête , sans se rappeler que bientôt ces personnes qui parlent , qui rient , vont se déponiller de leur chair , & se transformer en d'horribles squelettes ; ils voient l'empreinte de la Mort , non -seulement sur tout ce qui respire & végète , mais encore sur les choses mêmes inanimées , telles que le marbre & l'airain ; ils se sentent enfin continuellement écouler comme l'eau des fleuves , & conséquemment ils meurent à toute heure aux objets extérieurs qui les environnent , pour pouvoir mieux vivre intérieurement.

Telle devrait être notre conduite ; mais combien n'est elle pas différente , sur-tout chez ces femmes follement esclaves de la parure & des modes ! Est-il en effet une marque plus sensible de l'oubli de la Mort , que l'extravagante manie de farder un visage , de peindre des cheveux & des sourcils , d'orner en un mot par toutes sortes d'artifices , un corps qui va bientôt pourrir ? Nous paroissions ne nous parer que pour descendre plus

ignominieusement dans un tombeau, & ne nous engraisser par toutes sortes de mets recherchés, que pour préparer une nourriture aux vers. Mais que nos femmes mondaines, ainsi que les insensés qui les idolâtrèrent, lisent les paroles de Jérémie au Chap. III. & que la frayeur les faisisse. Le Prophète y décrit, d'une manière terrible, les horreurs qui attendent les personnes plongées dans le luxe & dans la volupté.

On croiroit, à nous voir & à nous entendre, que c'est notre ame qui doit périr, & notre corps vivre éternellement; que dis-je? nous supposons cette ame déjà morte: l'exercice de toutes ses fonctions demeure suspendu, & il n'y a que nos sens qui agissent, & dont nous faisons notre félicité. Parcourons une journée, c'est-à-dire, toute notre vie, car rien de plus monotone que le dérèglement des mondains, & nous verrons que la Mort ne nous affecte jamais. On se leve machinalement, comme on s'est couché, après avoir passé dix à douze heures sans exister; on s'abandonne à des mains étrangères, pour embellir

le fac de corruption dont nous sommes enveloppés ; on se gorge de mets & de vins de toute espèce ; on s'ennuie , & l'on va ennuyer les autres dans des visites de désoeuvrement ou d'ostentation ; on assiste à un spectacle qu'on peut appeller le triomphe des sens & des passions ; on court ensuite à quelque société de jeux où l'on se ruine , tandis qu'on seroit au désespoir de donner quelque obole à une famille désolée ; on revient ensuite gronder de pauvres serviteurs , & se livrer enfin au sommeil , pour recommencer le lendemain & tout le cours de la vie : quelle misère & quelle honte !

Mais la meilleure preuve que nous puissions donner de l'oubli de la Mort , c'est de rappeler aux hommes cet amour profane qui les captive presque tous , & qui les rend esclaves d'une peau , d'une dent , d'un cheveu , c'est-à-dire , de quelques grains de poussière plus ou moins bien disposés. Le plus beau visage du monde n'est-il donc pas une masse de chair qui doit se corrompre , & ne sommes-nous pas des insensés de nous passionner jusqu'à

la fureur pour de pareils objets ? Si la Mort nous touchoit davantage , nous ne verrions qu'un misérable crâne dans ce qui sert d'aliment à notre passion ; nous penserions qu'en aimant un beau front , ou de beaux yeux , nous n'aimons que l'habitation des vers , & qu'il est ridicule d'oublier sa raison , pour une perspective qui peut demain exciter notre horreur. La plus belle femme de Milan ordonna autrefois par son testament , que son squelette seroit exposé dans la Bibliothèque Ambrosienne , comme un objet bien capable de guérir de l'amour. Si l'on fixoit souvent un pareil point de vue , il n'est pas douteux qu'on mépriseroit tous les corps , pour n'admirer que les ames : & combien la saine Philosophie n'y gagneroit-elle pas !

Si nous parlons maintenant du désir que tous les hommes ont de vieillir , on trouvera que rien n'est plus vrai que notre indifférence à l'égard de la Mort. Sans doute , nous ne pensons pas que la vieillesse est nécessairement jointe avec notre dernière fin ; car sûrement nous la re-

douterions. A peine le Printemps paroît-il, que nous demandons l'Automne; de sorte que si nous étions exaucés dans nos desirs, nous passerions tout-à-coup de l'adolescence à l'âge décrépit. Toute notre vie n'est qu'un tissu d'inconséquences, toutes nos inconséquences n'ont pour but que d'oublier la Mort.

On voit jusqu'aux Militaires perdre de vue leur dernier moment, & souvent même faire encore des projets de débauche, tandis qu'ils entendent gronder la foudre de toutes parts. La préparation à la Mort ne fut jamais incompatible avec la véritable valeur; de sorte qu'on ne peut attribuer l'indifférence des Guerriers à ce sujet, qu'à une inaction de l'ame qui s'oublie dans un point aussi essentiel. Toutes les diverses conditions nous offrent le spectacle d'une multitude d'imbécilles qui vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir, & qui passent de ce monde en l'autre, pleins de projets & d'idées chimériques de fortune & de grandeur.

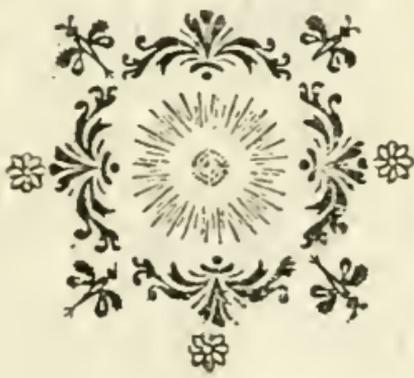
La thèse que je soutiens ne parut jamais plus véritable que dans ce sié-

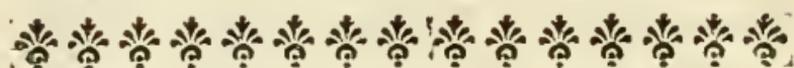
cle pervers, où des milliers de prétendus beaux esprits prêchent de toutes parts que la mort n'est qu'une bagatelle, & qu'on a tort d'y penser. Il semble qu'ils aient lu dans l'avenir, & qu'on puisse hazarder le dernier acte de notre vie, sur le témoignage de leurs certitudes. Il est naturel que des hommes qui vivent en animaux, croient la mort l'anéantissement de tout notre être; mais il ne l'est pas que ceux dont l'humanité subsiste encore, & dont la Religion n'est pas éteinte, oublient l'instinct le plus décisif. Ce n'est que l'oubli de la Mort qui enfante tous les désordres, puisque l'Écriture nous dit formellement, que si nous pensons à la Mort, nous ne pécherons jamais. Regardons donc, comme un des plus grands malheurs, & comme un bouleversement dans la société, notre indifférence à l'égard de la Mort. Voilà ce qui rend les riches durs, les ambitieux vains, les grands superbes, les voluptueux impies, les sçavans incrédules ou présomptueux, tous les hommes enfin attachés à la terre; voilà ce qui nous fait croire les Cours

un centre de félicité , les honneurs un bien incomparable , les plaisirs une source de délices ; voilà ce qui nous dénature en quelque sorte , en ravallant notre ame , & en nous laissant vivre dans la plus affreuse indolence. Il n'y a que la Mort qui , bien méditée & bien approfondie , puisse nous guérir de notre orgueil , nous faire envisager d'autres nous-mêmes dans les hommes les plus pauvres , & nous élever au - dessus de la figure de ce monde qui passe ; il n'y a qu'elle qui nous détache de la matière , & qui nous représente les sens comme des ministres du vice & de la corruption.

On se livreroit au désespoir , nous dit on , si l'on pensoit souvent à la Mort. Mais quel abus ! Les Saints ont-ils donc vécu en désespérés , eux qui toujours occupés de leur dernière fin , goûtoient une paix inaltérable ? Lorsqu'on fixe la Mort , & lorsqu'on se familiarise avec elle , on prévient les terreurs qu'elle cause ordinairement , & l'on se croit déjà dépouillé de son corps , & jouissant d'une vie toute céleste. Disons plutôt que le souvenir de

la Mort, nous arracheroit à mille plaisirs criminels, & à mille jeux frivoles, & que comme nous ne connoissons de vie, que celle de rire, de jouer & de danser, nous nommons désespoir, ce qui feroit notre gloire & notre bonheur.





C H A P I T R E V.

Du Temps.

JE n'entreprendrai point de définir le temps ; il nous échappe au moment même qu'on veut le fixer. Je ne puis que le comparer à un fleuve extrêmement rapide , qui se renouvelle sans cesse en paroissant s'épuiser. L'existence du temps nous est à charge , & nous avons une frayeur étonnante d'en voir la fin, Nous ne pensons pas que ce temps , d'un prix véritablement infini , doit mériter un bonheur éternel. Que d'attentions , en conséquence , pour le perdre & le profaner ! Le monde paroît n'agir qu'en haine du temps , puisqu'il n'en jouit , pour l'ordinaire , qu'en idée ; il le desire lorsqu'il est à venir , & il le rejette lorsqu'il est présent , ou il le regrette lorsqu'il a passé ; de sorte que , par la raison que nous voudrions presque toujours être où nous ne sommes pas , nous souhaitons con-

finuellement courir d'une saison à l'autre.

Mais que prétendons-nous, en nous répandant en desirs aussi inutiles ? Le temps, à notre disposition, se rendra-t-il inépuisable, parce que nous le désirons, & ferons-nous donc maîtres d'en arrêter le cours ? Ah ! s'il étoit possible, au bout de trente à quarante ans, de pouvoir le retenir ! mais c'est un vif-argent que tout l'art ne peut fixer, & qui nous mine même en dormant. Les nuits le disputent aux jours en rapidité ; & les années, qui nous semblent des siècles pendant notre jeunesse, nous paroissent à peine des mois si-tôt que nous vieillissons. C'est le tems qui nous fait croître & qui nous fait dépérir, & qui, après avoir absorbé dans un éternel oubli les événemens les plus extraordinaires & les révolutions les plus éclatantes, se réduit à rien, comme s'il n'avoit jamais existé. Qui pourroit nous dire où se trouve actuellement le passé ? Cet instant même où j'écris n'étant déjà plus, je n'apperçois dans le tems qu'une succession d'êtres, dont

on ne peut saisir un seul point. Il n'y a que le présent , à proprement parler , & ce présent est si proche du passé & de l'avenir , qu'il devient l'un & l'autre avant qu'on l'ait seulement entrevu. Voilà d'où naît la grande difficulté que nous avons de jouir ; car on ne peut jouir que du présent , & le présent n'est presque rien.

Mais c'est par la raison que l'avenir est si voisin du présent , que nous devons travailler à nous le rendre favorable. Mais comment y travaille-t-on ? En jouant , en dansant , en se parant , en mangeant , en dormant. Le jour n'éclaire que des désordres ou des frivolités ; & le soleil , ainsi que la lune , servent continuellement à favoriser nos passions. Il n'y a point de créature que nous ne dénaturions en changeant son institution ; & voilà comme nos heures s'entassent pour combler la mesure de nos crimes. Nous sommes avares de tous les biens , excepté du temps : c'est un trésor exposé sur le grand chemin , & que nous offrons à tous les passans , au lieu de le réserver précieusement pour nous-mêmes , & d'en profiter.

Cependant

Cependant si nous ne rachetons pas le temps par de bonnes œuvres, les jours deviendront mauvais, & nous nous perdons sans ressource. Chaque minute passée dans le désœuvrement, nous sera redemandée. Les gouttes d'eau prises séparément, ne paroissent qu'un atome; mais réunies ensemble, elles forment ces fleuves dont la grandeur étonne. Les minutes composent le tissu de notre vie, & nos corps, comme des pendules, ont leur mouvement & leur balancier; mais de même que nous donnons peu d'attention au son des horloges, nous laissons battre notre cœur & notre pouls sans y prendre garde. Nous ne pensons pas que la circulation du sang venant à s'arrêter, nous voilà brisés pour toujours, & nous pensons encore moins que cet accident peut nous arriver à chaque seconde. Eh! comment, il ne faut qu'une simple seconde pour effacer l'homme le plus vigoureux, & nous croyons nos corps capables de résister à tout le choc du temps & des passions! Notre folie pouvoit-elle aller plus loin? Le temps, en s'écoulant, nous

fait oublier tous nos chagrins , excepté celui de la Mort ; car plus il s'avance , & plus la Mort nous menace.

On n'ignore le prix du temps ; que parce qu'on ne connoît pas celui de son existence. Il n'y a nulle différence entre jouir du temps & se sentir exister. Mais quel est ce sentiment ? Il faut pour l'éprouver , oublier toutes les créatures , son propre corps , & ne s'occuper uniquement que de la pensée. Heureux celui qui arrive à cette perfection , & qui ne ressent dans toutes ses sensations , que le plaisir d'être. Il a le même esprit & la même humeur à toutes les heures du jour ; & toujours prêt à rendre compte de ses desirs & à s'en faire un ordre systématique , il vit avec connoissance , & non par aventure. Les animaux dépendent du temps ainsi que nous ; mais ils n'en jouissent point , parce qu'ils ne sauroient se sentir exister. Combien d'hommes se trouvent dans le même cas ! Ils ne pourroient dire , ni d'où ils viennent , ni là où ils tendent , ni pourquoi le temps , distribué par

jours, heures & momens, nous détruit en se détruisant lui-même, & nous emporte dans une autre vie toute différente de celle-ci.

Les grandes révolutions, ainsi que les grands exploits, sont ordinairement époque; mais le Philosophe ne connoît de jours mémorables, que ceux qu'on emploie à mériter un bonheur éternel. Il oublie le monde & ses anecdotes, qui ne sont ordinairement que des sottises & des minuties, pour étudier son ame & l'appliquer aux vérités éternelles. Il sçait que l'Histoire n'est que le tableau des temps profanés, & que chez la plupart des Héros qu'on donne pour modèles, il y a beaucoup moins de vertus à imiter, que de vices à éviter. Que d'injures faites au temps depuis que le monde existe! Les uns l'ont outragé par des pyramides orgueilleuses erigées en l'honneur du mensonge & de la vanité; & les autres l'ont profané par des Livres obscènes ou impies. Combien de siècles en blanc, s'il est permis de parler ainsi, & qu'on ne peut, par conséquent, citer! Le temps, par la manière dont on en

use, paroît être à lui même sa dernière fin, pendant qu'il n'est qu'un moyen d'arriver au bonheur.

Quelle réponse peuvent donner la plupart des hommes, lorsqu'en mourant ils sont obligés de rendre compte de leur temps? Il ne leur reste de toute leur vie, qu'un souvenir confus de repas, de visites, de spectacles, de jeux, où l'ame paroïsoit entièrement supprimée. Le temps est simple dans son origine, dans sa durée & dans sa destination; & nous en faisons un cahos où l'on n'apperçoit absolument rien, & qu'on ne peut débrouiller. Les gens du monde, par leurs intrigues, leurs projets, leurs amours, leurs intérêts, leurs plaisirs, surchargent tellement chaque journée, que chaque heure devient un labyrinthe où l'on se perd, & dont on ne sçauroit sortir. Aussi ne voyons-nous que confusion dans les consciences, dans les jugemens, dans les idées & dans les sentimens. Notre vie devroit s'écouler dans une continuelle réminiscence de nous mêmes, de notre origine & de notre dernière fin, & elle se passe au milieu des frivolités & des vices. La Sagesse éternelle

a beau nous dire qu'à chaque jour suffit sa peine ; nous aimons mieux tirer du fond d'un avenir qui n'existera peut-être jamais, des inquiétudes chimériques, que de prendre les heures comme elles viennent, & d'en profiter. Nous ne connoissons de temps calme que celui de nos plaisirs, parce que toujours corps, & jamais ame, nous redoutons notre sens intime, autant que nous chérifions nos sensations.

Dégageons nos idées de tout objet terrestre, portons nos vues au-delà de ce monde qui passe, & nous appercevrons dans la suite de ce temps que nous déshonorons, un instant funeste où notre corps venant à se briser, il ne restera plus que notre ame ; cette ame dont nous fuyons maintenant la société ; cette ame dont nous étouffons continuellement les remords ; cette ame enfin qui n'aura plus de commerce qu'avec un Dieu rémunérateur ou vengeur.

Chaque heure qui sonne devoit sans doute nous effrayer ; mais chaque heure comme ministre de nos plaisirs ou de notre oisiveté, favorise nos

passions , au lieu de les étouffer. Nous nous endormons tranquillement au milieu de mille horloges qui nous avertissent de toutes parts de notre Mort , & qui épuisent insensiblement notre substance corporelle , & la réduisent à rien. Combien de fois l'aiguille des cadrans & des horloges tournera-t-elle encore jusqu'à notre dernier moment ? N'avons-nous pas lieu de craindre que cet instant même où nous lisons ces mots , ne soit l'avant-coureur de notre Mort ? Une goutte de sang ou de sérosité décide de la tête la mieux organisée , & souvent du sort des Etats.

Temps ! ô temps ! vous que je ne puis définir , vous qui , prodige continué de notre durée & de notre destruction , nous promenez dans des espaces que nous ne connoissons point , & dont nous trouverons bientôt le terme , ne coulez plus sans nous rendre attentifs à chacun de vos instans : puisque vous ne pouvez , ni vous arrêter , ni aller plus lentement , entraînez du moins avec vous de bonnes œuvres qui nous ouvrent les barrières de l'éternité , & qui nous assurent le

feul bonheur auquel une ame immortelle puisse aspirer. Mais comment puis-je vous parler , ô temps trop rapide , puisque ce moment même où je parle est déjà loin de vous & de moi ? Volez donc selon votre destinée ; & tandis que nous disons un éternel adieu à chacun de vos instans , qui fuit comme l'ombre , rendez-nous favorable celui qui terminera notre vie.

Les temps auroient sans doute déjà fini , si Dieu n'eût envisagé que les crimes qui souillent l'univers ; mais il voit des hommes morts au monde & à ses folies , qui consomment leurs jours à son service , & qui , ensevelis dans leurs cellules comme dans des tombeaux , méditent les années éternelles. Combien de Sages , qu'on ne connoît point , & qu'on ne connoîtra peut-être que dans un ou deux siècles , qui travaillent maintenant en silence , à composer des Ouvrages lumineux , qui feront l'admiration de nos descendans ? Le temps a des vengeurs de ses droits , qui , tandis que nous nous abandonnons à mille folies , emploient chaque minute utilement & honorablement ;

72 L E T A B L E A U
ment. Les nuits mêmes ne sont pas
perdues pour tout le monde : il y a
des Philosophes qui les rendent plus
lumineuses que le jour même, par la
sublimité de leurs Ecrits & de leurs
méditations.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

De l'Eternité.

IL est impossible de se représenter une éternité qui n'a jamais eu de commencement ; & Dieu , par cette raison , sera toujours incompréhensible ; mais on peut se former l'idée d'une chose qui doit toujours durer. » Quelque nombre d'années qu'on » n'oppose , dit saint Augustin , mon » esprit ira toujours au-delà ; » de sorte que nous ouvrons à nos propres yeux la carrière infinie du bonheur ou du malheur qui nous attend après cette vie. L'éternité n'est qu'un point , nous dit-on ; mais combien ce point ne changera-t-il pas toutes les idées que nous avons ! Il absorbera les mois , les années , les siècles & toutes leurs révolutions ; il nous dérobera le souvenir des anecdotes , & des événemens futiles qui nous frappent maintenant ; il effacera la vue des couleurs qui nous éblouissent ; il anéantira pour jamais les passions & les plaisirs qui nous

affectent ; & il paroîtra comme un prodige , qui , toujours ancien & toujours nouveau , étendra nos pensées en les fixant.

L'éternité , durée que le temps ne peut mesurer , qui existe tout ensemble , sans aucun écoulement & sans aucune succession de parties antérieures & postérieures , peut se comparer à une pyramide immobile au milieu des mers , dont l'aiguille nous paroît suivre la rapidité des flots. Chacun tend vers cet but , & chacun voudroit s'y tenir irrévocablement attaché , comme au seul objet qui restera & qui ne peut manquer. Je gémiss de voir que nous sommes toujours obligés de nous servir de comparaisons terrestres , dans le temps même qu'il s'agit de choses toutes spirituelles , toutes infinies , & qui , par leur nature , ont avec la matière une véritable incompatibilité. Mais que faire ! Telle est la condition de cette misérable vie , où l'esprit , quelque effort qu'on lui donne , rampe toujours à terre. Parlons donc le langage des corps , & disons que rien ne peut mieux nous représenter l'éternité que le cercle : Dieu [en est le centre & la cir-

conférence, & c'est à ce centre que tous les siècles & toutes les générations viennent aboutir comme à leur source.

Il n'y a d'éternel que Dieu, & conséquemment c'est lui-même que nous posséderons lorsque nous jouirons de l'éternité. Le passé & l'avenir s'anéantiront, puisque Dieu ne voit qu'un présent, & que nous verrons tout en Dieu. Ce sera là que, fixés d'une manière immuable, & dépouillés de toute sensation charnelle, nous nous absorberons dans l'immensité de l'Être, par qui tout subsiste, pour qui tout a été fait, & en qui réside la plénitude du bonheur.

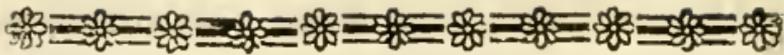
Si nous pouvions bien comprendre ce que c'est que l'éternité, cet abyme impénétrable, qui dévore toutes les générations & tous les siècles, comme la mer engloutit quelques gouttes d'eau, nous regarderions cette vie beaucoup moins que la millième partie du plus petit grain de sable qu'on foule aux pieds, & nous ne verrions, dans tout l'espace des temps, qu'un point presque imperceptible entraîné par la force des élémens. Nos projets, nos intrigues, nos honneurs, nos richesses,

nos exploits , sont à peine un atome aux yeux de quiconque porte sa vue dans l'éternité. L'homme considéré dans l'ordre des temps , peut s'appeller héros , & paroître un objet d'admiration ; mais l'homme aperçu au-delà des temps , n'est plus qu'une espèce de néant qui déconcerte notre orgueil. Il n'y a que l'ame , chef-d'œuvre de Dieu , qui , par la magnificence & la sublimité de ses pensées , puisse monter au Trône de l'Eternel , & contempler ses divins attributs. Plût au Ciel que cette contemplation , telle qu'elle sera , pût maintenant tomber dans notre intelligence ! Bien-tôt , effrayés du vuide de nos affaires , de nos plaisirs & de nos dignités , nous nous croirions au fond d'un abyme , d'où nous pousserions des cris à toute force pour en pouvoir sortir.

Il faut donc que nous méditions les années éternelles , si nous voulons voir nos jours pleins , il faut réduire nos corps & tous les biens de cette vie à leurs très-petites dimensions , & donner carrière à nos ames dans cette espèce d'immensité dont nous avons maintenant l'idée , & qui paroît le

tableau de celle que nous espérons ; il faut nous rétrecir sur cette misérable terre, & nous étendre dans la région des esprits, où des intelligences de tout ordre conversent avec Dieu même, le connoissent & le louent sans cesse. Bientôt les portes de l'éternité s'ouvriront pour chacun de nous, & loin des Etés & des Hyvers, des jours & des nuits, nous nous trouverons dans une situation terrible ou merveilleuse. Les Philosophes Payens découvrirent, par les seules lumières de leur raison, qu'il devoit y avoir après cette vie un double état, qui assureroit un bonheur ou un malheur éternel ; & nous, instruits par la révélation même, nous doutons de cette importante vérité, ou nous agissons comme si nous étions réellement incrédules,





CHAPITRE VII.

La Préparation à la Mort.

JE voudrois que l'homme descendiſt chaque jour dans ſon propre cœur, & que là, oubliant tous les êtres qui l'environnent, & s'imaginant déjà au milieu des ombres du tombeau, il diviſât par parcelles ſon miſérable corps, comme la Mort elle-même le diviſera; je voudrois qu'il ſe figurât giſſant entre la pourriture & les vers, perdant ſucceſſivement ſes yeux, ſes oreilles, ſes lèvres, & devenant un ſquélette hideux, capable d'effrayer tout le genre humain; je voudrois qu'il anatomifât ſes penſées, qu'il les dégagât de tout l'alliage de nos paſſions, & qu'après les avoir bien épurées, il ſe transportât dans cette région d'eſprits, où il n'y a plus rien de matériel, & où Dieu ſe représente ſans ceſſe d'une manière ineffable. Ce ſpectacle, n'en doutons pas, ſeroit une excellente préparation à la Mort, & il accoutumeroit l'homme peu à peu

aux vérités éternelles pour lesquelles nous n'avons ordinairement que du dégoût.

On vit autrefois une fameuse Courtisane renoncer tout-à-coup aux folies du siècle, pour avoir seulement pensé que ses mains qu'elle parfumoit, deviendroient un jour la pâture des vers. Cette pensée fut un coup de foudre qui renversa la toilette, fit tomber ses parfums, & la rendit véritablement pénitente. On sçait qu'il y a eu des Empereurs & des Rois qui ne perdoient jamais de vue l'image de la Mort, & qui dormoient dans le Cercueil même où ils devoient être ensevelis. Mais à quoi bon citer les temps passés ? L'Impératrice Reine de Hongrie, cette Princesse si supérieure à toute la fausse délicatesse du siècle, a fait elle-même construire son tombeau, comme une école où elle va se dépouiller de toute la pompe attachée à sa dignité, & apprendre à bien mourir. Il ne lui suffit pas d'entendre une fois chaque année ces paroles foudroyantes : *Souviens-toi, homme, que tu n'es que poussière* ; elle veut se les redire à elle-

même dans toute la contrition d'un cœur humilié. .

Si nous n'étions pas continuellement emportés dans un tourbillon de plaisirs & de frivolités, nous aurions véritablement peine à oublier la Mort. Tous les objets nous la rappellent d'une manière terrible, & il n'y a point d'être dans l'univers qui ne puisse nous détruire. L'insecte par son poison, les fruits par leur corruption, les élémens par leur contagion, les maisons par leur chute, le ciel par le feu, la terre par ses tremblemens; tout peut nous exterminer. Une goutte d'eau que j'avale trop précipitamment bouche l'œsophage & me tue, un peu de puitte m'étouffe, trop de sang me rend apoplectique, trop de force enflamme mes humeurs, trop de foiblesse accable mes membres. Qui sommes-nous donc, sinon des jouets de la nature, toujours prêts à nous briser? L'édifice de notre corps n'est réellement qu'un brouillard opaque, que le moindre soufle dissipe en un clin d'œil.

Quelle ample matière pour méditer sur la Mort! Pouvons-nous ne pas

l'envisager dans tous les événemens de cette vie ? Il n'est point d'instant où les hommes ne lui paient un tribut ; & actuellement même que je trace ces lettres , je puis assurer que des milliers de personnes expirent. Mais comment meurent-elles , & comment mourrons-nous ? La préparation à la Mort n'est point un de ces conseils superflus qu'on peut se dispenser de suivre ; il n'y a pas un devoir plus essentiel , & plus propre à nous faire sérieusement rentrer en nous-mêmes : mais il faut , pour s'en bien acquitter , penser que chaque action sera peut-être la dernière de notre vie , & se rendre chaque soir compte de toutes ses actions.

Je ne veux que cette maxime réduite en pratique , pour voir fondre tout à coup tant de professions dangereuses , telles que le métier de danseur & de farceur. Qui pourroit en effet , en se représentant un cercueil ouvert , s'occuper de bagatelles , & passer sa vie à exciter les ris du public par des gambades , ou des bouffonneries ? Qui pourroit accumuler trésors sur trésors , & s'ajuster sur cette

terre , comme si c'étoit une habitation éternelle ? Qui oseroit se rendre esclave d'une joue , d'un pied , d'un main , c'est à-dire , de quelques lambeaux de chair corruptible , & peut-être déjà corrompue ? Qui oseroit mépriser ses freres , & se faire un relief d'une stupide vanité ? Qui auroit la témérité de composer des ouvrages lascifs & impies , capables d'empoisonner les ames , & de mettre cet univers en défordre ? Hélas ! un retour sérieux vers la Mort , est capable d'anéantir nos passions , de nous faire oublier nos propres corps , & de nous spiritualiser en quelque sorte comme les Anges même. *Memorare novissima tua , & in æternum non peccabis.*

Mais où sont les personnes qui se préparent à la Mort , & qui disposent leurs jours de manière à se croire toujours au dernier instant ? Où sont les personnes qui se tiennent dans l'ordre , & qui ne craignent point d'être surprises par la Mort ? Si l'on ne s'effaie à bien mourir , on finira sûrement mal ; & quel est cet essai , sinon de se dépouiller des créatures qui nous environnent & de se revêtir de l'être

incorruptible , autant que notre infirmité peut le permettre ?

Ce ne font , ni nos yeux , ni nos mains , ni nos pieds , qui font notre félicité ; tous les hommes jouissent de ces avantages extérieurs , & la plupart d'entr'eux vivent cependant malheureux : mais c'est notre ame intimement unie à Dieu d'où résulte notre bonheur , & c'est elle , par conséquent , que nous devons souvent interroger , & estimer comme le seul bien que toutes les révolutions ne sçauroient absolument entamer. Le corps n'a rien que de méprisable aux yeux de l'esprit. Plus on le mortifie , & mieux on se prépare à la Mort. Plotin , tout Philosophe Payen qu'il étoit , se refusoit du pain pour méditer plus facilement. Retranchons au moins tant de superfluités que le luxe imagine tous les jours , & vivons de manière à nous ressentir toujours un peu de l'indigence. Nous ne devons pas oublier que nous sommes des êtres limités , & que nous péchons contre notre nature , lorsque nous voulons remplir tous nos désirs.

On peut être entouré d'images de la Mort, & n'y pas penser ; car, hélas ! notre esprit s'accoutume à voir les plus terribles objets. Mais il suffit de nous considérer, & de faire attention à tant de petites incommodités qui circulent continuellement dans notre corps, & qui préludent le dépérissement de notre machine : il suffit d'examiner comme nos années s'envolent, & comme nous passons imperceptiblement de trente à cinquante : il suffit enfin de désirer souvent la céleste patrie ; » Car quiconque, » selon saint Augustin, n'aura point » pleuré ici-bas comme étranger, ne » se réjouira point dans le Ciel comme » citoyen. «

Ah ! si nous voulions réfléchir, quelles pensées le souvenir de la Mort n'engendreroit il pas ! Nous nous dirions souvent à nous mêmes : où est le bois qui doit servir à la construction de notre cercueil, le chanvre qui produira le fil dont on ourdira notre dernier drap, le lit où nous devons expirer, enfin le coin de terre qui recevra nos os ? Nous serions inquiets sur la manière dont nous mourrons, sur no-

tre dernière heure, & quand & comment elle arrivera; nous nous représenterions le jour de notre Mort, comme un jour qui décidera de notre éternité, qui nous retranchera à jamais de la suite des siècles, & qui sera peut-être un jour de divertissement pour bien du monde.

Qui sçait si dans ce moment, ô vous qui parcourez ces lignes, qui sçait si vous n'êtes pas sur le point, ou de faire une chute mortelle, ou de périr par la main de quelque brigand! Peut-être aiguise-t-on actuellement le fer qui doit nous percer; peut-être fabrique-t-on le fusil qui doit nous tuer; peut-être prépare-t-on le poudre ou la balle qui nous ravira la vie. Mille accidens déterminés dans les décrets éternels, non d'une détermination nécessaire, mais infaillible, peuvent nous conduire tout-à-coup au tombeau, & insensés que nous sommes, nous chantons & nous rions. Il est temps de rentrer en nous mêmes, de prévenir la Mort naturelle par la Mort évangélique; » Car le jour s'enfuit, & » la nuit, pendant laquelle on ne » peut plus travailler, s'approche; »

que dis-je ? elle nous enveloppe déjà
de ses ombres. Ainsi le flux & le reflux
viennent tout-à-coup , & surprennent
ceux qui s'amuseut à ramasser des co-
quilles le long du rivage.





C H A P I T R E V I I I.

La Maladie.

JE ne dirai point ici que la maladie vient toujours de quelque excès, & que par cette raison, J E S U S-CHRIST ne fut jamais malade, selon la remarque de l'Historien Fleury; je ne dirai point que chacun doit se prémunir contre la maladie par le secours des deux meilleurs Médecins, la diète & l'eau, & qu'en remédiant au commencement du mal, on en empêche les progrès; je ne dirai point enfin qu'on doit prendre quelque connoissance de la Médecine; ces sortes d'objets n'entrent point dans mon plan: mais je dirai que la maladie étant le prélude de la Mort, il faut sçavoir être malade dans l'ordre qui convient, pour apprendre à bien mourir.

Nous appellons la santé le plus précieux trésor, & nous n'en connoissons le prix que lorsque nous n'en jouissons plus; nous redoutons la maladie comme la plus cruelle situation, & nous

faisons tous nos efforts pour devenir malades. Que sont nos bals, nos festins, nos jeux, nos veilles, nos voyages, nos plaisirs, sinon l'épuisement de notre corps ? Nous ne pouvons nous appliquer une demie-heure si-tôt qu'il s'agit de prier ou d'étudier, & nous passons les nuits à danser & à courir. Il n'y a point de raffinement que nous n'ayons imaginé pour abréger nos jours, & pour nous assurer dans notre vieillesse des gravelles, des rhumatismes, des gouttes, en un mot pour filtrer notre Mort. Il semble que nous n'acquérons des richesses que pour acheter le privilège d'altérer notre fanté, & qu'on n'est grand Seigneur, qu'autant qu'on sçait imaginer des voluptés qui détruisent le corps. Aussi voyons nous communément les maladies s'attacher par préférence aux gens riches, flétrir leurs visages, appauvrir la masse de leur sang, & les rendre des squelettes ambulans.

On n'ose presque envisager la jeunesse d'aujourd'hui. Pâle, décharnée, elle semble porter sur son front les traces honteuses de la débauche, & afficher l'ignominie de ce siècle per-

vers. Les maladies causées par le désordre , ne nous rappellent guères à la Religion ; car ou elles excitent le désespoir , ou elles laissent vivre jusqu'à la fin le désir du péché. C'est pourquoi l'on ne sçauroit trop éviter le libertinage , qui use le corps en offusquant l'esprit , & qui dégradant l'homme , le ravale au dessous de la bête même , qui n'altère jamais sa fanté par aucun excès. Mais que ce langage est inintelligible aujourd'hui , puisqu'à peine on commence à se connoître , qu'on se fait gloire de prostituer ses mœurs ; de manière à traîner une vie languissante , ou de mourir sur le champ !

Cependant comme la Religion vient à notre aide dans quelque situation que nous puissions être , nous devons apprendre à sanctifier nos maladies. Il faut d'abord penser , si tôt que le mal nous attaque , que toute créature doit périr , & que notre machine en dépérissant , rend hommage à l'immutabilité du souverain Etre ; que le corps de l'homme n'est pas plus qu'une fleur , & qu'il n'y a point de fleur qui ne se fane , & qui ne disparoisse ; que nous devons expier notre amour désordonné.

pour les choses sensibles, & payer, par des douleurs, les plaisirs criminels dont nous avons joui; qu'enfin on est heureux de pouvoir faire des sacrifices à Dieu, & qu'il n'est point de temps plus propre à remplir ce devoir, que le temps de la maladie.

Le monde nous paroît éternel, lorsque nous jouissons de la santé, & rien alors n'est plus beau que sa figure & son commerce; mais si-tôt que nous sommes malades le prestige se dissipe, & nous n'appercevons plus qu'un tourbillon de fumée. » J'ai remarqué, » dit Pline le jeune dans une de ses charmantes lettres, que nous ne sommes jamais plus gens de bien, » que lorsque nous sommes malades. » La raison en est simple: la maladie, en nous rapprochant de la Mort, nous rapproche de la vérité, & plus on se trouve près de la vérité, plus on s'examine, & plus on travaille à se corriger.

Il n'y a que des insensés qui puissent se distraire de la maladie, pour s'abandonner encore à l'empire des vices, & ranimer des membres secs & mourans, pour achever de s'épuiser. Un homme raisonnable reprend les forces

de son ame , à mesure que celles de son corps s'évanouissent , & fait un holocauste de son cadavre à l'Être immortel ; il se dépouille de jour en jour du tabernacle d'argile qui l'environne , & il se revêt de la lumière incorruptible qui doit nous éclairer après la Mort ; il entrevoit la destruction de son corps , comme l'extinction d'une lampe qui n'a plus d'huile , & il s'y prépare en se consumant peu à peu au service de Dieu.

Je sçais que c'est souvent une grande tentation que celle d'être malade , & que le corps qui doit réellement être à son aise , même lorsqu'on prie , nous distrait continuellement lorsqu'on souffre ; je sçais que tout état de langueur nous ôtant la faculté de remplir nos devoirs , nous faisons bien de nous en garantir autant qu'il est possible ; je sçais que chaque homme se trouve obligé de veiller à la conservation de son corps , & que toute mortification qui le détruit , est au moins une pénitence indiscrette ; mais je sçais aussi que la maladie , chez bien des hommes , a été l'occasion de leur conversion. Lorsqu'on se sent mourir en dés-

tail , qu'on voit son visage se flétrir insensiblement , & qu'on n'apperçoit chaque jour le cercueil qui s'entr'ouvre , on commence à rentrer en soi-même , à déplorer le temps passé , & à méditer les années éternelles ; on devient indifférent aux fêtes , aux plaisirs du monde , à ses richesses , à ses spectacles , à ses honneurs ; on regagne du côté de l'ame , ce qu'on perd du côté du corps ; on sent qu'il n'y a qu'elle qui ne peut nous échapper , qui soit notre compagne fidelle , & on s'appuie sur elle en conséquence , comme sur un rocher qu'on trouveroit au milieu du naufrage.

On peut dire que la maladie est la privation de tout ce qui flatte les sens : elle ternit la beauté , elle détruit les forces , elle émouffe l'ouïe , l'odorat , le goût , & elle nous arrache aux divertissemens , dont les hommes font leur félicité. Nous la sentons cette maladie comme un poison qui souleve notre bile , qui enflamme notre sang , qui agite nos humeurs , qui déchire nos entrailles , qui tourmente nos membres , & qui en causant tantôt des frénésies , & tantôt des évanouissemens , se joue

de notre vigueur, de notre jeunesse, enfin de notre humanité. Combien de personnes actuellement gissantes dans un lit de douleur, & à qui il ne reste qu'une langue desséchée pour se plaindre !

Nous sommes toujours si voisins de la maladie, qu'on n'ose presque dire qu'on se porte bien. D'ailleurs, la meilleure santé n'empêche pas que nos corps ne se minent insensiblement. Oui, sains ou malades, nous ne cessons de dépérir ; nos membres s'usent comme un vêtement, & nos muscles perdent peu à peu leur élasticité. Les hommes croissent & se fortifient jusqu'à trente ans, ensuite ils déclinent ; mais de combien de différentes maladies ne sont ils pas accablés pendant cet intervalle ! Tantôt c'est la petite vérole qui nous afflige, & qui nous rend un objet d'infection, & tantôt ce sont des fièvres ardentes qui nous dévorent. Si nous avons la ressource des remèdes, ces médicamens nous causent souvent plus d'amertume que le mal même. C'est ainsi que notre misérable corps, investi de toutes parts aussi tôt qu'il commence à naître, roule continuellement

d'infirmités en infirmités, & porté sur lui des signes de mort qu'on ne sçau-
roit méconnoître.

L'esprit humain ne sçauroit se figurer toutes les différentes espèces de maladies auxquelles nous sommes sujets. Notre corps, vrai jouet des élémens, nous donne à tous momens des réponses de mort : c'est la graisse qui le suffoque, si ce n'est pas la consommation qui l'épuise ; & lorsqu'on se croit en la meilleure santé, mille accidens surviennent & nous détruisent. Il faut le concours de tant de choses pour entretenir le corps dans son équilibre, que sa destruction est beaucoup moins surprenante que sa conservation. L'air, l'eau, le terrein, la situation, & sur-tout le calme des passions & la patience, contribuent infiniment à rendre l'homme sain, quoiqu'il y ait des personnes que la colére tue, & d'autres qu'elle purge.

Supposons un homme exempt de toute maladie, & poussant sa carrière au-delà de quatre-vingt ans ; sa vieillesse ne fera-t-elle pas elle même une cruelle maladie ? On se voit alors abandonné de toutes parts, & on voit disparaître à ses yeux parens & amis,

on ne retrouve plus dans toute sa personne la même figure ; on se méconnoît soi-même , & l'on a peur de se regarder. Le visage se ride , la peau se tanne & s'endurcit, les yeux s'éteignent, les dents tombent, les jambes soutiennent avec peine un édifice tout tremblant ; la machine enfin n'est plus qu'un tronc sec , ou plutôt un sépulcre mouvant, dont la Mort a pris déjà possession. Voilà notre état , si nous ne mourons promptement.

Mais il ne s'agit pas d'envisager ces raisons pour se livrer à une tristesse stérile ; il faut se préparer à la vieillesse , en s'armant de patience , en accoutumant son ame à la douleur , & en pratiquant au dedans de soi même une solitude , où l'on puisse méditer avec Dieu lorsque les maux nous investiront. L'ame est naturellement ferme & courageuse. Si l'on fait taire les sens , on trouve des moyens de triompher de la douleur même. La vue de l'éternité , & toute application sérieuse amortissent les sensations.

Jé me souviens d'avoir une fois entièrement oublié un mal de dents presque insupportable , en faisant abstrac-

tion de mon corps , & en me livrant tout entier à la seule occupation de penser ; mais ce n'est pas-là ce qu'on pratique communément. On s'abandonne à toute sa douleur , au lieu de s'en détacher par des idées sublimes ou terribles , & l'on se livre à l'impatience , nouveau mal qu'on joint à celui qu'on a déjà. Nous ne connoissons point toute la force de notre imagination , quoique ce soit elle qui , à proprement parler , augmente ou diminue nos douleurs. Le corps matériel n'agit point sur notre esprit , comme nous l'avons déjà dit ailleurs ; & cela est si vrai , que bien des personnes ont souvent confondu la sensation d'un froid cuisant avec celle d'une chaleur extrême. Elles s'imaginoient qu'un morceau de glace les brûloit , parce qu'elles croyoient que c'étoit réellement du feu. On vient à bout d'avalier des médecines sans répugnance , & même goutte à goutte , pourvu qu'on perde toute idée de médecine , & qu'on croie alors boire quelque liqueur.

On s'accoutume donc à la douleur comme au plaisir , de manière à n'en être que foiblement affecté. D'ailleurs ,
l'espérance :

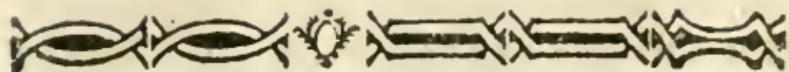
l'espérance de la Mort, chez les infirmes & les vieillards, soutient & console. On se rapproche naturellement de Dieu, lorsqu'on se voit humilié & abandonné. On ne veut pas que des souffrances soient perdues, & on aime mieux faire de nécessité vertu, que de se roidir contre un mal qu'on ne sauroit empêcher; on répand son ame dans le sein de quelque ami; on trouve par intervalles quelque soulagement, le mal ne pouvant pas toujours être aussi aigu, on se persuade que cette vie n'est qu'un temps de souffrances & d'épreuves, & l'on se confie à la Providence qu'on réclame en toute occasion. Ainsi il n'y a point d'état qui n'ait ses consolations; & telles doivent être les nôtres, lorsque nous deviendrons infirmes ou vieux. La maladie, jointe aux espérances que la Religion nous donne, est un mal bien léger; mais elle est accablante si nous perdons de vue cet objet.

Voulons nous être malades sans impatience & sans désespoir? Prévenons cet accident, en pensant chaque jour que notre corps peut se briser. Ne nous réveillons chaque matin qu'avec

étonnement de nous retrouver. Regardons tous les momens de notre vie, comme autant de nouveaux bienfaits du Créateur, & pensons que nos personnes ont tant d'accidens à courir, qu'il est presque impossible de nous conserver sans choc ou sans blessure.

On ne sçauroit croire combien la maladie a d'avantages, lorsqu'on en veut profiter. Mallebranche, qui fut spectateur tranquille de sa longue mort, bénissoit Dieu de ce que son corps qu'il avoit tant méprisé, s'accommodoit à sa Philosophie, & dépérissoit de plus en plus. Il trouvoit dans son ame, qui s'exaltoit aux dépens de la matière, des consolations qu'on ne sçauroit exprimer. Tels sont les effets de la Métaphysique, qui n'affectant que l'esprit, laisse le corps dans l'abjection qu'il mérite.





CHAPITRE IX.

Les terreurs de la Mort.

» **D**E quelque manière qu'on per-
 » se, dit la Bruyere, c'est une
 » chose bien terrible que de mourir :
 » car si l'on a le malheur de croire
 » que tout finit avec nous, la seule
 » idée d'anéantissement répugne abso-
 » lument à notre être ; & si l'on admet
 » une autre vie, quelle frayeur notre
 » conduite ne doit-elle pas nous cau-
 » ser ! » Saint Bernard, quoique fami-
 » lier avec la Mort, dont il ne perdoit
 » jamais le souvenir, l'appelle la terreur
 » des enfans d'Adam. JESUS - CHRIST
 » lui-même frémit & se troubla en s'ap-
 » prochant du sépulcre de son ami La-
 » zare, & il n'y a point d'homme qui
 » puisse envisager, de sang froid, la
 » Mort avec ses suites ; sans éprouver
 » quelque révolution.

L'extravagance des personnes qui se
 tuent, n'annonce que des gens déses-
 pérés, dont l'exemple par conséquent

ne ſçauroit infirmer notre ſentiment. Il n'eſt pas croyable en effet qu'on conſente volontiers à ſe donner la Mort, e'eſt-à-dire, à affronter l'éternité, lorsqu'on jouit de toute ſa raiſon. Suppoſons qu'il n'y eût que de l'incertitude au ſujet de l'autre vie, c'en ſeroit aſſez pour nous faire trembler ; puis-que toute incertitude ne ſçauroit jamais devenir démonſtration, & qu'il en faudroit une pour nous tranquillifer : autrement on joue un mal paſſager contre un malheur éternel, & l'on meurt victime d'une ſi étonnante diſproportion. Il faut donc être véritablement imbécille pour oſer nous vanter la prétendue force d'eſprit de ces perſonnes téméraires qu'on croit mortes en Philoſophes, parce qu'elles ont bravé la Divinité même, & perdu leur bonheur éternel. Ce malheureux ſiècle eſt fertile en pareils ſcandales, au point que des femmelettes même ſe font gloire de mourir en impies, c'eſt-à-dire, ſans eſpérance, ſans crainte, ſans Dieu. Quelle extravagance que celle de ſe dépouiller de tous les ſentimens de Religion, dans le moment

où elle est plus nécessaire que jamais ! Toute l'humanité se révolte contre de semblables horreurs.

Le plus petit insecte , en défendant son existence contre une multitude d'ennemis , nous apprend qu'il n'est pas naturel de mourir. Quels efforts ne fait point une mouche pour se soustraire à la ruse d'une araignée , & quels efforts ne faisons-nous pas nous-mêmes , lorsque nous luttons contre la Mort ! Ce sont des convulsions étonnantes , quand notre pauvre machine se détraque , & que notre corps tombe , pour ainsi dire , en lambeaux. Il n'y a pas de spectacle plus effroyable qu'un homme agonisant : tous ses traits se grimacent , ses yeux deviennent hagards , sa bouche se tourne , son visage se démonte , ses membres se tordent , son ame se répand en regrets & en soupirs , & toute sa nature semble se découdre.

Certains Auteurs , pour se singulariser sans doute , ont avancé que l'acte de mourir pouvoit être l'instant le plus agréable de la vie ; mais cette belle opinion paroît absolument contredite par tous les symptômes

que nous appercevons chez un mourant. D'ailleurs, il faut bien connoître l'intime union de l'esprit avec le corps, pour soutenir un pareil paradoxe : elle est telle, cette union, que notre ame ne jouira d'un bonheur complet, que lorsque le corps viendra la joindre. Ce n'est qu'avec des angoisses, des sueurs, des cris, des convulsions, que nous nous arrachons à la matière qui nous environne, & nous serre si étroitement. Il se fait une dislocation de tous nos membres, & chaque goutte de sang, prête à s'arrêter pour toujours, ne s'épaissit & ne se gèle, qu'en causant une secousse terrible dans toutes nos fibres & dans tous nos muscles.

Mais je laisse ce point de vue, pour passer à la douleur que nous devons naturellement avoir de perdre notre corps, ce corps qui faisoit nos délices, & qui, pour mieux dire, sembloit constituer tout notre être. L'idée d'un tombeau qui va l'absorber, des vers qui vont le dévorer, d'une corruption qui va le consumer, forme un spectacle qu'on n'ose envisager. N'est-ce pas une chose tout-à-fait effrayante de

penser que ces bras que je touche ,
 & que mes doigts qui se promènent
 actuellement sur ce papier , seront
 bientôt des ossemens arides dispersés
 çà & là , & l'objet de la frayeur des
 hommes ? quand on pense qu'on doit
 devenir un jour un sujet d'horreur
 pour son plus intime ami ; qu'on
 doit être cloué dans un triste cer-
 cueil , jetté hors de sa propre mai-
 son , & traîné le long des rues com-
 me une masse de pourriture & d'in-
 fection ; qu'on doit aller se confondre
 avec cette multitude de morts qui se
 consomment dans les entrailles de la
 terre , & dont l'idée excite toute no-
 tre frayeur , on frissonne , & l'on re-
 jette ces pensées comme vraiment
 accablantes. C'est par cette raison que
 nous ne manquons jamais de jeter
 un grand cri au moindre accident qui
 nous menace. Il semble qu'alors nous
 prévoyons toutes les horreurs qui doi-
 vent nous environner à la mort : *Cir-
 cumdedrunt me dolores mortis.*

Il faut que cette Mort soit néces-
 sairement effrayante , puisqu'elle est
 une suite du péché , c'est-à-dire , une
 punition terrible de notre orgueil.

Eh , quelle punition ! Le Souverain lui-même , arraché à toutes les délices de sa Cour , à toutes les pompes de sa vanité , dépouillé de toute sa Garde & de tous ses Courtisans ; le Souverain , dont la tête altière s'abaîssoit à peine sur ses Sujets , n'occupe pas plus de place que le simple Berger , & se transforme dans un vil amas de pourriture & d'ossemens qu'on foule aux pieds , & dont on ne peut supporter l'aspect. Figurons-nous ici qu'on ouvre tout-à-coup à nos yeux les tombeaux de tous les Souverains qui vivoient il y a seulement cinquante ans ; quel saisissement à la vue de ces crânes décharnés où roulaient tant de projets de fortune & d'ambition , où se formèrent tant de plans relatifs à la guerre , à la politique , à l'œconomie ! Il faut voir une image de ces débris dans la Galerie de Florence , où un excellent ouvrier a tracé en cire tout ce que la corruption peut opérer sur les corps. D'abord on les voit s'enfler , devenir livides & verdâtres , s'entamer par des crevasses , s'entr'ouvrir , se remplir de vers , enfin se dessécher & se

réduire en poudre. Est-il possible que ce soit-là notre destination ! Grands de la terre , voyez ici votre image , & rougissez du sot orgueil qui vous domine. » L'homme , à la fin , perd » même le nom de cadavre , dit Ter- » tullien ; il se dissipe en poussière » & en fumée. »

Si nous étions attentifs à oublier l'homme postiche , orné de pierreries & de diamans , & chamarré de toutes les vanités du siècle , pour entrevoir l'homme tel qu'il est , susceptible de toutes les misères telles que la pourriture & l'infection , nous aurions horreur de nous-mêmes , & une véritable répugnance à nous trouver en société avec une chair si fragile & si sujette à tant d'accidens ; nous ne verrions , dans la plus belle personne , qu'un sac de poussière prête à se dissiper au moindre vent , & nous regarderions un cercueil comme une borne terrible , posée par le Tout-Puissant lui-même , pour arrêter l'impétuosité de nos passions , & confondre notre orgueil.

C'est par cette raison que ces paroles : » O homme ! souviens-toi que

» tu n'es que poussière , & que tu
 » retourneras en poussière , « doi-
 vent être un coup de foudre pour tous
 les hommes , & que la cendre étoit aux
 yeux des Anciens un objet de terreur
 capable de les humilier & de les con-
 fondre .

Passons maintenant à l'ame , &
 voyons combien elle s'allarme à l'as-
 pect de la séparation universelle qu'on
 éprouve ordinairement à la Mort. Sé-
 paration de biens ; l'ame reste avec
 la simple pensée , & le corps descend
 dépouillé de tout son éclat dans un
 triste caveau : séparation d'honneurs ;
 l'ame ne retient plus que le nom de
 chrétienne & d'immortelle : sépara-
 tion d'amis ; l'ame n'a qu'elle seule
 & ses œuvres : séparation du monde ;
 la perspective de la terre & des cieus
 a disparu. On ne peut certainement
 envisager une privation aussi entière ,
 sans s'allarmer.

Quelle terrible image que celle d'une
 ame absolument seule , au Tribunal
 du Dieu vivant , dont les regards ,
 plus étincelans que les éclairs , ver-
 ront les moindres taches ! Là , totale-
 ment seuls , dépouillés de tous nos ap-

puis , nous ne trouverons de toutes parts que l'éternelle Vérité qui sçait tout , qui n'excusera rien , & qui exercera ses justices de manière à juger les nôtres. Quelle cause à plaider que celle de la créature en face du Créateur !

Les suites de notre Mort sont peintes dans l'Écriture d'une manière si terrible , & avec des couleurs si effrayantes , qu'il faut être absolument stupide pour ne pas s'en allarmer. » Le » juste fera à peine sauvé ; tous les » hommes rendront compte de leurs » paroles inutiles ; on périra infailliblement , si l'on ne fait pénitence ; » notre dernier jour sera un jour de » misère & de calamité , un jour plein » d'amertume : *Dies magna & amara* » *valde* . »

D'ailleurs , la seule idée qu'une mauvaise Mort est un mal absolument sans remède , nous trouble & nous fait. L'homme ne pouvant plus mériter , & mourant ennemi de son Dieu , demeurera éternellement tel qu'il expire. L'arbre reste là où il tombe. Si nous ne devons être traités que selon les systêmes & les adoucissmens que nous

imaginons pour favoriser nos passions ; il seroit sans doute inutile de se livrer à la frayeur. Mais Dieu qui n'est point coutume, mais vérité, Dieu dont la parole est infaillible, n'écouterà que sa loi. Alors toutes les facultés de notre ame ébranlées, interdites, ne se réduiront qu'à un effroi général qui nous décomposera, qui nous atterrera & qui nous désespérera. Le pécheur se roulera dans ses propres horreurs, & continuellement il se sentira renaître pour souffrir.

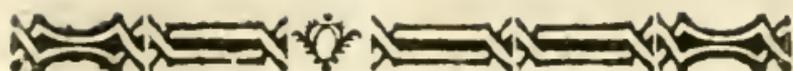
Quand je m'imagine que bientôt contondu dans la succession des siècles, je n'en verrai jamais d'autre que celui-ci, que j'irai me perdre pour toujours dans le gouffre de l'éternité, que je deviendrai éternellement l'objet des vengeances ou des miséricordes d'un Dieu ; cette alternative me consterne & m'accable, & je dirois volontiers, comme Job : » Plût au ciel » que j'eusse passé du sein de ma mère dans le tombeau ! « C'est une » chose horrible, dit saint Paul, que » de tomber entre les mains du Dieu » vivant ; » & nous y tomberons nécessairement, & peut-être aujourd'hui.

Toutes les connoissances s'acquièrent par les lumières d'autrui ; mais il est impossible de sçavoir ce que c'est que la Mort, qu'en mourant soi-même.

On dit communément qu'il y a du remède à tout, excepté à la Mort, & cela est bien vrai. Qu'une maison soit brulée, on en rebâtit une autre ; qu'un fleuve se déborde, on lui oppose des digues ; qu'on perde un procès, on trouve des amis qui dédommagent ; mais la Mort, ah ! la Mort, c'est un mot sans ressource. Ni les larmes, ni les plaintes, ni les prières, ni le crédit, ni les richesses, ni la science, ni tous les efforts de l'esprit humain ne sçauroient rendre la vie. Adieu la fortune, adieu les plaisirs, adieu les honneurs, adieu les années, les siècles, lorsqu'on est mort. Il n'y a plus de temps, plus de saisons, plus de terre, plus de soleil, plus de jeux, plus de théâtre, que celui où toute la majesté de l'Éternel s'annonce & juge les foibles mortels. Quelle effroyable catastrophe ! Tous les hommes s'écheroient de frayeur, s'ils vouloient y penser : le Militaire même, tout intrépide qu'il nous paroît, redoute la Mort,

puisque'il n'y aucun Soldat qui aille à l'Armée pour mourir ; ils y vont tous pour vivre & pour s'avancer. Mais quittons ces idées terribles , & plutôt que de nous abandonner à des terreurs stériles , parlons maintenant des consolations de la Mort.





CHAPITRE X.

Les Consolations de la Mort.

IL n'y a point d'objet qui n'ait deux faces ; & si l'idée de notre dernière fin est réellement accablante , comme nous venons de le prouver , elle est en même-temps bien consolante. Il s'agit de réunir dans un seul point de vue nos espérances & nos craintes , & de recueillir des vérités qui sont éparfées , pour reconnoître que le Christianisme nous offre autant , & même plus de motifs de confiance que d'affliction. Nous dépérifions chaque jour , il est vrai ; mais nous sommes nés pour dépérir , & tout dépérit dans la nature : nous perdons la vue de cet univers ; mais combien de fois n'avons-nous pas perdu la vue d'une ville où nous n'irons jamais , & nous ne nous en sommes pas affligés ? Nous n'arriverons point au siècle prochain ; mais quand nous vivrions encore mille ans , il nous faudroit toujours mourir ; & d'ailleurs ne voyons-nous pas que notre condition

est précisément celle des personnes qui existoient il y a cent ans, & qui défileroient sans doute d'arriver à ce temps-ci ? Aujourd'hui Frédéric combat, hier c'étoit Charles XII. & demain ce sera quelque fils de nos Monarques. Mais ce sont toujours les mêmes événemens, des surprises, des morts, des mourans, & toute la différence consiste dans la différence des lieux. Les passions des hommes se reproduisent sans cesse, point d'action, quelque merveilleuse qu'on la suppose, qui ne se répète ; point de Héros dont on ne trouve la ressemblance. Le monde n'est qu'une roue, qui nous ramene continuellement les mêmes événemens. Qui lit un siècle, les a tous lus. Tout a été fait, tout a été dit. » Il n'importe pas de vivre long-temps, dit Sénèque, mais » de bien vivre. »

La Mort est la consolation des malheureux, & presque tout le monde est misérable. Si l'on excepte en effet certains hommes privilégiés qui jouissent de toute la graisse de la terre, & qui n'ont pas d'autre occupation que de satisfaire leurs sens, nous mangeons
 tous

tous notre pain à la sueur de notre front ; encore les riches dont nous parlons , par une justice admirable de la Providence , se croient-ils pauvres lorsqu'il leur manque quelque superfluité , & ont-ils l'esprit plus susceptible que les autres d'inquiétudes & d'erreurs. Ainsi l'on peut dire que tous les hommes , par une égale compensation , goûtent plus d'amertumes que de plaisirs. Le Souverain lui-même a des chagrins relatifs à son état , aussi-bien que l'Artisan , & il ne regarde pas comme bonheur celui d'être né maître , parce que l'habitude nous rend les plus belles choses insipides.

Ainsi la Mort qui vient nous délivrer des soins que causent les richesses , du désespoir que produit l'indigence , des besoins auxquels nous exposent nos sens , des maladies qui accablent notre corps , des révolutions , des guerres & des crimes qui rendent cette terre un séjour d'horreur ; ainsi , dis-je , la Mort doit nous devenir précieuse. Cicéron , dans son magnifique Traité de la Vieillesse ; quoiqu'il n'eût pas les ressources de notre Religion , nous fait désirer de mourir. Il nous représente

tous les êtres qui se détruisent successivement, & le bonheur d'être délivré d'une suite de jours traversés par mille chagrins. Quel est l'homme, qui voulant récapituler tous les instans de sa vie, ne trouveroit pas la somme des maux beaucoup supérieure à celle des biens ? Quel est l'homme qui puisse se vanter d'avoir goûté, dans une vie de soixante ans, soixante jours de délices ? D'ailleurs, si la Mort est un si grand mal, on doit désirer d'en être quitte ; & comme on ne peut l'être qu'après la séparation de l'ame & du corps, on doit, par conséquent, souhaiter que cette séparation soit faite.

Les choses qui ont un cours nécessaire, doivent bien moins nous affliger que celles qui dépendent de notre volonté. Or, il est absolument nécessaire de mourir. Les animaux, les arbres, les fleurs, les métaux même ont leur naissance, leur accroissement & leur fin. Tous nos peres se sont endormis dans la poussière. D'ailleurs, la Mort n'arrive guère sans un accablement, qui nous dérobe toutes les horreurs que nous en avons maintenant. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes

qui avoient tremblé toute leur vie au moindre souvenir de leur dernière fin, s'y trouver sans inquiétude !

Il y a des graces d'état relatives à nos besoins. L'instant de la Mort même nous fournit de nouvelles idées assorties à cette situation. Lorsqu'on est jeune, on a une manière de penser & d'agir, qu'on croit la plus excellente & même la seule agréable, & cependant on s'en dépouille sans regret à mesure qu'on vieillit. Quelle affreuse idée que celle d'être malade, lorsqu'on se porte bien ! La maladie vient-elle ; on s'y accoutume en quelque sorte. Les vieillards ont leurs douceurs, les infirmes leurs petites consolations, les convalescens leurs petits plaisirs, & il n'y a point de position, quelque fâcheuse qu'on la suppose, qui n'ait ses adoucissmens. On ne pense pas à se promener lorsqu'on est en prison, mais à recevoir des nouvelles.

La Mort envisagée dans son appareil funèbre, & au milieu des cris d'une famille désespérée, paroît, sans doute, l'objet le plus terrible & le plus hideux ; mais la Mort considérée dans l'espérance de posséder Dieu, & dans

le sein des consolations qu'on reçoit d'un Ministre charitable, d'un ami fidèle, n'a plus la même difformité. Si les douleurs sont accablantes, on désire la Mort qui les terminera; & si le mal est supportable, on espère jusqu'à l'instant où l'on cesse de sentir.

Le corps que nous chérissons tant, lorsque nous nous portons bien, devient notre bourreau si-tôt que nous sommes malades; de sorte qu'on consent volontiers à s'en séparer. Si d'ailleurs des désirs tout terrestres, tels que ceux de vivre dans l'Histoire & d'illustrer une famille, font tous les jours mépriser la Mort, l'idée d'une vie bienheureuse nous rend insensibles à la figure de ce monde. Or, soit piété, soit habitude, nos pensées sur l'éternelle félicité se réveillent à la Mort, & tous ceux qui nous environnent ne cherchant dans cet instant qu'à ranimer notre espérance, nous mourons pour l'ordinaire avec sécurité. Il n'y a point d'homme qui ne soit ingénieux à se flatter, & qui ne se croie meilleur qu'il ne l'est réellement. L'amour propre nous déguise la plus

part de nos fautes , & ce déguisement sert à nous rendre la Mort beaucoup plus douce.

Il est vrai qu'on s'abuse étonnamment , si l'on ose , en mourant , se consoler par de pareils motifs. Nos consolations doivent naître du sein de la Religion même , qui nous revendique alors comme un héritage précieux , & qui en ouvrant ses temples pour servir d'asyle à nos corps , prépare à notre ame des délices immortelles. Quelle satisfaction pour le Chrétien d'entendre l'Eglise elle même lui adresser ces paroles : *Partez , ame chrétienne !* Il se regarde alors comme député de la part de tous les fidèles , pour aller jouir de Dieu , habiter avec les Elus , & s'enivrer de la vérité même. Quiconque meurt séparé de l'Eglise , meurt réellement dans une séparation universelle ; mais le Catholique plein de foi meurt en recevant son Dieu , précédé , accompagné & suivi de prières & de gémissemens , qui montent jusqu'au trône de l'Eternel. Il ne va point dans une région déserte ; mais il va vivre avec les Anges & les Saints qui composent la Jérusalem cé-

leste. Aussi pouvons-nous assurer qu'il n'y a que la Religion Catholique, qui procure aux mourans des consolations efficaces & solides. Elle seule s'intéresse à nos maladies, nous soutient dans nos agonies, & prie pour nous après notre Mort.

Presque toutes les Sectes oublient à jamais les personnes si-tôt qu'elles sont mortes; mais la véritable Eglise offre chaque jour des Sacrifices pour les défunts, célèbre l'anniversaire de leurs décès, & les rapelle continuellement à notre souvenir; de sorte que quand même nos prières pour les Morts ne seroient pas un devoir de Religion, elles seroient au moins une preuve d'humanité. Si l'idée de vivre stérilement dans une histoire imaginaire anime des Guerriers, sans doute l'espérance de vivre dans les annales de l'Eglise & d'avoir part à ses jeûnes, à ses aumônes, à ses prières, doit nous consoler.

» Ne vous affligez pas, dit Saint Paul, » comme ceux qui n'ont point d'espérance. » Le Payen se désespère en mourant, le Stoïcien rit; mais le vrai Chrétien se soumet.

Je me dépouillerai d'un corps qui

m'est cher , peut dire chacun de nous ; mais je ne revêtirai d'une lumière beaucoup plus radieuse que les étoiles : j'abandonnerai une terre où je m'amuse ; mais j'entrerai dans la gloire de Dieu même : je me séparerai de mes amis ; mais j'irai trouver les Esprits bienheureux qui m'attendent : je ne verrai plus le Soleil , ni la Lune ; mais je n'en ferai plus brûlé , ni incommodé : je n'entendrai plus les sons de la musique , ni je ne contemplerai plus d'êtres périssables ; mais j'éprouverai des joies que l'œil n'a jamais vues , que l'oreille n'a point entendues , & que le cœur de l'homme n'a point conçues ; j'aurai des pensées toutes différentes de celles qui me réjouissent maintenant ; mais je ne serai plus un homme de chair , je deviendrai tout Ange ; je laisserai mes ossemens à la terre pour pourrir ignominieusement ; mais ils refleuriront un jour , & Dieu les remplira de la splendeur de sa gloire : je quitterai mes parens , mes biens , mes établissemens ; mais des millions d'hommes s'intéresseront à mon sort , & des quatre coins de la terre , offriront des Prières & des Sacrifices pour accélérer mon repos.

Telles sont les consolations que la Religion nous fournit, & qu'on ne doit pas perdre de vue, si l'on veut avoir une heureuse fin. Nous sçavons que celui qui ne vient qu'à la onzième heure, reçoit autant que celui qui a travaillé tout le jour; nous sçavons qu'il y a plusieurs demeures dans le Ciel, & que, si l'on a le malheur de s'exclure des premières, on peut toujours espérer d'en avoir d'autres; nous sçavons que Dieu pardonne en tout temps au pécheur, quand même ses péchés seroient plus multipliés que les étoiles; nous sçavons enfin que Dieu n'est venu que pour sauver les pécheurs, & que quiconque espère bien sincèrement en lui, ne périra jamais.

Je ne crois pas qu'on puisse sentir une plus grande satisfaction; que celle d'envisager, avec les yeux de la Foi, une personne qui vient de mourir. On la voit alors dans un simple cercueil qui n'a plus rien de la folle magnificence du siècle, insensible à la parure, aux louanges, aux railleries, aux richesses, aux honneurs, aux révolutions des temps; on la voit dépouillée de toute la pompe mondaine, expier, par un silence

silence que tous les tonnerres ne pourroient interrompre, l'abus qu'elle a fait de ses sens; on la voit prête disparoitre pour jamais du milieu des vivans, & à s'ensevelir dans le sein du repos; on la voit, toute morte qu'elle est, marquée d'un sceau d'immortalité qui doit un jour la ranimer dans son tombeau; on la voit enfin n'avoir plus rien de commun avec les méchans, dont cet univers est surchargé.

Cette terre, comme un séjour d'horreur, dévore ses habitans. Ils s'y desséchent par les fraudes, les calomnies, les parricides, en un mot, tous les crimes; elle n'est d'ailleurs qu'un passage pour arriver à notre Patrie. On ne s'afflige pas, lorsqu'on voyage, de quitter une Hôtellerie. Nous sommes ici-bas des êtres empruntés, des êtres en épreuve, qui devons postuler sans cesse le moment de notre retour vers Dieu. La Mort, toute cruelle qu'elle est, ne peut remporter aucune victoire sur nous, lorsque déponillés de toute affection terrestre, nous vivons en hommes déjà resuscités. Ce n'est qu'en nous identifiant avec mille superfluités qui ne sont point en nous, & qui n'ont

aucun rapport avec nous , que nous grossissons des liens , dont la rupture nous cause des regrets à l'infini. Si nous traitons notre corps en esclave , comme tous les Philosophes , même Payens , l'ont traité , nous ne nous affligerons pas de le perdre ; mais au lieu de le réduire à ses petites dimensions , nous étendons sa masse , & nous la mélangeons avec des odeurs , des couleurs & des saveurs , qui nous semblent la suprême félicité. Le corps , tel qu'il est , sans fard & sans apprêt , paroît né pour mourir : il porte avec soi des marques cadavéreuses ; mais le corps , orné de pierreries & d'habits magnifiques , & s'accrochant à tous les objets séducteurs , nous fait illusion , & nous persuade que sa destruction est le comble du malheur.

Je ne m'étonne point , si nous avons de la duplicité dans notre caractère , puisqu'au lieu de laisser toutes les choses qui nous constituent dans leur simplicité , nous les chargeons , nous les composons , nous les dénaturons. Ainsi notre ame toute spirituelle qu'elle est , devient matérielle par l'abus que nous en faisons ; ainsi notre corps , qui n'est

qu'une masse de chair, devient un objet important par l'appareil avec lequel nous le traitons; ainsi notre individu, qui n'est qu'un peu de boue unie à un esprit, paroît augmenter & s'élever en se faisant appeller *Altesse* ou *Excellence*, *Monseigneur* ou *Monsieur*; ainsi nous ne sommes plus nous-mêmes, mais un composé de passions, de modes & de frivolités. Il n'y a pas jusqu'à des Palais & des équipages que nous n'incorporions avec nous, & que nous ne comprenions dans le nombre des biens apparens que la Mort doit nous ravir.

Si nous vivions en Sauvages, nous verrions qu'il n'y a qu'un corps à perdre lorsqu'on meurt; & si nous vivions en Métaphysiciens, nous connoîtrions qu'on ne perd pas même le corps qui nous affecte, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Il est sans doute bien ridicule de passer notre vie à nous rendre la Mort cruelle; car en cherchant continuellement à multiplier nos voluptés & à augmenter nos honneurs, nous travaillons à élever un édifice, dont l'éroulement nous causera des regrets inexprimables. La plupart des hommes

sont les artisans de leurs malheurs : ils sentent combien il leur en coûtera pour rompre un jour la chaîne de leurs passions, & chaque jour ils allongent cette chaîne. Quelle inconséquence !

Les anciens Philosophes ne se détachent des choses de la vie, que pour mourir avec moins de répugnance. Ils avoient prévu que la Mort, qui ne nous dépouille que d'un corps plein de besoins & d'infirmités, n'étoit pas un malheur ; mais que la Mort, au contraire, qui nous arrachoit brusquement à des richesses, à des spectacles & à des festins, étoit la plus terrible épreuve.

C'est par cette raison que nous voyons les hommes de bien se réjouir à l'approche de la Mort, tandis que les libertins, enragés de ce que toute leur félicité leur échappe, s'abandonnent au désespoir. Les consolations de la Mort ne peuvent être que la fuite d'une bonne vie, ou ce sont de fausses consolations : mais quiconque se dépouillera des biens & des honneurs, comme d'un manteau, apprendra à mourir tous les jours, & saura mourir au moment marqué par la Providence.

Ce n'est pas au lit de la Mort que le

Philosophe s'afflige , mais au milieu de ces sociétés toutes mondaines , où le mensonge triomphe & la vérité gémit, Le lit de la Mort nous annonce la fin de nos passions , & la suppression d'un corps plein de besoins & d'infirmités ; mais notre vie , toute agréable qu'elle nous paroît , nous plonge dans le sein de la misère & du trouble. L'instant de notre Mort est le vrai moment où la toile se leve , & où le spectacle de l'éternité s'ouvre , pour nous convaincre que cette vie n'est qu'un voile épais répandu sur nos yeux.

On croit communément que le dépouillement de notre corps doit nous mettre dans une situation bien étrange. On se trompe : nous ne sommes jamais plus à notre aise que lorsque nous paroissions ne plus sentir ce corps , comme pendant le sommeil ou après le bain. Nous nous croyons alors tout esprit. Si l'habitude ne nous rendoit pas insensibles au désagrément de toujours se coucher , se lever , s'habiller & manger , nous nous regarderions sans doute comme de vrais esclaves ; loin d'avoir mis notre gloire à donner de grands repas , à porter de beaux habits , nous aurions

désiré l'affranchissement de ces humiliations. Qu'il est consolant de penser que la vie future nous délivrera de ces besoins , & que réellement , semblables à des Anges , nous n'aurons plus que Dieu même à contempler ! Qu'il est consolant de penser qu'au lieu de ce commerce d'amis indiscrets , infidèles ou intéressés , qui nous environnent , nous entrerons en société avec ces Elus dont le monde n'étoit pas digne , & que nous invoquons ici-bas !

Rien ne peut être comparable à une région toute d'Esprits , où des pensées toutes sublimes , par une communication ineffable , s'exhalent sans cesse & s'entremêlent , pour faire à Dieu un sacrifice perpétuel d'adoration. Chaque ame étant heureuse selon la capacité de son être , ne regardera plus cette terre que comme un rocher , qui , au milieu d'une navigation , empêche d'arriver au port. Chaque ame bénira la Mort même , qui nous arrache au monde & à nos passions. Ah ! s'il étoit possible de sentir le moindre écoulement de ces joies divines qui pénètrent les habitans du Ciel , nous ne pourrions nous souffrir un instant dans la prison de notre

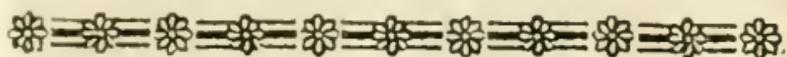
corps, & nous ne daterions le jour de notre naissance, que du jour de notre Mort. Quel embarras que cette vie ! Nos plaisirs ne sont que des ombres fugitives, & la plupart de nos affaires, que des mensonges ou de précieux riens.

Il y a plus de vérités dans ce Livre, me disoit un jour l'Ambassadeur d'une grande Couronne, en me montrant la Géométrie de Nevvton, que dans tous les cabinets des Princes. Combien ce témoignage n'a-t-il pas de force contre la politique du siècle ! Cela nous fait bien voir que le mensonge & la vanité sont les maîtres du monde.

Les Sages de l'antiquité, quoiqu'ils eussent des idées fort obscurcies au sujet de la vie future, mouroient presque tous dans des sentimens d'allegresse. Ils sçavoient qu'on perd si peu de chose, en perdant la vue de cet univers, que cela leur suffisoit pour se réjouir. On ne s'afflige pas, quand on est au spectacle, de se trouver à la fin d'une mauvaise pièce. Nos passions ont fait de ce monde un théâtre si ridicule, que chaque homme doit finir son rôle en se félicitant. Toute créature gémit, & se trouve dans une espèce d'enfantement,

jusqu'au grand jour du Seigneur, qui remettra tout à sa place. Le riche languit sous le poids de ses trésors, le pauvre dans l'accablement de son indigence. Qui, nous sommes tous dans un état violent, & il n'y a point d'homme sur la terre qui n'ait désiré la Mort plus d'une fois. Ce désir n'est point à pure perte; mais un témoignage bien authentique, que cette vie-ci n'a nulle proportion avec celle que nous espérons.

La Mort, selon le célèbre Leibnitz, n'est qu'un développement avantageux de nos facultés, qui élargit la sphère de nos connoissances, de notre activité & de notre bonheur. Quand on s'en tient à ce point de vue, il faudroit être bien ennemi de soi même, pour envisager la Mort comme le plus grand des maux. Ne nous laissons pas dominer par les sens, & nous regarderons un tombeau comme un lieu fortuné où nous venons déposer nos liens; mais ces malheureux sens font tous leurs efforts pour nous représenter la Mort d'une manière affreuse, parce qu'ils doivent alors s'anéantir en quelque sorte, & porter la peine de leur insolence.



C H A P I T R E X I.

Le Sommeil.

LE sommeil a tant de rapport avec la Mort, dont il est la véritable image, que nous ne pouvons nous dispenser d'en parler : mais comment en parlerons-nous, nous ignorons absolument sa nature & son origine ? Je sçais que la Philosophie s'est souvent jointe à la Médecine pour tâcher d'expliquer le sommeil ; mais je sçais aussi que, malgré ces tentatives, la question demeure encore indécidée, & qu'il nous reste toujours mille doutes sur cette matière, qu'on ne peut jamais bien éclaircir. Il en est du sommeil comme de la fièvre périodique, qui revenant à la même heure, après un ou deux jours d'intervalle, demeure, quoi qu'on en dise, une énigme inexplicable.

La Physique nous fait appercevoir le sommeil comme la réparation d'un corps qui a besoin de reprendre ses forces, & la Métaphysique nous le

présente comme une situation où l'esprit pense indépendamment de la matière. Ce n'est en effet, ni ma langue qui parle, ni mon oreille qui entend, ni mon œil qui voit, ni ma main qui touche, ni mon corps qui se remue, lorsqu'en sommeillant je crois discourir, entendre, appercevoir & marcher; mais mon ame, qui, dégagée de tout commerce avec les sens, agit seule & par soi-même. L'ame prouve alors, d'une manière démonstrative, qu'elle n'a pas besoin du corps pour imaginer, combiner & se promener. Le corps gît comme une lourde masse, & comme s'il étoit déjà dans son cercueil; de sorte que tout mouvement paroît suspendu, tandis que l'esprit allant d'un pôle à l'autre, prend son essor, & se sent réellement exister.

Je n'ignore pas que nos pensées sont alors des rêves, qui souvent n'ont aucune liaison, & qui dépendent des habitudes de notre vie, des alimens que nous prenons, & de la posture même dans laquelle nous dormons: je veux même que ces pensées ne soient qu'une réminiscence, c'est à dire, une suite des traces que les ob-

jets nous ont laissées pendant le jour ; mais il me suffit que ce soient des pensées , pour conclure avec raison que l'ame peut donc faire ses fonctions sans le secours du corps. Les Noctambules qui vont & viennent toutes les nuits , font mille choses qu'ils ne feroient certainement pas en plein réveil ; ce qui prouve que l'ame est capable d'agir indépendamment de la matière.

Si nous étions plus attentifs à ce qui se passe dans notre intérieur , le sommeil , loin de nous paroître une chose indifférente , exciteroit toute notre attention. Nous verrions arriver , avec une espèce de curiosité , ces premiers instans d'assoupissement qui nous arrachent à la vue de ce monde palpable , & nous transportent dans une région toute intellectuelle ; nous nous sentirions mourir insensiblement à nos occupations journalières , pour rentrer dans une autre carrière d'inquiétudes , de projets , d'embarras , & voyager au milieu des illusions & des fantômes. Quelle manière de vivre , que le temps du sommeil ! Tout esprit , nous parcourons des espaces immenses ; ou tout corps , nous sem-

blons anéantis. Combien de fois, en dormant, ne sommes-nous pas descendus au fond des eaux, n'avons-nous pas gravi au haut des montagnes, conversé avec les Morts, retrouvé nos amis absens, enfin disputé, délibéré, & en pensant, dans ce moment-là même, que nous ne rêvions point ?

Il y a des personnes assez heureuses pour avoir presque toujours des rêves suivis ; témoins le Pere Maignan, célèbre Physicien du siècle dernier, qui, selon Bayle, auroit pu écrire tous ses songes comme des observations très-exactes ; mais ces cas sont, sans doute, des phénomènes ; & que les rêves aient de l'ordre ou non, ce sera toujours pour un Philosophe un grand plaisir que celui de rêver, puisqu'alors on se sent exister. Je ne trouve rien de plus triste que de passer sept à huit heures toutes les nuits, absorbé dans un sommeil qui paroît anéantir les facultés de l'ame. Il n'y a point d'homme qui ne pense même en dormant ; mais notre dissipation, nos esprits animaux plus ou moins agités, & nos passions plus ou moins vives, étourdissent notre mémoire de manière à

ne pouvoir nous rapeller aucune idée.

Le sommeil retrace véritablement notre enfance ; car il est certain que ce qui nous affecte dans les songes, n'a rien de suivi, laisse peu de traces dans le cerveau, & ne nous affecte plus, si-tôt que nous sommes éveillés. On peut même aller encore plus loin, & représenter notre sommeil comme notre habitation au sein maternel. Enveloppés, resserrés, & ne prenant aucune part aux affaires de ce monde, nous vivons en nous-mêmes jusqu'au moment de notre réveil, où véritablement nous naissons. C'est ainsi que la Providence a voulu nous retracer chaque nuit notre propre néant, & nous apprendre, par une espèce de Mort quotidienne, à mourir un jour réellement

Tout Philosophe entrevoit dans le sommeil une parfaite sécrétion du corps & de l'esprit. Celui-ci agit, se promene, se contemple ; celui-là, masse qu'il est, reste affaîfé, & totalement concentré dans la circulation d'un sang plus ou moins épais. L'ame, pendant que nous sommeillons, fait une espèce d'essai de ce

qu'elle sera un jour sans la matière ; & elle sent parfaitement qu'elle n'en a pas besoin pour agir & penser. Combien d'idées ne nous rappellerions-nous pas chaque matin , si notre intempérance dans les repas , ou notre vie trop agitée , n'étoient pas un obstacle à la filiation de nos pensées ! Mais nous réfléchissons toujours comme au hazard ; & la nuit étant , pour l'ordinaire , la représentation du jour , nous avons des rêves qui retracent notre vie & notre manière de penser. On peut cependant conclure par nos songes , même les plus extravagans , que moins l'ame commerce avec le corps , plus elle a d'idées ; d'où j'infère qu'à la Mort , elle aura une activité surprenante. Quant aux rêves , qui s'accordent quelquefois avec des faits , il n'est pas extraordinaire qu'au milieu d'un monde plein d'événemens , & qui toutes les nuits rêve , il y ait des rapports entre des songes & des vérités ; mais il est étonnant que cela n'arrive pas plus souvent.

On apprendroit peut-être à rêver d'une manière un peu conséquente ,

si l'on s'accoutumoit à ne jamais agir à l'aventure, & si l'on se faisoit un système de penser avec méthode. Il n'y a que les foux qui s'abandonnent aux écarts de leur imagination, qui se repaissent de chimères, & qui réalisent tout ce qui leur passe par la tête ; mais malheureusement presque tout le monde est fou. Delà naissent, n'en doutons pas, ces rêves ridicules qui nous fatiguent toutes les nuits. Par quel miracle, en effet, serions-nous plus raisonnables en dormant qu'en veillant ; & comment un homme qui perd ses jours à se friser, à se parfumer, à dire & faire des riens ; à se livrer enfin à la mollesse & au commerce de quelques femmes précieusement imbéciles, peut-il espérer d'avoir des songes un peu vraisemblables ? Nous sommeillons toujours à pure perte, pendant que nous pourrions sommeiller au moins quelquefois d'une manière utile. On a vu des Philosophes trouver la résolution des problèmes en dormant, des Poètes enfanter des vers qu'ils n'avoient pu produire pendant le jour, & des Politiques imaginer enfin des projets im-

portans , que tout leur travail n'avoit pu rencontrer.

Le souper , chez la plupart des personnes , gâte réellement leurs songes. On n'a plus que des idées offusquées par les vapeurs des viandes & du vin, & l'on se couche tout corps , sans s'appercevoir qu'on ait une ame. Je sçais que la diète peut avoir un autre inconvénient, & que très souvent plusieurs Solitaires, à force de jeûner , ont cru avoir des visions qu'ils ont prises pour des extases, Benoît XIV. dans son magnifique Ouvrage de la Canonisation des Saints , dit que par cette raison on doit beaucoup se défier des visions & des révélations nocturnes. Un homme qui pense tout le jour au Ciel , & qui se couche le soir avec un estomac vuide , & la tête pleine de ces idées , croit voir toute la nuit la Cour céleste , & s'entretenir avec les Anges ; c'est pourquoi l'examen de l'Eglise elle-même est absolument nécessaire , pour découvrir la cause de tous les faits extraordinaires.

Mais laissons l'article du Sommeil , pour nous appliquer simplement à le contempler comme la véritable image de la Mort. Le Sage croit chaque soir ,

en

en entrant dans son lit , descendre dans son tombeau , & il s'abandonne à la Providence , comme ne devant peut-être jamais se relever. Il pense que bientôt étendu sur la paille , il expiera dans un silence imperturbable les discours , au moins inutiles , qu'il a souvent tenus. Il se représente lui-même environné de ce que la Mort a de plus effrayant. Ce point de vue bien envisagé , peut contribuer à éteindre nos passions ; de sorte que la méthode d'un ancien Philosophe , qui conseilloit à ses disciples de se tenir dans la posture d'un homme mort , toutes les fois qu'ils entroient dans leur lit , me paroît excellente. Un tel spectacle , au milieu des ombres de la nuit , a quelque chose de lugubre & d'effrayant , & il est difficile de n'en être pas ébranlé.





C H A P I T R E X I I .

L'Immortalité des Héros qui n'ont pas le Ciel pour objet , est une véritable Mort.

CE n'est que pour nous accommoder au langage ordinaire , que nous appellons Héros , ceux qui ne portent pas leurs desirs au-delà de ce monde : les Payens même se figuroient une autre vie , & nous devenons pires qu'eux , lorsque nous sommes assez stupides pour oublier les biens éternels que le Christianisme nous promet. Mais , sans vouloir changer les idées reçues , examinons si la gloire que les ambitieux recherchent , mérite réellement le nom d'immortelle.

» J'ai tout examiné sous le soleil ,
 » dit le Sage , & je n'ai vu que de
 » la vanité. « Or l'immortalité des
 mondains , c'est à dire , de ces hommes qui n'ont d'ambition que de s'aggrandir & de rendre à jamais leurs noms mémorables , n'est elle pas tou-

te concentrée dans des objets qui n'existent que sous le soleil , qui conséquemment sont de pures vanités ? Des récompenses temporelles , des gazettes , des livres , des statues ; voilà le point de vue des Héros mondains. Mais des récompenses temporelles n'ont qu'un temps ; des gazettes qu'un cours rapide , des livres s'altèrent , se perdent , ou ne sont plus ; des monumens dépérissent , & l'építaphe la plus pompeuse s'efface insensiblement , & n'attire ordinairement l'attention que de quelque voyageur désœuvré , disons mieux , sa compassion. Le premier mouvement qui s'excite en l'ame à la vue d'un mausolée , c'est de pousser un soupir , & de gémir sur le néant des grandeurs :

Mais quand même un tombeau triompheroit de la rigueur des temps , au point de se renouveler avec chaque siècle , s'il étoit possible , que résulteroit-il de ce prodige ? Que la vie la plus brillante n'est qu'un songe , que le plus fameux Héros n'occupe après sa mort qu'une étendue toute aussi petite que celle de l'Artisan & du Berger , & qu'il se réduit en cen-

dres comme le dernier des malheureux : D'ailleurs , cette terre n'est qu'un atome ; & que peut être un monument placé sur un atome , sinon un point qu'on apperçoit à peine , & qui demeure invisible , & même inconnu à la plupart des hommes ?

Quelles sont d'ailleurs les vertus politiques ou guerrières qu'on n'interprète pas comme on est affecté ? On ne les estime , on ne les méprise , que selon les caprices & les préjugés. La valeur d'Alexandre paroît aux uns le prodige de l'esprit humain , & aux autres une vraie folie : le plus grand nombre s'accorde même assez aujourd'hui à regarder ce Conquérant comme un célèbre fou. Mais sans tirer nos exemples d'une antiquité si reculée , Charles XII. n'est-il pas traité d'illustre Avanturier , & sa valeur ne devient-elle pas tous les jours un sujet de dérision pour nos Ecrivains , qui la taxent de délire ?

Il ne s'agit pas de faire du bruit dans le monde , ni d'y laisser le souvenir d'un nom fameux , pour jouir de l'immortalité ; il faut que des vertus réelles soient le fondement de notre

réputation : » Car , comme dit Mr. de
 » la Mothe , les grands crimes immor-
 » talisent ainsi que les vertus. « Voi-
 là pourquoi le célèbre Erostrate brûla
 le Temple d'Ephèse. Il est sans doute
 bien humiliant pour un Héros de pen-
 ser qu'un scélérat doit vivre autant
 que lui dans l'idée des hommes , &
 qu'on perpétue l'histoire des méchans
 aussi-bien que celle des Conquérens.
 Je sçais que ce bruit est bien différent
 quant à l'objet ; mais je ne parle ici
 que de la renommée ; & d'ailleurs ,
 toute gloire qui n'a pas Dieu pour
 fin , est véritablement vicieuse. Les
 Ecrivains qui affectent de transmettre
 à la postérité le nom des personnes les
 plus exécrables , feroient bien mieux
 de l'étouffer ; mais ceci nous prouve
 que ce ne sont pas tant les vertus qui
 frappent le monde , que les actions
 extraordinaires.

» L'immortalité , dit Fontenelle ;
 » telle que nous la concevons , n'est
 » qu'une chimère : nous avons cru
 » qu'en dérochant quatre ou cinq syl-
 » labes à la Mort , nous étions sûrs
 » de vivre à jamais. Il valoit bien
 » mieux consentir à mourir de bonne

» grace , nous & nos noms. « Que m'importe , en effet , à moi , bien enterré , qu'on se souvienne de ma personne , qu'on en parle , qu'on m'approuve enfin , ou qu'on me condamne ? Suis-je maintenant sensible à ce qu'on peut dire de moi au fond de la Cochinchine , moi qui l'ignore , moi qui n'en puis avoir de nouvelles ? Voilà le cas du Héros qui n'existe plus.

Mais quand même l'idée de vivre dans l'esprit des hommes auroit sur nous les charmes les plus puissans , nous devrions certainement nous en dégoûter depuis qu'on s'efforce d'éterniser la mémoire des personnages tels que des Comédiens & des Farceurs. Croiroit-on que notre siècle est assez stupide pour mettre un misérable Acteur de niveau avec le Général d'Armée , pour récompenser plus largement ses talens que tous les services d'un Militaire , & pour accorder autant d'éloges à celui qui fait rire une ville , qu'à celui qui soutient sa patrie ? Comment , nous deviendrons immortel parce que nous aurons sçu déclamer quelques misérables vers , ou gambader sur un théâtre ? Notre ame :

n'est donc plus qu'un vain son, ou qu'un mouvement machinal, puisque nous oublions la plus saine Philosophie pour nous extasier à la vue d'un théâtre, où l'on ne fait que réciter & danser ? Voilà un désordre qui demanderoit toutes les larmes d'Héraclite, un désordre qui nous énerve, qui nous dénature, & qui change les hommes en autant de marionnettes. Nous deshonorons l'humanité au point qu'en voulant prodiguer le titre d'immortel à des Comédiens même, nous mettons les honnêtes gens dans le cas de ne pas s'en embarrasser. Un Comédien héros ! un Danseur grand homme ! quelle incompatibilité ! Nos Pères se feroient-ils jamais imaginé qu'e nous aurions le secret d'allier deux idées aussi disparates ? Cependant ce phénomène existe ? & nous voyons les Auteurs philosophes & religieux rejetés à l'écart, tandis que les Personnages de théâtre, ou les Joueurs de flûte & de violon sont accueillis & préconisés de toutes parts.

Que devient donc l'immortalité de nos Héros, sinon le résultat des passions & des préjugés, puisque l'on

traite des Comédiens aussi bien qu'eux ? Nous voyons tant d'hommes qui étoient réellement méprisables, érigés en hommes célèbres, qu'en vérité on n'ambitionne pas l'honneur de vivre dans des Ecrits, lorsqu'on est réellement Philosophe. Combien d'Epitres dédicatoires adressées à de chétives personnes, qui n'ont de mérite que d'avoir beaucoup d'or, & de s'appeller *Excellence* ! Combien de statues consacrées à l'imposture & à la vanité ! On a beau dire que la postérité est un juge infailible ; nous voyons, par la succession des temps, que très-souvent les mensonges se copient, & que ce qu'un siècle avoit dit par flatterie, un autre le répète comme une vérité.

Mais je le demande ici sans prévention : n'est-il pas égal, après la mort, d'avoir habité une cabane ou un château, de s'être appelé *Jacques* ou *Monseigneur* ? Nous courons donc après une immortalité chimérique, quand nous travaillons à mériter l'honneur de faire du bruit dans le monde. La postérité n'est qu'une belle chimère par rapport à nous qui vivons ; & quand nous serons morts, nous ne pour-

rons

rons pas entendre ce qu'elle dit. Tout ce qui n'existe point encore , doit se ranger dans la classe des contingens , & ne peut conséquemment nous affecter ; & comme dit , avec beaucoup de vérité , un Poëte célèbre : » Un » jour de vie vaut mieux que mille » ans dans l'Histoire. « L'Écriture-Sainte pousse la chose bien plus loin , puisqu'elle nous déclare , qu'un chien vivant vaut mieux qu'un Roi mort. « Un Roi mort , en effet , n'est plus qu'une cendre insensible à la gloire , à l'ignominie , & devenue le jouet du moindre vent.

Toutes les renommées de l'univers ne sont que des hazards , & un hazard n'a pas assez de solidité pour assurer éternellement une réputation. Il y a mille personnes tout au plus , qui entendent parler du plus célèbre Héros , sur un million qui l'ignorent. Je suis sûr qu'en Afrique & en Asie , on sçait à peine les guerres qui nous occupent aujourd'hui. Cependant combien d'hommes dans le seul Empire de la Chine ! & ceux-là n'ont pas même entendu & n'entendront jamais prononcer les noms de nos Héros. Je dis

plus ; l'Europe elle-même a la plus grande partie de ses habitans qui n'ont aucune notion de l'existence des personnages qui excitent notre admiration. Les payfans & les artisans forment plus que les deux tiers de chaque Etat : & ces gens connoissent-ils autre chose que leur boutique ou leur champ ?

On peut donc dire avec beaucoup de fondement que nous nous repaissons de chimères, & que nous sommes assez foux pour réaliser une réputation de quelques années, & l'ériger en immortalité. Mais avons-nous le droit de nous éterniser dans l'esprit des hommes ; & quand même nous l'aurions acquis, ces mêmes hommes ne doivent-ils pas périr ? D'ailleurs chaque génération a sa manière de penser qui lui est propre, un goût dominant qui la caractérise, & se fait, en conséquence, une idée de l'héroïsme relative à ses penchans. Les Livres sont un témoin, nous dira-t-on, que les idées là dessus n'ont pas changé. Abus : nous accommodons les Livres même selon nos mœurs, & nous croyons y voir tout ce qui s'accorde avec nos préjugés, à peu près com-

me une personne qui a la jaunisse, s'imaginer voir tous les objets peints en jaune.

Donc la réputation de la plupart des Héros, n'est pas leur véritable réputation, mais un éloge factice qui change selon les temps & les lieux; donc la peinture qu'on nous fait de leurs vertus, n'est plus leur portrait, mais souvent l'expression de nos préjugés & de nos goûts. Un Ecrivain se peint ordinairement beaucoup mieux qu'il ne peint son Héros. Il trace, sans s'en appercevoir, son propre caractère, qu'il identifie avec la personne qu'il décrit, où il combat ses propres antipathies, en combattant des actions qu'il méprise; & c'est ainsi que tout ce que nous écrivons tient au mensonge, & que la plupart des Histoires sont fort incertaines.

Voilà bien des raisons sans doute, pour prouver que l'immortalité des mondains n'est qu'une fausse immortalité, & que tout ce qui dépend de cette terre, de la mobilité des esprits, des passions & des préjugés, n'est réellement qu'un prestige qui nous oue. Les pyramides d'Egypte sont certaine-

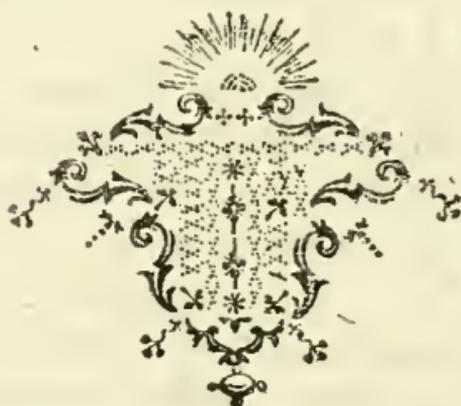
ment un magnifique monument ; elles furent le chef d'œuvre de la patience & de l'art : cependant combien de personnes qui ignorent , & l'existence de ces édifices , & le nom de ceux qui les firent élever ! Il y a plus de Héros oubliés , qu'il n'y en a dont on se souvient ; & ceux-là mêmes qu'on se rappelle , ne doivent peut-être leur gloire qu'à des circonstances deshonorantes.

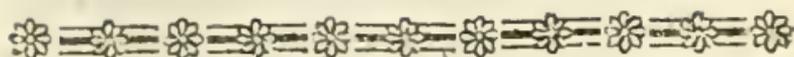
» Je n'ai fait que passer , dit le Prophète , & l'impie , qui sembloit élevé comme le cédre du Liban , n'étoit déjà plus ; j'ai cherché sa place , & il n'en restoit aucun vestige. « On reconnoît ici le doigt de l'Éternel , qui , seul immuable au sein de la félicité , se joue des hommes & de leurs projets , en les livrant à un temps destructeur , qui ronge leurs personnes ainsi que leur souvenir.

Ces réflexions dévoient bien nous guérir de la fureur que nous avons d'illustrer notre nom ; fureur d'autant plus folle , que nous ne sentons rien des applaudissemens qu'on peut nous donner après la Mort , & que le mérite le plus éminent , est souvent le

plus exposé à la satire & à la calomnie. Mais si le désir de vivre dans l'histoire vient à s'éteindre, adieu, nous dira-t-on, le plus fort lien de la société: les hommes ne bâtiront plus de palais, ne composeront plus d'ouvrages, ne défendront plus leur Patrie, & tout dé périra. Cela seroit sans doute vrai, si nous osions proscrire tout désir d'immortalité; mais nous ne crions que contre celle qui, se bornant à des générations périssables, n'a point le Ciel en vue. Nous ne parlons que conformément à la Loi divine, qui nous assure qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son ame: aussi sommes-nous assurés que nos réflexions paroîtront justes à tous ceux qui sont véritablement Chrétiens. La vérité sappe tous les mausolées qui nous éblouissent, pour ne nous laisser admirer que la vertu qui a Dieu pour objet. Les Conquérans peuvent sanctifier leur valeur, comme ont fait tant d'illustres Guerriers que nous révérons. Il n'y a, nous le répétons, que les Héros, dont l'ambition se borne à cette terre, que nous déclarons ne pouvoir

être immortels. Le courage n'est jamais plus sublime & plus réel, que lorsqu'il agit en vue des récompenses éternelles.





CHAPITRE XIII.

La Mort des Justes est une véritable immortalité.

C''Est une belle perspective qu'une éternité de bonheur. Cet Anachorete, couvert d'un cilice, & ne marchant que nuds pieds, a une ambition plus étendue que celle d'un Conquérant. Celui-ci ne se borne qu'à quelques arpens de terre, & celui là veut envahir le Ciel même. Quel contraste ! La terre est une tablette où les hommes bornés veulent écrire leur nom ; mais le Ciel est le Livre de vie, où les Sages se font enregistrer. Nous n'avons pas besoin d'interroger nos Peres pour apprendre jusqu'où s'étend la réputation des Justes. Leurs triomphes que nous célébrons chaque jour avec tant de pompe & de magnificence, nous enseignent combien il est glorieux, pour cette vie & pour l'autre, de s'endormir dans la paix du Seigneur. A peine les Justes meurent-ils, que la mémoire de leurs œuvres s'exhale comme un di-

vin parfum , & change leurs tombeaux en autels. Il semble qu'il y ait un combat entre Dieu même & ses Elus. Plus ils s'humilient & plus Dieu les releve avec éclat. » Je vous assure en vérité , » dit l'Apôtre, que nous , qu'on re- » garde comme le rebut des Peuples , » & comme la balayure des rues , nous » jugerons un jour les Nations. « La mémoire du Juste est éternelle , & il n'a rien à craindre de la fatyre ni du Blâme.

Cette énorme différence entre les Héros & les Saints , prouve , d'une manière évidente , la justice de Dieu. Il convient sans doute que nos Conqué- rans , qui pour l'ordinaire n'ont aimé que l'illusion & la vaine gloire , ne jouissent que d'une réputation passa- gère ; & que les Sages , au contraire , qui n'ont recherché que la vérité , re- çoivent des éloges immortels. Il con- vient qu'à la Mort la justice reprenne ses droits , & mérite à ses fidèles Disci- ples des Temples & des Autels. Aussi voyons - nous cette illustre métamor- phose , qui a fait de François , hum- ble & pauvre , un objet public de vé- nération pour les grands & les petits ,

pendant que Charles XII. lui-même n'est connu que de quelques personnes.

Si nous sçavons nous former des idées justes de ce qui se passe sous nos yeux, & apprécier le vrai mérite selon sa valeur, loin de prodiguer nos louanges à des hommes qui n'ont eu d'illustration que celle de faire couler le sang humain comme l'eau des rivières, ou celle de découvrir un fatellite, nous n'admirerions que ceux qui ont vécu en Philosophes Chrétiens. » Les vrais Sçavans, » dit M. Formay, dans son Traité sur » la Vieillesse, sont ceux dont l'enten- » dement fait des progrès proportion- » nés à ceux de l'esprit, qui n'ont esti- » mé les sciences que parce qu'elles les » aidoient à devenir meilleurs, & qui » découvrant du même coup d'œil les » beautés de la vérité & de la vertu, » trouvent cette contemplation tou- » jours plus délicieuse, à mesure que » la fin de leur vie approche, parce » qu'ils sont convaincus que ces con- » noissances anticipées feront, à l'heu- » re de la Mort, place à la connois- » sance parfaite, & à la jouissance » de la vérité & de la vertu, apper- » çues & possédées dans l'Etre infini,

» qui en est le principe infallible &
 » la source intarissable. »

Les véritables Héros, dirons - nous maintenant, sont ceux qui s'arment & qui combattent pour le salut de la Patrie, sans autre intérêt que l'avantage de satisfaire à leur devoir & de se rendre dignes d'une récompense éternelle : ainsi furent & sont encore tant de Guerriers, qui, sous un habit de soldat, conservent un cœur Chrétien. L'état militaire a ses Elus, aussi bien que l'état religieux ; & lorsque nous ravons les Héros, nous ne prétendons dépriser que ces Conquérans charnels, qui prennent cette terre pour leur ciel, & qui s'y fixent.

Ainsi les Héros du monde, qui font ériger de pompeux mausolées, tombent dans l'oubli, & les Saints qui se cachent, & qui voudroient laisser ignorer à jamais le lieu même de leur sépulture, percent les ténèbres du mensonge & de l'avenir, & se font révéler dans tous les siècles. C'est ici la vérité qui se venge, & qui se plaît à humilier les hommes profanes qui ont été assez téméraires pour la mépriser. Tous les titres & toutes les grandeurs gissent

dans la poussière du cercueil. (*Hic jacet* ;) c'est ainsi que commencent les épitaphes de tous nos demi-Dieux , tandis que les vertus des Héros Chrétiens se raniment , se répandent & deviennent des modèles qu'on propose , & qu'on tâche d'imiter. L'Oracle éternel dit à tous les Grands de la terre , ces paroles véritablement foudroyantes : Vous avez vécu comme des Dieux , & vous mourrez comme le reste des hommes. Oui , ensevelis comme eux , oubliés comme eux , vous n'excitez que des sentimens de pitié chez les personnes mêmes qui vous encensoient le plus.

Il est bien juste que des hommes de chair & de sang s'anéantissent réellement , si tôt que leur chair & leur sang viennent à pourrir. Leur prétendue immortalité a si peu de fondement , que l'Ecriture même dit en termes précis , qu'ils ne ressusciteront point , c'est-à-dire , qu'ils n'auront , ni paix , ni gloire , ni consolation , & qu'ils ne se trouveront jamais dans l'assemblée des Justes. Les Saints s'appuient sur la vérité , & voilà pourquoi ils triomphent de l'oubli des temps , parce que la véri-

té demeure éternellement ; mais les Héros du siècle, qui ne se fondent que sur l'estime des hommes & sur la faveur des Cours, doivent nécessairement crouler, parce que ces fondemens sont aussi légers que le sable même. » Les » riches se sont endormis, dit le Prophète, & ils se sont réveillés les mains » vuides. »

Quel beau spectacle que celui d'un Sage qui vit dans le sein de la Divinité même ! Il est si beau, qu'on nous présente sans cesse cet objet, & que toutes les Religions l'ont en vue, lorsqu'elles enseignent des jeûnes, des prières & des offrandes. Oui, nous voulons tous être heureux, & tous les hommes, de quelque Secte qu'on les suppose, se flattent tous d'arriver au Ciel. Preuve évidente que le Ciel est le seul & vrai séjour de l'immortalité, & que quiconque n'y parvient pas, n'a plus rien à prétendre sur cette terre, que quelques sentimens d'une commisération toute stérile. Nous ne devons donc honorer les tombeaux de nos Héros profanes, qu'en jettant un cri de pitié sur la folie qui les occupa, & qui leur fit préférer quelques minutes d'un faux bonheur, à

une éternité réellement heureuse. Nous ne devons nous souvenir de la plupart de nos Sçavans, que pour les plaindre, & pour déplorer l'abus qu'ils firent de leurs talens. Combien d'hommes qui brillent actuellement comme de beaux génies, qu'on loue de toutes parts, & qu'on ne pourra se rapeller, selon la Religion, sans proscrire leur mémoire, & déchirer leurs Ecrits!

Si l'immortalité des hommes dépendoit de nos préjugés, sans doute les beaux esprits dont je parle, auroient lieu d'espérer une réputation durable; car combien de soins ne prend-on pas pour les célébrer continuellement dans des Ouvrages périodiques, & quels efforts n'emploie-t on pas pour justifier leur Religion, ou plutôt pour plâtrer leur impiété, malgré des sentimens erronés qui percent, qui les décèlent, & qui annoncent un système suivi d'hétérodoxie? Mais la vérité, plus ou moins répandue dans les cœurs, ne sera pas toujours offusquée; elle reprendra son éclat, & elle convaincra de mauvaise foi ceux qui auront osé colorer le Déisme ou le Matérialisme, & en louer les Apologistes.

Heureuse la véritable immortalité ; qui , n'ayant besoin , ni de cabales , ni de crédit , ni de préjugés , demeure toujours la même , & est le partage des Philosophes Chrétiens ! On ne les voit point aller mendier des suffrages , ni des faveurs , ni des noms célèbres pour s'illustrer ; ils ne veulent vivre qu'en Dieu , & c'est par cette raison que Dieu se plaît , en quelque sorte , à les faire vivre dans le cœur de tous les hommes , & à rendre leur mémoire éternelle.

L'ame des Justes s'élançe du sein de la corruption , je veux dire , du centre d'un corps de Mort , dans le Sanctuaire éternel , & toute belle , & toute active , elle excite un souvenir chez les vivans , qui ranime leurs espérances. Aussi lorsque nous lisons la vie des Bienheureux , & que nous arrivons à leur Mort , les idées lugubres disparoissent , & nous ne voyons qu'un doux sommeil dans leur passage de ce monde ci dans l'autre. Tout ce qui n'a rapport qu'au néant , ne peut durer ; mais ce qui se rapporte à Dieu , ne finira point. Ce n'est pas avoir idée de l'immortalité , que de la croire concentrée dans la sim-

ple étendue de quelques siècles. Ce qui finit, n'est jamais long, & l'immortalité ne peut avoir de terme.

Quelle idée puis je avoir d'un Héros que je soupçonne avec raison condamné au tribunal de la vérité, & expiant, dans des supplices affreux, des exploits qu'on admire? Je ne puis certainement que m'alarmer d'un pareil souvenir. Il faut que notre bonheur existe dans le Ciel, pour avoir un droit légitime d'exciter notre admiration, ou du moins, que la présomption soit en faveur du Héros; autrement nous n'admirons qu'un fantôme de vertu, injurieux à la vertu même. Qu'on lise la Cité de Dieu, ce Livre magnifique, chef-d'œuvre du grand Augustin, & on sera bientôt forcé d'avouer qu'il n'y a réellement d'immortel que les œuvres qui ont Dieu pour fin. On peut dire que cet Ouvrage est le dépouillement de toutes les vertus payennes, qui, réduites à leur juste valeur, n'offrent plus à nos yeux qu'un simulacre de sagesse. Le Philosophe Chrétien est un excellent Chymiste, il décompose les exploits les plus éblouissans, & après en avoir exprimé les passions, les in-

térêts , & souvent les vices que la vanité colore , il les réduit à de simples squelettes. Apprécions les actions des hommes , non selon nos préjugés , mais selon les Loix de l'Eternel lui même , qu'il est impossible de tromper.

On dira peut-être qu'on nous donne souvent pour Saints des hommes comme nous , mais que l'argent ou la cabale viennent à bout de canoniser. Il n'y a qu'une ignorance profonde qui puisse engendrer de pareils discours ; mais croiroit-on que la plupart des Catholiques mêmes n'ont aucune notion des procédures & des examens qui précèdent une béatification ? Le sçavant Ouvrage de Benoît XIV. sur cette importante matière , rend sensibles au doigt & à l'œil , la justice & la sévérité avec lesquelles on traite l'article des Canonisations. On ne s'en rapporte pas à un simple témoignage ; on plaide cette cause en forme , & dans toute la rigueur , de manière à en faire un sujet de controverse pendant des années entières , & souvent des siècles. Si d'ailleurs il étoit vrai , comme on ose le prétendre , qu'une Canonisation fût le fruit des factions , les Papes sans doute

ne

ne manqueroient pas de déclarer Saints la plupart de leurs Prédécesseurs, & nous verrions souvent des Cardinaux augmenter les Litanies. Mais Dieu lui-même qui nous assure que la Mort de ses Saints lui est précieuse, que leur gloire vivra éternellement, & que leurs ossemens seront conservés, veut accomplir ses Oracles, en inspirant à son Eglise d'exalter ceux qui l'ont mérité.

Où sont les Héros dont la gloire puisse se mettre en parallèle avec celle des Saints? Ceux-ci reçoivent journellement des hommages de tous les Peuples, & des Empereurs même qui portent leurs noms, & qui viennent se prosterner devant leurs tombeaux; & ceux-là n'ont que de tristes mausolées, qu'on va plutôt visiter pour admirer l'ouvrage du Sculpteur, que pour honorer la mémoire du Héros. Le mortel a donc beau s'efforcer d'immortaliser ses Coryphées, il est la dupe de ses efforts, puisque le plus simple Paysan ou l'Artisan le plus obscur, qui meurent en odeur de sainteté, deviennent l'objet d'un culte public.



CHAPITRE XIV.

Des Testamens.

Les Testamens étant le prélude de la Mort, doivent nécessairement tenir place dans cet Ouvrage. Je ne puis comprendre pourquoi une matière aussi intéressante n'a pas été plus souvent traitée. Il seroit cependant désirable qu'on apprît aux hommes, & surtout aux riches, à disposer de leurs biens d'une manière utile pour leur ame, & honorable pour leur mémoire. On péche dans les Testamens, ou par irrégion, ou par superstition. Les uns sont avares & durs jusqu'à la fin de leur vie, & les autres font des fondations ridicules; ceux ci enrichissent les complices de leurs débauches, & ceux là frustrent leurs héritiers légitimes, & souvent pauvres, pour donner à des Couvents qui n'ont pas besoin. Ainsi nous perpétuons nos vices & nos préjugés jusqu'au-delà du tombeau, & nous devenons coupables dans l'acte même qui

à lire attentivement

dévroit réparer nos fautes , & nous en faire obtenir le pardon.

Si nous ouvrons , en effet , les Testamens de la plupart des hommes qui disparaissent successivement à nos yeux , il n'y en aura presque point où nous ne trouvions quelque clause deshonorante , & conséquemment vicieuse. Nous identifions tellement ces misérables richesses avec nous - mêmes , que nous voudrions , s'il étoit possible , les transporter jusques dans notre cercueil. On voit réellement , par la manière dont on dispose les dernières volontés , qu'il y a toujours un quart de réserve qu'on n'ose abandonner. » Nous craignons » de nous dépouiller , dit saint Paul , » & nous ne pensons qu'à nous revêtir. « En vain l'homme mourant éprouve que la destruction de son tabernacle est proche ; il s'efforce de s'accrocher à toutes les créatures , au moment même que tout lui échappe. Les Testamens , en conséquence , ne sont que l'ouvrage des passions , au lieu qu'ils dévoient être le fruit de la réflexion , de la justice & de la bienfaisance. N'est - ce pas un phénomène d'entendre dire qu'un homme de mé-

rite , uniquement parce qu'il est tel , a reçu une gratification à la mort de quelque Seigneur ? Où font les familles éplorées , que l'effet d'un Testament charitable arrache à la misère ? A peine les gens les plus riches laissent-ils à leurs domestiques & à leurs meilleurs amis , une marque de leur souvenir. Que dis-je ? on meurt au milieu des trésors , sans récompenser des serviteurs qui ont consumé leur jeunesse & leurs forces à servir leurs maîtres. On croit un ami , qu'on sçait véritablement indigent , très bien traité lorsqu'on lui donne une bagatelle en signe d'amitié

Cependant il n'en coûte rien de faire des largesses , quand on est prêt à quitter cet univers ; de sorte qu'il faut que le cœur soit bien gangrené , pour être encore alors tyrannité par l'avarice. Si les gens mêmes , qui ne donnent qu'à la Mort , ne font qu'un sacrifice très-peu méritoire , que fera ce de ceux qui veulent tout emporter , & qui expirent pleins de désirs pour les biens de cette vie ? Je sçais que dans les Testaments on doit toujours préférer les héritiers légitimes , sur-tout quant aux

capitiaux; mais je sçais aussi que si ces héritiers sont riches, le testateur peut, en conscience, faire des largesses & des aumônes.

Retranchons la cupidité du monde; & nous verrons tant d'hommes de mérite qui n'ont pas de quoi subsister, aidés par des testateurs sages & éclairés; nous verrons qu'au lieu de répandre en mille portions, des libéralités d'ostentation, qui n'enrichissent personne, & qui entretiennent souvent l'oïveté, on fera la fortune de dix ou douze personnes qui en sont dignes; nous verrons qu'on préviendra les indigens, & que très-souvent des gens à talens, mais sans ressource, apprendront à leur réveil que tel Seigneur ou tel Prince leur a laissé, en mourant, des pensions pour vivre. Ces temps de la primitive Eglise, où tous les biens des fidèles étoient en commun, ne reviendront ils donc jamais? Aurons-nous toujours le chagrin d'apprendre que des Chrétiens sont plus attachés aux biens périssables que les Payens mêmes, & que la Mort ne sçauroit détruire leur cupidité?

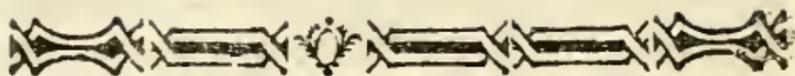
Notre esprit; à force de vouloir ras-

finer, a gâté notre cœur : en abandonnant cette heureuse simplicité qui caractérisoit les Testamens de nos Peres, nous avons oublié leur générosité. Nous nous répandons dans de belles phrases, lorsqu'il s'agit de dicter nos dernières volontés ; mais voilà tout ce que nous répandons. L'or, notre meilleur ami, notre confident le plus intime, est toujours l'objet que nous appréhendons de perdre. Insensés, nous voyons la tombe levée, le gouffre ouvert, qui va nous engloutir, & nous craignons encore de nous déflairir d'un misérable argent, dont le mauvais usage deviendra peut-être tout à l'heure le sujet de notre damnation. Que j'aime à lire un Testament de nos Peres ! quel amour pour la Religion ! quel désintéressement ! quelle noble simplicité ! Ils commencent toujours par recommander leur ame à la sainte Trinité, & par professer leur attachement à la sainte Eglise Romaine : ils ne manquent jamais de gratifier leurs serviteurs, de parler d'eux avec toute l'humanité possible, & quelquefois même ils leur demandent pardon des peines, & des scandales qu'ils leur ont donnés.

J'ai actuellement un de ces Testamens sous mes yeux, & j'en suis véritablement édifié, & en même-temps hon-teux de ce que nous ne pensons plus, ni n'écrivons plus avec une telle can-deur.

Il semble qu'on arrache les entrailles d'un riche, lorsqu'on le supplie de lais-ser quelques biens, après sa mort, à des hommes qui l'ont mérité : nous ne voyons, en vérité, dans la plupart des Grands, que des manières différentes d'être inhumains. Aussi n'est ce pas sans fondement que l'Evangile nous dit, qu'il est impossible aux riches de se sau-ver. Heureux celui qui n'a de biens que pour soulager ses freres, qui leur donne & qui leur prête sans intérêt, & qui ne voulant pas cesser de rendre service en cessant de vivre, perpétue ses lar-gesses au-delà du tombeau !





C H A P I T R E X V.

Des Enterremens.


 Quel moment terrible que celui de notre sépulture , aux yeux d'un monde accoutumé à n'admirer que des corps , à ne jouir que des plaisirs des sens , & à ne se repaître que de vanité ! Mais quel moment fortuné aux yeux d'une Religion toute appliquée à mépriser le corps , à le regarder comme un sac de poussière & de corruption , & à n'estimer que la vie de notre ame ! Il est donc vrai que bientôt , jettés dans une misérable fosse , sans autre société que des ténèbres & des vers , que cachés sous la terre , & effacés pour jamais du nombre des vivans , nous pourrions dans l'horreur d'un tombeau , & que nos têtes altières , en punition de leur orgueil , seront foulées par tous les passans ! Ici l'amour-propre se confond & se désespère. Comment , on ne verra plus notre figure , on oubliera que nous avons existé ; & tout le bruit que font dans l'univers

vers les Héros & les Potentats , se dissipera tout-à-coup , ainsi que la mémoire de leur nom : quelle étonnante révolution !

Oui , je l'avoue , ce spectacle est si terrible , & si contraire à nos idées d'ambition & de grandeur , qu'on a besoin de toutes les ressources de la Religion pour n'en être pas accablé. Quel changement , d'un instant à l'autre , dans la personne d'un Grand , qui ne pouvoit dormir que dans des lits superbes , qui ne pouvoit demeurer une seule minute sans être environné de Serviteurs & de Courtisans , qui chérissoit son corps comme le bien suprême , qui le fardoit , qui le parfumoit , qui frissonnoit à la vue du moindre insecte , qui enfin adoroit les spectacles , & qui descend tout-à coup dans un souterrain affreux , pour y demeurer seul , y répandre une odeur cadavéreuse , y être étroitement renfermé & dévoré des vers , y devenir enfin le jouet des passans qui l'écrasent sous leurs pieds , & qui insultent à sa mémoire ! La Divinité pouvoit-elle se venger d'une manière plus terrible de l'insolence des orgueilleux ; & notre humanité pouvoit-

elle être plus confondue & plus dégradée ?

Nous mourons donc comme les bêtes, & comme elles nous pourrissions. Nos personnes viennent se briser contre une tombe, & s'y réduire en poudre. Terre que nous sommes, nous rentrons dans la terre. Mais une ame survit à nos corps; & de même que le chêne s'éleve d'un gland presque pourri, notre esprit s'élance du sein de la corruption, & triomphe des débris de notre humanité. Il n'y a que ce point de vue qui puisse réellement nous consoler de la triste épreuve à laquelle nos corps seront réduits; mais nous le perdons ce point de vue, pour n'envisager que de vains mausolées où notre vanité paroît encore respirer. C'est ainsi que nous trouvons le moyen de faire revivre nos passions dans le temps même qu'elles sont éteintes par la Mort, & que nous cherchons jusques dans le centre de la misère & de l'humiliation, une manière d'immortaliser notre orgueil.

N'étoit ce donc pas assez que l'homme insolent pendant sa vie, ne connût de loi qu'un vain amour-propre ? Falloit-il que son tombeau même devînt

un spectacle d'ostentation , & que son propre néant s'annonçât comme un titre de grandeur ? Combien , sous prétexte d'honorer la mémoire des Morts , n'a t-on pas raffiné sur l'art de bâtir & d'orner des sépulcres ? La sculpture n'emploie presque plus son ciseau , qu'à tailler des marbres à la gloire des Grands ; & un enterrement qui confond le Souverain avec le sujet , le Sçavant avec l'Ignorant , & qui met les hommes de niveau avec les bêtes mêmes , ne seroit pas selon nos usages , si , par une pompe toute mondaine , il ne flattoit la vanité des riches. On ne peut concevoir comment , dans le sein d'une Religion telle que la nôtre , qui est toute humilité , & dans le moment même où nous rentrons tous en terre , notre origine commune , nous avons osé imaginer des distinctions entre la sépulture des riches & des pauvres. C'étoit-là l'instant où la vérité devoit reprendre ses droits , & où il falloit montrer à l'homme que nous sommes tous égaux , quant à l'essence , & qu'il n'y a que le titre de Chrétien dont on puisse s'honorer à la Mort.

Mais comment veut-on guérir les hommes de leur orgueil, si l'on ose, dans le sein de l'Eglise même, diviniser, en quelque sorte, les Grands du monde, & mépriser les petits, au point de ne leur accorder qu'à regret la sépulture qui leur est due par préférence ? Les pauvres sont les véritables amis de Dieu, & ce sont eux, par conséquent, qu'on devroit inhumer avec solennité. Si la terre, trop ingrate, n'a pu les nourrir pendant leur vie, qu'elle leur donne, du moins, un asyle après leur Mort. La Religion voudroit que les enfans, qui sont régénérés aux mêmes Fonts-Baptismaux, qui communient à la même Table, fussent également enterrés; & si on ne le fait pas, ce n'est que parce que l'orgueil & la cupidité prévalent sur les saints Canons mêmes. Saint Bonaventure se plaignoit amèrement de ce que certains Ministres, qu'il nomme oiseaux de proie, se repaissoient de corps morts, & mettoient à contribution les cadavres. Il faut donner gratuitement ce qu'on a reçu gratuitement; & quoique le Prêtre doive vivre de l'Autel, il ne peut, en conscience, enterrer

indécemment un pauvre, parce qu'il n'a pas de quoi payer, ni dévorer la substance des enfans, pour enterrer magnifiquement les peres.

Quoiqu'il en soit, le Philosophe n'est point dupe de la pompe profane qui accompagne les Grands jusqu'à leurs tombeaux; il démêle leurs offemens infects, & il n'apperçoit, dans leurs mausolées que l'anéantissement parfait des honneurs de ce monde, qu'on tâche inutilement de rendre immortels; il se figure le Prince devenu fumier, ainsi que le Payfan, & il gémit bien sincèrement de voir des Ministres d'un Dieu qui ne prêche que la pauvreté, rejeter les pauvres comme un objet de rebut, & vouloir à peine les enterrer. Ce ne sont point ici des satyres, mais de justes remarques sur des abus que l'Eglise elle-même désavoue, & qu'elle devra bientôt réformer d'une manière éclatante; si elle ne veut pas voir l'héritage du Seigneur en proie à la cupidité du siècle. S'il ne s'agissoit que de faire transférer des os, à l'exemple des Patriarches. pour se réunir avec ses peres, cela seroit aussi louable qu'ancien;

mais des hommes tout profanes , qui n'ont vécu qu'au gré du monde , brillent dans des mausolées dont la magnificence le dispute aux Autels du vrai Dieu. Toute sépulture devrait être un lieu d'humiliation , & celle des riches est un théâtre d'orgueil : c'est bien mal choisir son champ de gloire , que de placer sa vanité dans un sépulcre , au milieu de la pourriture & des vers.

Boileau disoit , comme une chose extraordinaire , que la vanité loge dans la crasse du froc ; mais n'est il pas bien plus étonnant de la voir dans les horreurs d'un tombeau ? Quelle misère ! Les Saints ont voulu être enterrés sans cercueil , sans épitaphe , & sans aucune marque de distinction , pensant que la poussière , rendue à la poussière , ne méritoit pas la moindre attention ; & les mondains ordonnent des mausolées pompeux & des éloges flatteurs qui les illustrent. Comment tout cela s'accorde-t-il ?

Mais ce qui doit davantage nous affliger & nous surprendre , c'est de voir que très-souvent on ose consacrer des Oraisons funébres à l'imposture , & dénier , dans la Chaire de Vérité , des

hommes qui ont vécu en bêtes. L'Esprit saint nous recommande de ne louer qu'après la Mort; mais malheur à ceux qui sont assez téméraires pour faire servir la Religion à de faux éloges, & qui, dans le moment même qu'une triste sépulture vient anéantir l'homme en quelque sorte avec toutes ses grandeurs, font des généalogies orgueilleuses & tout-à fait ridicules. L'Orateur croit se justifier en annonçant qu'il ne parlera point de telle victoire ou de telle alliance, quoiqu'alors il dise tout ce qu'on peut dire de plus flatteur; mais la vérité n'en souffre pas moins, & c'est un art indigne d'un ministère tout saint, tel que celui de la Prédication.

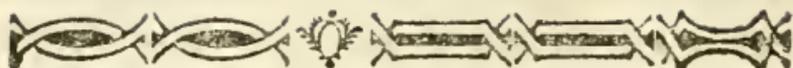
Gémissons de voir les hommes esclaves de tant de passions; pensons que, selon la remarque d'Horace, celui qui a le Ciel pour pavillon, n'a pas besoin d'une urne, & ne voyons dans un enterrement qu'un spectacle d'humiliation & d'effroi. Je frissonne, je l'avoue, & toutes les facultés de mon ame s'ébranlent, lorsque des ossemens & de la terre, venant à tomber pêle-mêle sur un cadavre qu'on jette dans la fosse, excitent un bruit sourd & confus. Voi-

là donc le moment , dis-je en moi-même , où l'homme , effacé sans retour pour ce monde , va se perdre dans le sein de la corruption ; voilà le moment où il va payer , par une affreuse solitude , & par un silence imperturbable , sa dissipation & sa vanité ; voilà le moment où chacun va l'oublier & l'abandonner pour jamais aux secrets impénétrables de l'Éternel ! Si l'on répand quelques larmes aux enterremens , & encore n'y a-t-il que les Italiens & les Français qui satisfassent à ce devoir d'humanité , bientôt les pleurs tarissent , & on ne se souvient plus de la personne qu'on regrettoit jusqu'au désespoir. On l'abandonne à la sainte horreur de nos Eglises , où les Morts , dans l'affreuse nuit du tombeau , se consomment insensiblement.

Convenons donc qu'un enterrement trouble étonnamment nos idées , & que lorsqu'un Prêtre , vêtu de noir , au milieu d'une multitude de torches funébres & d'une famille éplorée , prononce , d'une voix lugubre , ces terribles paroles : *N'entrez point , Seigneur , en jugement avec votre serviteur* ; convenons qu'il s'éleve dans l'ame un cer-

tain mouvement qu'on ne peut définir, & qui nous faisant craindre pour nous-mêmes, semble déjà ouvrir notre tombeau. Il n'y a qu'une foi bien vive qui puisse nous élever au-dessus des horreurs que le son lugubre des cloches & les prières suppliantes de l'Eglise, excitent naturellement dans notre esprit, quand on fait les obsèques de quelqu'un. Je puis dire qu'alors la frayeur se change en espérance, & qu'on ne regarde plus un sépulcre que comme une solitude désirable. Il y a des personnes qui, dans une douce rêverie, favorisées par l'aspect d'un mausolée, trouvent mille fois plus de plaisir à lire des épitaphes & à méditer sur la Mort, qu'à suivre le train du monde, & à jouir de ses spectacles & de ses fêtes. Voilà de la volupté bien triste, dira-t-on; mais du moins c'est une volupté véritable, qui nous rappelle à nous mêmes; au lieu que les joies de cette vie ne sont qu'une illusion, qui nous distrait & qui nous abrutit.





C H A P I T R E X V I.

De la Résurrection.

Toute la nature nous annonce la
 résurrection des corps. Les arbres
 & les fleurs en font une si vive image ,
 que l'instant qui doit nous ranimer au
 fond de nos tombeaux , peut s'appeller
 un printemps. Nous sortirons du sein
 de la poussière comme l'épi ; nos os
 épars se réuniront à la voix de celui qui
 les forma de rien , & reprendront leur
 première configuration , mais d'une ma-
 nière vraiment merveilleuse. » Le
 » corps est jetté en terre , dit Saint
 » Paul , comme un corps corruptible
 » & tout-à-fait animal , & il ressus-
 » citera tout spirituel & tout immor-
 » tel «

Les différens êtres que Dieu ani-
 me , vivent & meurent d'une façon qui
 leur est propre. Les plantes se dépouil-
 lent chaque Automne , & se renou-
 vellent chaque Printemps ; les insectes
 rentrent en terre certains mois , &

revivent par la suite ; toutes les substances se transforment & prennent une nouvelle manière d'être. Ainsi nous mourons pour reparoître après un certain temps. Je n'examine point ici s'il nous étoit plus avantageux d'exister comme les arbres , qui , pendant des siècles entiers , meurent & renaissent chaque année. Il suffit que Dieu ait partagé l'homme animal entre une vie très-courte & une mort très-longue , pour qu'on doive s'en contenter. Il aura voulu sans doute abréger , en faveur de notre ame , la triste humiliation qu'elle éprouve en languissant dans un misérable corps ; il aura voulu qu'il y eût un intervalle immense jusqu'à la résurrection , pour nous montrer que l'esprit sçait penser indépendamment de toute matière ; que c'est la plus étrange folie d'oser identifier deux substances aussi disparates , & que mille ans devant l'Eternel sont beaucoup moins qu'un jour.

Il n'y a rien , en effet , qui différencie mieux à nos yeux l'ame & le corps , que leur séparation. L'ame retourne à Dieu , son principe & sa fin ; le corps rentre en terre , son centre & son origine : l'ame devient plus active , plus

pénétrante , plus lumineuse ; le corps devient plus opaque , plus lourd , plus hideux : l'ame se soutient par sa propre essence , qui ne peut périr ; le corps tombe par son propre poids , qui n'a plus d'appui : l'ame se répand dans l'immenfité de Dieu même ; le corps se resserre dans les bornes d'un cercueil : l'ame s'exhale en une multitude de pensées toutes sublimes ; le corps se dissipe en vapeurs dont on ne peut supporter l'infection.

Il paroît , sans doute , bien étonnant que nos corps , répandus dans tous les êtres par la transmutation continue de la matière , puissent se réunir un jour , mais la Toute Puissance connoît elle des obstacles ? & l'univers entier ; tiré du néant même , nous permet-il de douter de la résurrection ? Toutes les graines qui pourrissent , & qui ensuite germent & fleurissent , nous instruisent de la destinée de nos corps ; les insectes en font autant. Combien le ver à soie n'éprouve-t-il pas de différentes transmigrations , avant de se changer en papillon ? Qui croiroit , en le voyant mort sous la figure d'une espèce de fève , qu'il doit

revivre & paroître avec plus de vigueur & d'éclat ? La nature vient à l'appui de la Religion même , pour nous confirmer les témoignages de notre Foi : elle nous fait voir , dans ses pétrifications & crySTALLIFICATIONS, une image du changement qui doit un jour s'opérer en nous.

Mais quel sera l'espace où les corps de tous les hommes ressuscités pourront se rassembler , lorsque la voix de l'Eternel ranimera leurs cendres ? Il est presque démontré que la terre telle qu'elle est , ne sera point assez vaste. Dieu qui , pour me servir de l'Ecriture , étend les Cieux comme un manteau , pourroit sans doute élargir la terre ; mais ses voies toujours simples , paroissent s'y opposer ; de sorte que peut-être les planètes serviront d'emplacement aux corps ressuscités. » Nous serons ravis dans les airs , dit saint Paul , & nous irons au devant de JESUS-CHRIST. « *Rapiemur in nubibus obviam Christo in aëra*. Figurons-nous ici Dieu assis sur les nues au milieu de toutes les planètes , qui , comme autant de mondes , contiendront toutes les générations. Quel ma-

gnifique spectacle ! N'annonce-t-il pas un Etre immense dans ses ouvrages ?

Si l'on est persuadé , comme toute l'Astronomie ne permet pas d'en douter , que ces Astres qui roulent sur nos têtes , sont d'une étendue prodigieuse , & bien plus vastes que cette terre , on peut les regarder comme notre habitation future , ou il faudroit reconnoître , contre toute évidence , que les étoiles & les planètes ne sont que des points aussi petits qu'ils nous paroissent ; car Dieu qui ne fait rien d'inutile , qui nous assure que l'univers n'a été créé que pour l'homme , & qui ne nous parle que de deux sortes de créatures intelligentes , sçavoir les Anges , & nous , ne permet pas de supposer les Cieux habités par des êtres d'une espèce inconnue.

Les planètes peuplées comme certains Philosophes le supposent , ne sont qu'une belle chimère embellie par le jeu de l'imagination , & propre à faire un agréable Roman , tel que la *Pluralité des Mondes* ; mais les planètes , réservées pour nous servir un jour d'habitation , ont au moins de la vraisem-

blance Nos corps spiritualisés, radieux, transparens, suivront la rapidité de notre esprit, & passeront, avec la même agilité, d'une étoile dans une autre; de sorte que, répandus dans l'immensité des Cieux, nous parcourrons : *Rapiamur in nubibus, & semper cum Domino erimus.*

Les Physiciens, qui n'ont pu jusqu'ici deviner l'usage de tant d'étoiles immenses qui ne nous semblent que des étincelles ou des diamans, & qui n'ont aucune proportion avec cette terre, auroient dû entrevoir qu'elles seront la demeure des corps ressuscités; mais soit qu'on affecte de ne vouloir jamais concilier la Physique avec la Religion, soit qu'on craigne de contredire les opinions communes, on aime mieux supposer des créatures inconnues dans les astres, que de les regarder comme notre futur domicile.

L'Écriture, en nous assurant que les Cieux & la Terre passeront, semble nous faire entendre qu'il y aura dans l'univers une terrible révolution, puisqu'elle nous dit ailleurs que la terre sera toujours stable, & qu'elle ne périra jamais. *Terra in æternum fiat. Non in-*

clinabitur in sæculum sæculi. Si l'on eût bien pris ces paroles dans leur sens , on auroit compris qu'elles ne veulent pas dire que la terre est immobile , ainsi que le prétendoient les antagonistes du fameux Galilée , mais que la terre subsistera toujours. D'ailleurs , cette idée s'accorde parfaitement avec les notions que nous avons de la matière , qui ne faisant que changer de forme continuellement , ne s'anéantit jamais. Saint Pierre , outre cela , nous déclare formellement que les élémens seront purgés par le feu ; d'où il s'ensuivroit que la terre étant purifiée , resteroit dans l'ordre des planètes , & auroit la même destination.

Les damnés , selon cette opinion ; pourroient habiter le soleil ; je dis opinion , car je ne prétends point ici donner des hypothèses pour des vérités : je sçais combien l'esprit humain est sujet à se tromper dans ses conjectures , & combien on doit parler modestement , lorsqu'il s'agit de combattre les idées générales. Mais je voudrois bien sçavoir pourquoi l'Écriture , qui ne parle pas en vain , appelle toujours le Ciel notre récompense , si le
Ciel

Ciel que nous voyons n'est qu'une chimère par rapport à nous. Pourquoi la perspective d'un univers immense, & vraiment magnifique, nous est-elle dérobée, sans nous offrir d'autre spectacle que quelques points de lumière presqu'imperceptible ? Pourquoi nos corps ne devant pas périr, le soleil qui leur paroît supérieur, périra-t-il ? & pourquoi, devant reprendre nos sens, ne trouverions-nous rien de sensible dans l'autre vie ? Convenons donc qu'il y a au moins des vraisemblances que nous habiterons le firmament, & que c'est-là où JESUS-CHRIST régnera éternellement avec ses Saints.

L'opinion d'ailleurs qui suppose les planètes habitées par les hommes resuscités, trouve un nouveau motif de crédibilité dans la spiritualité des corps, qui seront alors pénétrans comme l'esprit. Il faudra sans doute des espaces où nous puissions faire usage de nos nouvelles facultés ; & puisque nous les trouvons dans les Cieux, pourquoi en supposer d'imaginaires, & ne pas croire que nous y serons placés ? Ajoutons que des Livres très-orthodoxes ont soutenu d'après l'Apocalypse, qui pa-

roût l'infinuer, que la terre ne périroit point, & que ce sentiment est aujourd'hui adopté par plusieurs Théologiens. Peut-être Dieu fixera-t-il, au Jugement dernier, les astres qui sont roulans, en les dégageant de nuages, & en leur laissant à chacun leur même degré de lumière & de chaleur. Mais c'est ici que l'esprit humain doit s'arrêter, & confesser que les voies de l'Eternel sont un abyme impénétrable.

Je ne sçais pourquoi l'on nous parle toujours des souffrances que les damnés éprouveront dans leurs corps, pendant qu'on ne nous dit jamais un mot des sensations sublimes que les Elus devront naturellement avoir. Il faut sans doute qu'il y ait une justice distributive, & que Dieu, qui punira les corps qui auront participé aux démerites de l'ame, récompense ceux qui auront servi d'instrument à ses bonnes œuvres; aussi pouvons-nous nous assurer que tout corps qui ressuscitera pour la gloire, ressentira, d'une manière ineffable, des plaisirs, mais si purs, si merveilleux & si supérieurs à nos sensations actuelles, que les Mahométans devroient rougir d'admettre un Paradis tout char-

nel. Nos goûts ne font ici bas que de foibles chatouillemens beaucoup plus propres à nous séduire qu'à nous flatter ; mais ces mêmes goûts , épurés dans le Ciel même , & devenus les modifications d'un corps spiritualisé & d'une ame tout remplie du Bien suprême , acquériront une sublimité vraiment inconcevable. Nous ne connoissons , sur cette terre , d'autres goûts que de sentir , boire & manger ; mais la Divinité , inépuisable en richesses , ne peut-elle pas faire éprouver à nos corps des milliers de sensations que nous ignorons ?

On ne sçauroit s'imaginer combien un corps glorieux doit avoir de prérogatives : outre qu'il ne peut plus périr , ni s'altérer , il n'est retardé par aucun obstacle ; il peut , ainsi que l'esprit , pénétrer un mur , se transporter dans un clin d'œil aux régions les plus éloignées. Les Justes resplendiront comme le soleil ; & de même que la chair des poissons diffère de celle des oiseaux , les corps ressuscités auront des propriétés distinctives. Déjà nous appercevons un rayon de la gloire dont Dieu revêtira ses Saints au grand jour de

la manifestation , dans les honneurs que l'Eglise leur rend : ils brillent sur nos autels , où chacun va les révéler comme les temples de l'Esprit saint.

Un corps plein de besoins & d'infirmités , n'est qu'un spectacle hideux ; mais un corps transformé dans une lumière incorruptible , mérite des hommages & de l'admiration. Combien la Résurrection générale n'opérerait-elle pas de changemens ? combien n'en ferions-nous pas frappés , si elle étoit souvent présente à notre esprit ? Nous aurions sans doute grand soin de ne pas profaner nos corps , & de ne pas les faire servir à la vanité du monde ni à sa corruption. Saint Jérôme disoit qu'il lui sembloit toujours entendre la trompette qui doit ouvrir les tombeaux & ranimer les morts. Ce champ , couvert d'os arides que vit le Prophète Ezéchiel , est la parfaite image de la résurrection que nous attendons. Les nerfs & les chairs vinrent aussi tôt couvrir ces ossemens ; & l'Esprit de vie soufflant des quatre parties du monde , des corps animés se levèrent , & formèrent une armée prodigieuse.

Je ſçais que nos incrédules regardent la Réſurrection comme une fable qui n'a pas même d'apparence ; mais Il ne s'agit que de faire un ſymbole de leurs abſurdités , & de le leur oppoſer pour leur fermer la bouche & les couvrir de confuſion : c'eſt la méthode qu'a ſuivi le célèbre Adiſſon. Il a rédigé ſur deux colonnes la croyance des eſprits forts & la nôtre ; & il faut avouer qu'en liſant la profeſſion d'incrédulité de nos Philoſophes modernes dans tous ſes articles , on reconnoît que par-tout ils déraiſonnent , & que leurs rêveries ſont mille fois plus incroyables que nos myſtères. Mais pourquoi répondre à des hommes qui ſe font gloire de ne plus l'être ? Laiſſons les jouir de l'*animalité* qu'ils adoptent , & traitons les ſelon leurs principes. On ne s'amuſe pas à diſputer avec des ſinges ou des chèvres.

Revenons à notre ſujet. Il y a des corps , qui quoiq'en terre depuis long-temps , ſemblent déjà poſſéder l'incorruptibilité qui doit être notre partage après la réſurrection. Cependant , comme cette eſpèce de phénomène peut naître de mille cauſes diffé-

rentes , on ne peut pas en inférer qu'une personne est sainte , parce que son corps ne pourrit pas. Il y a des terres propres à conserver les cadavres. Aussi le Pape Benoît XIV. déclare-t il formellement dans son Livre de la Canonisation des Saints , que l'incorruptibilité des corps n'est point une preuve de sainteté. Si ce prodige venoit à l'appui de plusieurs autres , alors la thèse deviendroit différente. J'ai d'ailleurs remarqué que la plupart des corps que le peuple nous vante, comme s'étant parfaitement conservés , ne sont réellement que des squelettes ; témoins S. Charles à Milan , sainte Rose à Viterbe , sainte Catherine à Bologne. Les Bienheureux n'ont pas besoin d'une telle prérogative pour constater leur gloire , d'autant plus que dans l'Eglise même Schismatique, comme à Kiovie , on voit un nombre surprenant de corps qui réellement sont intacts , & n'ont pas la moindre marque de corruption.





CHAPITRE XVII.

Des Apparitions.

Y L n'y a peut être point de matière sur laquelle on ait moins bien écrit que sur celle des Apparitions. Que signifient les Livres de Langlet du Fresnoy sur les Revenans , & ceux de Dom Calmet sur les Vampires ? En est on plus instruit après de pareilles lectures ? Ou nos Ecrivains , en esprits indécis , laissent la chose douteuse ; ou, en esprits forts , ils nient toute apparition. Il falloit s'en tenir simplement à l'écriture , & l'on auroit évité les deux écueils dont nous venons de parler. Il est indubitable qu'on ne peut contester toute vision , sans nier les Histoires les plus authentiques. Samuel se fit voir à Saül , Onias aux Machabées , & plusieurs saints apparurent dans Jerusalem , à la Mort du Sauveur Jesus-Christ lui-même , après nous avoir dit dans la Parabole du mauvais Riche , qu'on ne passe point de l'Enfer au sein d'Abraham , ne tient il pas le même langage ,

lorsqu'il s'agit d'envoyer quelqu'un des Morts ici bas ? „ Les freres du mauvais „ Riche , ajoute-t-il , ont les Prophètes „ & la Loi , & ils ne se convertiroient „ pas davantage , quand même on iroit „ les avertir. “

D'ailleurs , par la même raison que l'accord de toutes les Nations à reconnoître un Dieu , forme un argument en faveur de son existence , on peut dire que tous les Peuples de l'univers , si différens par leurs mœurs , leur caractère & leurs préjugés , n'ont pu concourir à admettre des Revenans , s'il n'y en avoit jamais eu. Les Anciens comme les Modernes , les Juifs comme les Chrétiens , les Mahométans comme les Brame , les Peres comme les Egyptiens , les Grecs comme les Romains , tous supposent & croient des apparitions : Platon en parle , ainsi que Cicéron , Pline , & tant d'autres qu'il est inutile de citer. Tout cela prouve au moins le dogme de l'immortalité de l'ame ; & conséquemment l'opinion que les Morts peuvent revenir , n'est point une opinion à rejeter. Nous devons nous en servir pour fermer la bouche à ces demi-Philosophes

sophes , qui prétend anéantir l'homme. On n'a jamais imaginé qu'un cheval ou qu'un chien dussent apparôître , quoi qu'ils meurent ainsi que nous.

Ce n'est pas que je veuille ici justifier l'idée qu'on se fait des Revenans , puisque je la trouve même injurieuse à la grandeur de Dieu. Comment se persuader que des ames n'ont reçu en partage l'immortalité que pour venir tirer des rideaux , secouer des portes , jouer à la boule , & se plaire à effrayer les vivans , sans aucune fin ? Voilà cependant à quoi aboutissent les Revenans , de l'aveu de tous ceux qui les admettent. Que ne dirions-nous point ici des Gnomes, des sylphes, & de tous ces Esprits élémentaires que l'imagination réalise , & qu'on suppose avoir des relations avec certains hommes privilégiés ? J'ai connu des Dames persuadées de l'existence des Génies, au point de croire réellement qu'elles s'entrete-

+

en 1860. il y en a ^R aussi,
 ils sont. Les Spiritistes -

fasse mention de Génies familiers. Ces fables auroient au moins une apparence de vérité , si l'on attribuoit aux Démons ce qu'on prête aux Génies. Il est de foi que des Esprits de ténèbres sont répandus dans les airs , selon ce que dit Saint Paul ; que depuis leur chute ils ne travaillent qu'à perdre les hommes ; qu'ils tournent sans cesse autour de nous comme des lions rugissans , pour nous dévorer , & qu'ils se transforment en Anges de lumière , lorsqu'ils veulent nous séduire.

Le Diable , selon le langage de tous les Peres , étant le plus habile Physicien , & le plus propre à fasciner les yeux , fait sans doute des prestiges. Les Enchanteurs de Pharaon ne changeoient la verge en serpent que par son ministère. Simon le Magicien ne fut élevé dans les airs que par son pouvoir. Apollonius de Tyane , qui , au rapport de tous les Historiens , opéroit des prodiges extraordinaires , employoit sûrement les artifices du Démon ; encore aujourd'hui jusques sous nos yeux , la Secte des Secouristes , qui dans Paris se signale par des phénomènes les plus surprenans , paroît n'agir que

par l'impulsion du malin Esprit. Il suffit de lire Job, pour se convaincre combien le Diable, fertile en ruses & en malices, peut nous séduire. Peut-être est-ce lui, qui se mêlant avec les tonnerres, fait mille tours d'adresse que nous ne pouvons expliquer physiquement.

Quant aux visions, je crois que si ; dans certaines occasions très-rares, Dieu permet l'apparition d'un Mort, cette apparition n'est qu'une ombre étrangère à la personne qu'elle semble représenter. Car outre qu'un esprit dégagé de la matière, n'a plus rien de sensible, il demeure, après la Mort, attaché à Dieu, comme rémunérateur ou vengeur, d'une manière imperturbable. Peut-être même que l'ame qui paroît se représenter, ignore elle même cette représentation ; ainsi tous les jours notre ombre se fait voir dans quelque endroit, sans que nous y pensions, & que nous en ayons la moindre idée.

Mais finissons cet article, d'autant mieux qu'en parlant de visions, nous risquerions beaucoup de ne donner que les nôtres. On croit communément que, si quelque Mort apparoissoit,

l'Évangile n'auroit pas de contradicteurs & chacun feroit pénitence ; mais on se trompe : bientôt on se familiariseroit avec les visions, si elles étoient fréquentes , au point de n'en être plus touché, & tous ceux qui n'en auroient rien vu, persisteroient à douter ; de sorte qu'il faudroit dans le monde autant de Révenans , qu'il y a de personnes vivantes. Il seroit , en conséquence , très-facile de démontrer que les apparitions auroient beau se multiplier ; le monde iroit toujours son train. La Foi d'ailleurs, qui doit être notre partage, comme une occasion de mériter , n'auroit plus lieu. Nous ne devons donc pas entendre , par les suites de la Mort , ces visions ridicules & puériles que les Anciens nommoient *Lémures* , & que nous appellons *Revenans* , *Esprits* ou *Vampires*. La Mort n'entraîne après elle que l'inaction du corps , & l'union immédiate de l'ame avec Dieu, notre principe & notre fin ; & si quelquefois certains hommes choisis ont été favorisés par des apparitions , c'est un miracle dont on ne peut se servir pour autoriser le retour des Esprits.

Lorsque nous sçaurons imposer silen-

ce à nos sens , & maîtriser notre imagination , nos frayeurs cesseront , & nous reconnoîtrons des fauffetés ou des puérités dans la plupart des histoires qu'on nous fait des Revenans. Helas ! cette terre n'est pas un séjour si gracieux , pour que les ames ne puissent le quitter , & pour qu'elles s'y complaisent de manière à venir nous distraire & nous tourmenter ; mais éblouis des charmes de ce monde , nous ne sçaurions nous persuader qu'on puisse réellement l'abandonner , de même que nous croyons toujours qu'un Esprit doit apparôître avec son corps , dans le temps qu'il s'en est dépouillé. Si l'on alloit à la source de ce qui cause nos frayeurs , on verroit que le vent , le clair de lune , ou le bruit excité par le mouvement de quelques animaux , sont le sujet ordinaire de notre peur. Combien de fois des voleurs , ou des intrigues de Domestiques , n'ont-ils pas donné occasion à des histoires de Revenans ! Les Spectres que nous nous figurons , ne sortent pas des tombeaux , mais de notre cerveau , qui se trouble & qui s'offusque.

Tout le commerce que nous pou-

vons maintenant avoir avec les Morts ; est celui des prières. Mais il est ridicule de s'imaginer que des ames occupées à satisfaire à la justice de Dieu, viendront nous tirailler & nous secouer, pour nous forcer à prier pour elles. On remarque que plus les Pays sont ignorans , & plus on croit aux Revanans ; j'adopte bien volontiers ce proverbe : *Il faut plutôt avoir peur des Vivans que des Morts.* Ces fantômes qu'on apperçoit souvent dans les cimetières , ne sont que des exhalaisons qui , sorties du fond des tombeaux , prennent , sur les fosses , la même figure que les personnes enterrées ; mais quand même l'ombre d'un Mort le rendroit sensible , quel mal pourroit-elle nous faire ? Effrayons nous à la vue de nos crimes & des nos passions ; voilà des Spectres réels qui se promènent au milieu de nous , & que nous devons travailler à dissiper. Avoir peur des Morts , c'est avoir peur de soi-même , puisque bientôt nous serons comme eux.

Je n'ai point prétendu , dans toutes ces observations , insulter à la foiblesse de ceux qui s'allarment à l'aspect d'un cadavre , ou au souyenir d'un homme

mort. Je ſçais qu'il y a des perſonnes naturellement puſillanimes, & que, vouloir exiger d'elles qu'elles n'aient point de peur, ce ſeroit demander l'impoſſible. La peur n'eſt, pour l'ordinaire, qu'un ébranlement dans nos fibres & dans nos organes, & tout le monde ſçait que les uns ont les fibres plus délicates que les autres. Il y a des hommes incurables en fait de peur, parce qu'il faudroit les dénaturer pour les guérir. La frayeur ne raisonne point, & elle n'attend pas le moment de la réflexion, puisqu'elle n'eſt qu'une ſecouſſe qui remue toute la machine, de même qu'un coup de canon fait treſſaillir la perſonne la plus intrépide, lorsqu'elle ne s'y attend pas.

Voilà le Chapitre des Apparitions fini, & on n'en fera pas plus avancé; mais du moins n'avons nous pas donné dans le travers de *Langlet* & de *Calmet*, qui racontent mille hiftoires ridicules, pour laiſſer enſuite la queſtion indéciſe. La queſtion, ſelon nous, eſt décidée; les Morts ne reviennent point, & ils n'ont que faire de revenir, à moins que, dans un cas extraordinaire, Dieu, devant qui tous

les hommes font toujours vivans , ne permette une apparition , ou pour faire connoître ses volontés d'une manière indubitable , ou pour faire rentrer quelque pécheur en lui-même.

Le Tableau de la Mort que nous venons d'offrir au Public , paroîtra fans doute imparfait , puisqu'il n'y a que la Mort elle-même qui puisse y donner le dernier coup de pinceau. C'est alors qu'elle achevera sur nos personnes ce que nous n'avons fait qu'ébaucher en idée. Dieu veuille qu'elle nous trouve dans une disposition qui nous rende propres à jouir de ce bonheur éternel dont nous avons parlé. Que la Mort nous écrase donc , qu'elle nous pulvérise , & qu'elle nous efface à jamais du nombre des vivans ; pourvu que nous respirions dans le sein d'Abraham. L'éternité fera assez longue pour nous reposer , & assez délicate pour nous dédommager des sépulcres qui nous engloutissent , des vers qui nous dévorent , & de l'affreux oubli dans lequel nous tombons.

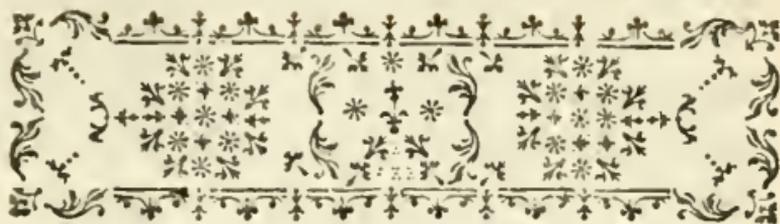
Si , par hazard , la Morale de ce Livre a trouvé quelques partisans , je les supplie de ne pas s'en tenir à la

lettre , & de ne pas jeter simplement un coup d'œil sur le Tableau de la Mort. Il n'y a pas une meilleure pratique pour se disposer à bien mourir , que de reciter souvent les prières que l'Eglise nous dira , lorsque nous serons agonisans : elles sont sans doute bien lugubres ; mais au milieu de l'horreur qu'elles inspirent , elles relevent nos espérances , & elles nous consolent de notre mortalité.

O vous qui tenez maintenant ce Livre entre vos mains , ne le quittez pas , sans avoir repassé sérieusement en vous-mêmes les terribles vérités qu'il contient , & sans vous en faire l'application. Souvenez-vous que tout passe , & que tout à l'heure vous vous trouverez à la fin de votre vie , comme vous vous trouvez maintenant à la fin de cet Ouvrage ; souvenez-vous que ces yeux qui parcourent actuellement ces lignes , se détacheront bientôt de votre tête , & qu'ils se dessécheront ; souvenez-vous que cet esprit qui pense présentement en vous , & qui voudroit faire taire vos passions, va se trouver incessamment en présence de Dieu même, sans voile, sans amis, sans appui,

comme une créature toute défectueuse
& toute tremblante peut être en face
de son Créateur ; souvenez-vous enfin
que l'Auteur de ce Livre , ayant écrit
sur la Mort , mérite , en quelque sorte ,
que vous le recommandiez à la miséri-
corde de l'Eternel , lorsqu'il aura ter-
miné sa vie.





DIALOGUE

Entre un Mort & un Vivant.

O N U P H R E.



EST-il donc vrai, que survivant à votre propre corps, vous existez dans une région toute intellectuelle, où les Esprits ne conversent entr'eux que par le ministère des pensées, qu'ils ont la vertu de se rendre communicatives? Est il vrai qu'absorbé dans l'essence de Dieu même & de ses perfections, vous contemplez la vérité sans distraction & sans nuage? Mais comment, *Palmire*, est-ce bien vous?

Palmire. N'êtes vous pas téméraire d'interroger les Morts? Cependant comme je connois la pureté de vos intentions, & que je me souviens encore des entretiens que nous avions eu-

semble , lorsque j'habitois la vallée de larmes où vous êtes , je veux bien vous répondre ; mais n'allez pas , en esprit curieux , me faire des questions au-dessus de votre portée ? Pensez que vous êtes encore mortel , & qu'une ame , unie à un corps , n'a ni le droit ni la faculté de s'élever comme un pur Esprit. Oui , je suis tout en Dieu , & mon être , que vos incrédules croient anéanti , n'a jamais eu plus de pénétration & plus d'activité , que depuis le moment où j'ai cessé de vivre en apparence. Les sens qui vous dominant & qui vous ofusquent , vous dérobent maintenant l'idée qu'on peut se former de notre séjour de lumière & de repos. Nous avons l'immensité même pour espace , l'infinité pour connoissance , l'éternité pour vie , la toute - puissance pour appui , la bonté primitive pour aspect , l'immutabilité pour certitude. Dieu , souverainement heureux par la contemplation de lui-même , se communique à nous d'une manière ineffable , & remplis de cette plénitude , nous nous communiquons mutuellement nos pensées , nos joies , nos extases , nos transports. Nos êtres se voient les uns les au-

tres , parce qu'ils voient en Dieu , & les mondes possibles , & les mondes réels , & toutes les intelligences qui existent & qui existeront à jamais.

Onuphre. Où me transportez-vous , trop heureux *Palmire* ? Quelle différence de votre séjour au nôtre ! Ici nous combattons , là vous triomphez ; ici nous languissons , là vous vivez. Que ne puis je appercevoir une étincelle de cette lumière incorruptible qui vous pénètre , sentir quelque écoulement de ce bonheur immense qui vous rend impeccable , impassible , imperturbable , immortel ! Misérable terre ! quelle habitation que la tienne ! Mais , dites-moi , je vous supplie , sur quoi roulent perpétuellement vos idées ?

Palmire. Nos idées sont une , comme la Vérité que nous contemplons. Il n'y a point parmi nous cette succession de pensées , qui suppose un passé & un avenir. Fixés d'une manière irrévocable dans l'Être qui voit tout , qui embrasse tout , qui peut tout , nous ne connoissons qu'un présent , & ce présent , comme le tableau de chaque

objet , nous retrace tous les attributs de Dieu même. Les années s'écoulent sur la terre , parce que les choses terrestres doivent s'user & finir ; mais ici tout est stable , parce que nos ames n'ayant point de parties , ne sçauroient changer.

Onuphre. Si vous jouissez d'un bonheur si inaltérable , & d'une vision si bienheureuse , comment quittez-vous quelquefois cet état fortuné , pour venir vous promener parmi les vivans , & souvent les inquiéter ? Mille fois on nous a raconté des apparitions des Morts , & nous croyons toujours voir nos tombeaux environnés de spectres & de fantômes. Il n'y a point de Nation qui ne prétende avoir eu des visions.

Palmire. Voilà l'effet des sens : ils vous aveuglent dans le temps même qu'ils paroissent vous éclairer. Pensez-vous donc que votre terre , qui n'est plus qu'un point par rapport à nous , puisse encore fixer nos desirs ? On ne quitte pas sa Patrie , pour aller dans un exil où les haines , les dissensions , les jaloufies , & tous les crimes imagi-

nables dévorent les habitans. Arrêtez votre imagination toujours errante , & vous reconnoîtrez que vous êtes vous-même créateur des apparitions qui vous éblouissent ou qui vous effraient. Des ames dégagées d'un corps , ont trop de sublimité & trop d'occupation , pour venir allarmer les humains par des sons , ou des cris , tels qu'on les suppose. L'Etre immortel estime trop l'immortalité qu'il nous communique , pour nous permettre de la profiter d'une manière aussi peu digne de lui. Ni vos plantes , ni vos fleurs , ni vos forêts , ni vos prairies , ni vos fleuves , ni vos ruisseaux , n'ont rien qui puisse exciter notre attention & nos regrets. Nous contemplons celui même qui donne l'éclat à tous ces objets , celui qui colore l'arc - en - ciel , qui azure le firmament , qui argente les mers , qui émaille la terre , & qui la rend féconde. Notre séjour , bien différent de ces prétendus Champs Elysées , imaginés par vos Poëtes , n'a besoin , ni de myrthes , ni de jasmins , ni de lauriers , ni d'orangers , pour nous enchanter. Si nous ne trouvions ici que de pareilles frivolités , notre félicité ne

seroit pas plus excellente que la vôtre ; mais absorbés dans Dieu même , la source & la plénitude de toute bonté , nous découvrons l'immensité de ses perfections , & nous y voyons votre univers beaucoup moins qu'un grain de sable qu'on foule aux pieds. D'ailleurs, croyez-vous que si nous apparoiſſions au milieu des Vivans , notre bonheur en souffriroit ? Les Justes ne sçauroient se distraire de leur félicité , ni les méchans de leurs peines , supposé que , par miracle , ils se rendent sensibles aux habitans de la terre.

Onuphre. Je crois volontiers ces vérités , & parce que vous êtes maintenant incapable de me tromper , & parce que j'ai toujours soupçonné que des Esprits bienheureux ne pouvoient regretter un monde tel que celui-ci. Mais daignez me dire , je vous en conjure , si les Vivans ne vous intéressent plus , & si vous ne prenez part , ni à leurs biens , ni à leurs maux.

Palmire. Il faut vous prévenir , avant de vous répondre , que nous ne connoissons de Vivans que nous , qui
jouissons

jouissons de l'éternelle félicité, & qu'en conséquence, nous appellons Morts tous ceux qui ne sont point encore dépouillés de leurs corps. Il n'y a de vie en effet, que celle de posséder Dieu, sans crainte de le jamais perdre. Ces Morts cependant, c'est à-dire, vous autres, ne sçauroient nous être indifférens. Nous désirons, & même nous prions, avec cette pénétration & cette ardeur dont nous sommes capables, que les hommes triomphent de leurs passions, & qu'ils méprisent la terre, comme le seul moyen d'arriver jusqu'à nous; mais nos désirs sont sans inquiétude, parce que nous ne voulons que ce que Dieu veut: nous ne ressentons plus ces affections terrestres, qui lient les mortels ensemble. Ceux qui aiment réellement la vérité sont nos amis, & tous ceux que cette même vérité profcrit, nous deviennent odieux, fussent-ils nos peres & nos meres. Dieu seul, & tout en Dieu, & tout pour Dieu, voilà le grand objet de notre béatitude.

Onuphre. Vous me parlez d'une manière si sublime de votre félicité, que mes craintes redoublent, lorsque

je pense que je ne suis pas sûr de l'obtenir.

Palmire. Dites plutôt que mes idées se conforment aux vôtres, & que, pour ne pas me rendre inintelligible, je supprime le langage divin qui m'est familier. Ah ! si la foiblesse de vos sens vous permettoit de me comprendre, mes paroles, comme un torrent de feu, embraseroient toute votre ame, & ravi en extase, vous paroîtriez plutôt un Séraphin, qu'un homme mortel ; mais l'oreille ne peut entendre ce que Dieu fait goûter à ses Elus.

Onuphre. Nos talens, nos sciences, notre éloquence doivent donc vous paroître des objets bien médiocres. Eh quoi ! nos génies du premier ordre n'ont ils rien qui vous semble mériter des éloges ?

Palmire. Quelle science que celle des mortels ! Nous ne voyons d'ici qu'un nuage épais répandu sur tous les hommes, & lorsqu'ils disputent, qu'ils écrivent, & qu'ils parlent avec le plus

de succès, ils ne nous paroissent que des aveugles qui veulent déterminer les couleurs. En vain leur ignorance se masque sous les noms de Géométrie, de Physique, d'Astronomie, de Poésie; ils ne rendent que des sons qui frappent l'air & qui se perdent. Il n'y a que la morale digne de l'ame; & quand on la laisse à l'écart pour apprendre si la terre tourne ou non, si une comète est un corps opaque ou lumineux, on devient un enfant qui jette de l'or pour prendre des cailloux, & qui préfère un fruit à un diamant. Toutes les sciences sont bonnes; mais elles ne signifient rien, si elles n'ont pour fin la Religion.

Onuphre. Comme mes idées se renversent en vous entendant parler! J'avois toujours cru que nos connoissances, aujourd'hui si perfectionnées, attiroient l'attention même des Esprits célestes.

Palmire. Quoi! vous nous soupçonnez capables d'admirer des systèmes qui ne sont, pour l'ordinaire, que le fruit de la curiosité, du désœuvrement.

ment & de la vanité ! Ne sçavez-vous pas que le souverain Etre , qui fait notre bonheur , n'enseigna point aux hommes l'art de devenir Géomètres ou Physiciens , mais la science de se sauver ? Tous les exploits que le monde admire , tous les talens qu'il loue , tous les titres qu'il ambitionne , tous les trésors qu'il recherche , tous les plaisirs qu'il poursuit , s'anéantissent aux yeux de l'Eternel : la Religion seule, toute obscure qu'elle vous paroît, est la seule lumière qui se soutient devant la nôtre. Ne vous laissez donc point éblouir par les opinions qu'une Philosophie trop indiscrete produit à chaque instant. L'esprit humain ne découvre que des bornes où il doit s'arrêter , & il n'y a qu'à la Mort où réellement il entre dans le sanctuaire de la véritable science ; car si tôt qu'on jouit de Dieu , la Foi s'éteint , l'Espérance ne subsiste plus , & la seule Charité triomphe.

Onuphre. Si 'ce n'étoit point vous faire une question téméraire , je vous demanderois , ame bienheureuse , comment l'instant de votre Mort de-

vint celui de votre bonheur, & quel fut le passage des ténèbres d'ici bas, à la lumière dont vous jouissez. Nous vous pleurions, tandis que vous étiez dans le sein de la félicité : avez-vous connu tout l'excès de ma douleur, & comment, absorbé dans la tristesse la plus profonde, je m'efforçois de rappeler à la vie vos membres froids & sourds ? Mes yeux & mon cœur vous cherchoient par tout où vous n'étiez point, & je m'imaginóis vous revoir à force de le désirer, & de faire retentir ma douleur de toutes parts.

Palmire. Hélas ! quand j'eus rendu le dernier soupir que vous recueillez, tout esprit, je me vis au milieu d'une lumière qui éclaira sur le champ les abymes de ma conscience, & qui me convainquit d'une manière terrible, que je ne pouvois posséder Dieu avant d'avoir satisfait à sa justice. Aussi-tôt cette satisfaction commença, & dans l'ardeur de mille désirs brulans, je m'élançois vers Dieu, dont je me voyois continuellement repoussé. Enfin, le moment de ma délivrance arriva, & je me sentis tout

à-coup si rempli de consolations , & si immense , que je croyois ne faire qu'un seul être avec la Divinité même. Vous ne sçauriez vous imaginer combien l'ame doit se purifier avant de pouvoir jouir de Dieu , & combien j'ai souffert , soupiré , gémi. Il m'a fallu expier par des déchiremens & des remords affreux , mille fautes que nous prenions pour des bagatelles , & qui , toutes reproduites à mes regards , me consumoient de douleur & d'ennui.

Onuphre. Vous me parlez de regards ; & je vous entends comme si vous aviez encore une langue ; mais par quelle merveille jouissez-vous de vos sens ? Ne se font-ils pas anéantis avec votre corps ?

Palmire. Rien ne s'anéantit , *Onuphre* ; & si les sens paroissent se taire à la Mort , l'ame , dont ils ne font que des modifications , ne s'en dépouille pas. Toujours elle a la faculté d'entendre , de voir & de sentir : ces prérogatives constituent son essence , & son essence ne sçauroit s'entamer ; autrement elle pourroit se détruire. Il est

vrai que je ne puis maintenant affecter un homme tel que vous , qui , pour oûir , a besoin d'être remué par des sons ; mais Dieu permet que nos pensées aient la vertu des paroles , lorsqu'il veut nous faire entrer en conversation avec les mortels. D'ailleurs , des Esprits bienheureux ont une telle transcendance , une telle abondance de moyens , une telle profusion de richesses , une telle fécondité des connoissances , qu'ils peuvent opérer mille prodiges que vous ne sçauriez comprendre.

Onuphre Oh ! que je voudrois bien que nos incrédules vous entendissent , eux qui regardent la vie éternelle comme une chimère ! Sans doute ils se convertiroient.

Palmire Vous vous trompez , *Onuphre* : les Juifs ne furent jamais plus acharnés contre le Fils de Dieu , que lorsqu'il ressuscita Lazare. C'est la grace qui convertit , & non les miracles.

Onuphre. Je sçais que l'incrédulité trouve toujours des prétextes , & que dans le monde qu'elle publie qu'on

croiroit la Résurrection du Sauveur ; si tous les Juifs en avoient été témoins, elle nie les prodiges de Moyse opérés en présence de tout un Peuple. Un esprit fort n'est qu'un esprit inconséquent, qui ne connoît de Philosophe que celle de renverser les idées communes, tantôt en érigeant des scélérats en héros, & tantôt en confondant la liberté de penser avec celle de parler.

Palmire. La meilleure réfutation qu'on puisse faire des incrédules, c'est de reprendre toutes leurs paroles, & de les lier ensemble. Il n'y en a aucun qui ne se contredise ; mais la dispute n'est plus mon partage. Je vois la vérité qui écrasera l'impunité, & qui couronnera la Foi. Continuez à ne point vous laisser éblouir par les sophismes que le libertinage enfante. Les voies de Dieu sont incompréhensibles ; si l'on voyoit sur la terre la vérité face à face, il seroit inutile de mourir. La connoissance des mystères fait la félicité des Saints. Votre corps est un voile qui vous cache la lumière éternelle. Dieu n'ouvre ses trésors qu'aux humbles, qui ont cru & qui ont espéré.

Onuphre

Onuphre. Je crois & j'espère ; mais j'oseraï vous demander si ce corps , que vous nommez un voile , fixe l'attention de l'ame lorsqu'on l'ensevelit , & si l'esprit prend part à toutes les circonstances qui précèdent & qui accompagnent une sépulture.

Palmire. Vous autres , hommes charnels , vous croyez toujours que les pensées terrestres ne peuvent se perdre , & que l'idée de la matière est une chose inséparable de l'ame. Si-tôt que notre corps croule , nous l'abandonnons à la corruption & aux vers , à peu près comme vous secouez la poussière de vos pieds. Notre chair est un vêtement qu'on quitte pour le reprendre ; & par la même raison qu'on se dépouille d'un habit avec indifférence , quoiqu'on soit bien aise de le retrouver , on ne s'occupe pas du corps qu'on perd pour quelque temps. L'ame , au Tribunal de Dieu , a des affaires bien plus importantes que de penser à quelques nerfs , à quelques os , à quelques cartilages , dont elle est privée. Nous ne nous plaignons pas du sommeil , qui sépare en quelque

forte notre esprit de la masse de chair qui nous environne.

Onuphre. Les Oraisons funèbres ; les Epitaphes , les Mausolées , toutes ces marques , en un mot , de notre vénération pour les Morts , n'affectent donc point les habitans de l'autre monde ?

Palmire. Ces signes extérieurs font la consolation des vivans , & non pas celle des Morts , qui , uniquement pénétrés des vérités éternelles , laissent le monde ériger des trophées au mensonge & à l'orgueil. La poussière des Morts ne se place ordinairement dans des urnes & des tombeaux célèbres , que pour honorer la vanité. Or , la vanité ne sçauroit affecter des Esprits tout célestes.

Onuphre. Mais toutes les intelligences , séparées de leurs corps , ne sont pas célestes , puisque les damnés , que la Foi nous apprend être le plus grand nombre , n'ont rien qui approche du Ciel ; & ceux là , sans doute , sont encore asservis au mensonge.

Palmire. Vous ne parlez jamais que relativement à la terre , parce que ne connoissant que cet objet , vous croyez que la Toute - Puissance ne s'étend pas au-delà. Si vous sçaviez qu'il y a des millions innombrables d'AngeS de tout ordre & de toute espèce , & que le Trône de l'Eternel ; dont le siège est l'immensité même , se trouve environné d'Esprits bienheureux ; si vous sçaviez que les Justes de tous les temps , ainsi que tous les enfans baptisés , même ceux des hérétiques , qui meurent avant l'usage de raison , forment le corps des Elus , vous ne diriez pas que les damnés sont en plus grand nombre. Les réprouvés , quelque multipliés qu'ils soient , ne paroissent qu'un point en comparaison des Vertus, des Dominations, des Chérubins , des Séraphins , des Archanges & des Anges , qui composent la Milice céleste , qui sont toujours présens devant Dieu , & qui , comme un feu brûlant , exécutent ses ordres. La Justice divine , bien différente de celle des hommes , n'est pas un attribut stérile : elle doit s'exercer , & c'est dans les enfers qu'elle éclate , comme la miséri-

corde brille dans les Cieux. L'Être suprême, moteur universel de tout ce qui existe, ne seroit pas infini dans les perfections, si elles n'étoient toujours agissantes. Ainsi sa puissance, sa sagesse, son équité, sa clémence, ne cessent pas un instant d'opérer; & conséquemment sa justice s'appesantit continuellement sur les pécheurs. Dieu étant infini, ne peut être plus miséricordieux qu'il n'est juste. La multitude des réprouvés n'étonne les hommes que parce qu'ils ne connoissent pas toute la grandeur du Souverain Être. Ils ignorent que c'est un crime énorme de préférer la créature au Créateur, & que tous les méchans qui meurent fixés dans ce malheureux état, ne sçauroient jamais rentrer en grace avec la Divinité; que le temps des mérites finit à la Mort. Quel Dieu seroit-ce que le nôtre! s'il donnoit des récompenses éternelles à des hommes qui pendant leur vie ont blasphémé son saint Nom, & peut-être nié son existence; à des hommes qui regardent le Ciel comme une chimère, ou comme une félicité dont ils n'ont pas besoin; à des hommes qui vendroient mille fois par jour,

le salut de leur ame pour l'objet le plus méprisable ; à des hommes qui rejettent la société des Saints, & qui les tournent en dérision ! Les méchans sont donc exaucés selon leurs désirs lorsque Dieu les prive de sa jouissance, & ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux mêmes, s'ils subissent des peines éternelles. Dieu est l'ordre, & l'ordre veut que la vertu soit récompensée, & le crime puni. Les hommes ne peuvent châtier que d'une manière momentanée, parce qu'ils sont eux-mêmes momentanés ; mais Dieu, éternel & infini, frappe d'une manière éternelle & infinie. Sans ces châtimens la Justice divine ne seroit qu'un être de raison ; mais comme cette Justice doit toujours durer, elle doit, par conséquent, toujours exercer son empire.

Onuphre. Que ces vérités sont lumineuses ; mais qu'elles sont terribles pour les méchans ! Je conçois que leurs supplices doivent toujours durer, puisque des milliers de siècles n'étant rien en comparaison de l'éternité, il viendroit à la fin un temps où il seroit égal devant Dieu d'être mort

dans la justice ou dans l'iniquité. Je conçois aussi que le nombre des réprouvés n'approchera jamais de la multitude des Bienheureux ; puisque, selon saint Augustin, les Elus ne font que remplacer les mauvais Anges qui ont été précipités. Mais si les hommes impies, sacrilèges, menteurs, libertins, pervers, doivent être exclus du Royaume des Cieux, comment des hommes justes, sobres, charitables, exemplaires, auront-ils le même sort, parce qu'ils n'ont pas sçu un fait, c'est-à-dire, parce qu'ils auront ignoré qu'un Prophète, Fils du Dieu vivant, vint autrefois dans un coin de la Judée ?

Palmire. Il faut sçavoir, *Onuphre* ; que Dieu n'a créé le monde, & , par conséquent, tous les hommes, que par rapport à J E S U S- C H R I S T, la fin & le commencement de toutes choses ; car Dieu, qui ne peut agir pour un objet limité, n'a pu avoir que lui-même en vue, lorsqu'il a tiré l'univers du néant : il faut sçavoir qu'il a permis le péché d'Adam, pour nous apprendre que lui seul est indéfectible, & que les créatures ne sont qu'un néant, en com-

paraison de leur Créateur ; il faut sçavoir que la même raison qui nous ouvrroit le Ciel sans l'avoir mérité , si Adam n'eût pas manqué , nous le ferme depuis sa chute. Nous étions renfermés en lui comme les germes dans une plante , & conséquemment nous avons dû nous corrompre , dès que la plante s'est corrompue. Dieu, sans doute , en nous créant, a été le maître d'établir des Loix selon sa volonté ; & si nous ne sommes pas injustes , lorsque nous écrasons quelques fourmis sur lesquelles nous n'avons aucun domaine , comment Dieu , qui nous a formés , & de qui nous dépendons absolument en tout temps & en tout lieu , seroit-il lui-même injuste , parce qu'il seroit de nous ce que bon lui semble ? Un potier n'est-il pas maître de destiner ses vases aux usages qu'il veut ? D'ailleurs , la venue de JESUS-CHRIST n'est point un fait obscur. La voix de ses prodiges & de ses Apôtres a retenti dans tout l'univers. Il suffit d'entendre dire que Dieu s'est incarné , pour qu'on doive s'informer , avec toute l'exactitude du monde , d'un point aussi important. S'il étoit possi-

ble que les hommes se sauvassent sans la médiation du Sauveur, Jesus-Christ seroit mort en vain. Au reste, il n'appartient point à des créatures foibles & impuissantes de vouloir justifier la conduite de Dieu, qui ne nous doit aucun compte : sa justice est si différente de la nôtre, que nous nous tromperons toujours, quand nous oserons les comparer ensemble. Sçachez, *Onuphre*, que les Réprouvés eux-mêmes entrent dans le plan de Dieu, quoique vous n'en découvriez pas les raisons, & que, de même que l'animal le plus affreux est parfait dans toutes ses parties, les damnés sont selon l'ordre où ils doivent être.

Onuphre. Je suis pleinement convaincu; mais les incrédules ne se laisseront pas persuader, eux qui s'efforcent aujourd'hui de former une société, & de se faire, dans leurs Ouvrages & dans leurs discours, un langage obscur & tout particulier dont il ont la clef, & qui est comme le signal de leur nouvelle Secte. Il suffit qu'on lise leurs Livres avec attention, pour reconnoître que leur Religion

n'est qu'un matérialisme déguisé; de forte que, dans le temps même qu'ils paroissent les meilleurs Chrétiens, ils répandent leur venin d'une manière tout-à fait artificieuse.

Palmire. Rien n'est plus déplorable que l'aveuglement des Esprits forts; car ils s'imaginent qu'à force de débiter des sophismes, & de faire des Profélytes, ils se mettront à l'abri de la Justice de Dieu. Mais gardez-vous bien, *Onuphre*, d'avoir pour eux des sentimens d'indignation: ils méritent votre pitié, & réellement vous devez les plaindre, en les voyant s'ériger en Apôtres de l'impiété. L'esprit de l'homme, abandonné à lui-même, est un spectacle d'humiliation & d'effroi. On descend d'abyme en abyme, en croyant toujours s'élever, & l'on prend des feux follets pour la lumière même.

Onuphre. Je pense qu'au lieu de vous faire des questions qui ne regardent que les incrédules, je dois bien plutôt vous interroger sur ma destinée. Ne pouvez-vous pas me dire, ame bien-

heureuse , si ma vie sera encore longue , & si lorsque je mourrai , je n'aurai pas le terrible malheur de tomber dans les abymes éternels ?

Palmire. Arrêtez-vous , & sçachez respecter les barrières que le souverain Etre a mises entre sa créature & lui. La connoissance de l'avenir est l'attribut qui caractérise la Divinité d'une manière essentielle ; & si quelquefois certains hommes téméraires osent vous prédire des malheurs effectifs , cela n'arrive que par un châtiment de Dieu qui permet que vous soyez puni par votre propre péché. Dieu , il est vrai , se communique intimement à ses Saints , mais selon les proportions qui doivent être nécessairement entre un objet infini & des objets limités. Votre Mort est donc renfermée dans les secrets de l'Eternel , & lui seul connoît ce que vous deviendrez. D'ailleurs , ne vous imaginez pas que Dieu , en cachant l'avenir aux humains , les ait privés d'une science qui leur fût utile. Il n'y a presque pas d'homme qui ne soit exposé à des périls & à des malheurs , & qui conséquemment ne se désespé-

rât en les entrevoyant. La Providence est la Sagesse même, & tout ce qu'elle a disposé ne sçauroit être que très-bien. Vous n'appercevez dans l'univers que les dehors du bâtiment ; mais si vous pouviez en découvrir le mécanisme & le jeu, vous confesseriez que le monde, tel qu'il se comporte, est un chef-d'œuvre, & qu'il ne peut être mieux. Le péché même entre dans l'union de ses parties. Il n'y a que les ignorans dont le premier coup d'œil forme les décisions, qui prennent occasion des souffrances & des misères de la vie humaine, pour insulter au bel ordre de l'univers.

Onuphre. Nos meilleurs Philosophes ont tenu le même langage ; mais nous voyons aujourd'hui certains esprits inconséquens & superficiels, qui, dans une ridicule affectation de ne rien ignorer & de ne rien croire, travestissent la vérité, opposent des Romans à la saine Philosophie, & s'imaginent triompher des meilleures raisons, par une épigramme ou par une faillie : mais quand Dieu se manifestera, ils rentreront dans la poudre,

eux & leurs systêmes extravagans Fais-
se le Ciel que ce moment arrive au
plutôt !

Palmire. Je reconnois ici l'impac-
tience des foibles mortels. Comme ils
passent vîte sur la terre , ils se hâtent
de se venger ; mais sçachez que Dieu
étant éternel , n'a pas besoin de se
presser pour punir les impies. Nulle
créature ne peut lui échapper ; mille
ans , à ses yeux , lui paroissent bien
moins qu'une minute à nos regards.
Immobile au sein de la félicité , il voit
tranquillement les générations s'écou-
ler . & ces générations revenir dans
ses mains de même qu'elles en sont sor-
ties Tout émane de l'Etre suprême ,
tout y retourne. Le temps n'est qu'une
pompe qui épuise les hommes en appa-
rence , pour les ramener à Dieu , leur
principe & leur fin. Nous sommes tous
des eaux qui découlons du sein de la
Divinité , qui serpentons pendant quel-
ques instans , qui pénétrons en terre ,
& qui rejaillissons jusqu'à la source où
je puise maintenant des joies ineffa-
bles.

Onuphre. Je me sens un être tout différent depuis que vous m'entretenez; mes pensées s'épurent, mes idées se rectifient, & il ne manque à mon bonheur actuel que de sçavoir comment vous, qui m'avez enseigné que les Morts ne reviennent point, avez pu m'apparoître.

Palmire. Vous comprendrez un jour le sujet de ma mission. Ce qui se passe maintenant entre nous est un phénomène dont vous n'aurez l'explication qu'à votre Mort, & un phénomène si extraordinaire & si rare, qu'il seroit ridicule de le citer, pour autoriser toutes les fables des prétendus Revenans. Dieu sort de temps en temps de son secret; & de même que la véritable Eglise ne sçauroit exister sans avoir des Saints, elle ne peut être entièrement privée du don des miracles. Chaque siècle a les siens; le bras de Dieu n'est pas raccourci; mais, ou les mortels s'autorisent d'un seul prodige pour en supposer plusieurs, ou ils attribuent tout à la nature.

Onuphre. Il est vrai que ces tremble-

mens de terre , ces guerres si surprenantes , & cette défection dans la Foi , dont nous sommes les tristes témoins , ne nous semblent que des événemens très-ordinaires. Nous ne pensons pas que les prédictions s'accomplissent , que l'œuvre de Dieu s'avance , & que l'Evangile n'a des contradicteurs , & l'Eglise des scandales , que parce que les Prophéties se réalisent. Le Physicien n'apperçoit que des effets naturels , le Conquérant ne voit que des passions qui combattent , l'Incrédule n'envisage l'Irréligion que comme un changement de scène , tandis que le Philosophe chrétien perce au-delà des temps , & reconnoît les vérités du Christianisme.

Palmire. Continuez à penser de la sorte , & vous verrez la Mort arriver sans trouble & sans effroi. On ne craint ordinairement de mourir , que parce qu'on vit au hazard , & qu'on détache de la Religion les événemens qui n'en sont qu'une conséquence. C'est commencer à régner avec Dieu , que d'entrevoir son action toute puissante dans tout ce qui se meut & respire. La Divinité ne sçauroit tom :

ber sous les sens ; mais les sens doivent lespiritualiser en quelque sorte , pour s'élever jusqu'à l'Être invisible.

Onuphre. Ces vérités me ravissent ; parce que l'homme est né pour la vérité. Les objets matériels ne peuvent amuser qu'un instant ; mais les choses spirituelles étendent l'ame , épurent le cœur , & le satisfont. Aussi dit-on avec justice , que les plaisirs de l'esprit sont infiniment supérieurs à ceux des sens. Vous les goûtez , ces plaisirs , mon cher *Palmire* , & vous ne goûtez que cela , puisque , dégagé de toute matière , vous possédez votre ame en Dieu , & vous exultez dans le sein de la suprême félicité.

Palmire. Adieu , *Onuphre* , adieu ; je ne suis plus qu'une ombre pour les Mortels ; car c'est ainsi que vous nous appelez : mais je vis en réalité dans le sein de la Divinité même , & là je prie sans interruption l'Être suprême qu'il confonde la fausse Philosophie , & qu'il fasse régner universellement la vérité , notre nourriture , notre lumière & notre consolation.



SI ce Traité de la Mort n'a pas le mérite d'intéresser le Lecteur, il aura du moins celui d'avoir paru dans une circonstance où l'on doit s'occuper plus que jamais de notre dernière fin. Combien de fois par mois, par semaine, & même par jour, n'avons-nous pas déploré & ne déplorons-nous pas encore des milliers d'hommes que la guerre détruit, tant sur terre que sur mer ? Il seroit difficile d'assigner une époque où les batailles aient été plus multipliées, & où la Mort ait plus fait de ravages dans les armées, qu'elle en fait depuis trois ans. Les meres pleurent leurs fils, les épouses leurs maris, la patrie ses citoyens ; de sorte que la Mort elle-même nous présente son Tableau de la manière la plus frappante, & que nous sommes insensés, si nous en détournons les yeux.

F I N.

BT
825
G3

Caraccioli, Louis Antoine
Le tableau de la mort

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PÓCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

